

**L'Exécuteur
[061] – La
filière new-
yorkaise**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



La filière new-yorkaise

PAR DON PERDUETON

PLON  **HUNTER**

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

La filière new-yorkaise

CHAPITRE PREMIER

La nouvelle guerre de New York débuta à proximité de Stamford, une petite ville prise entre l'autoroute côtière et la frontière de l'État.

Mack Bolan était arrivé sur place après la tombée de la nuit. Il avait rendez-vous avec la Mafia.

Sa voiture, un petit bolide européen, était dissimulée sous un bosquet à trois cents mètres de la propriété isolée.

L'Exécuteur avait revêtu sa combinaison de combat noire, mais ne portait pour tout armement que son Beretta 93-R dans un holster de hanche, un poignard à la longue lame effilée, et deux garrots en nylon accrochés à sa ceinture. Ce soir-là, sa mission consistait en une simple opération de renseignement ; du moins était-ce ainsi qu'on lui avait annoncé la prise de contact avec Tony Colombo.

Une seule fenêtre brillait au milieu de la maison de plain-pied adossée à un grand mur fermant l'arrière du parc. Ce qui alerta Bolan fut d'abord l'étrange calme qui régnait sur les lieux alors qu'il avait longé plusieurs propriétés d'où s'échappaient toutes sortes de bruits familiers. La vieille demeure en briques apparaissait comme un monument funéraire planté en évidence dans ce décor sinistre. De loin, la lumière pâlichonne qui filtrait de la fenêtre ressemblait à la flamme vacillante d'une bougie de veillée funèbre.

Progressant avec une infinie prudence, Bolan traversa une haie et s'approcha du muret d'enceinte. La petite propriété n'avait rien d'une place forte tenue par un commando de malfrats. Pourtant, il en émanait un sentiment de danger auquel l'Exécuteur était particulièrement sensible. Tony Colombo était en cavale. Il s'était réfugié dans cette bicoque délabrée pour fuir ses pairs et y attendre le contact qu'il avait demandé. Il s'était volontairement cloîtré et il apparaissait logique que sa retraite soit empreinte de discrétion, mais pas au point d'éliminer les petits bruits habituels qui témoignent d'une présence humaine. À moins qu'il ne fût déjà couché, ce que semblait démentir la fenêtre éclairée.

Il y avait quelque chose d'anormal dans l'atmosphère des lieux. Bolan avait la conviction que cette maigrichonne lueur constituait un appât. Un leurre.

Il demeura dans une immobilité totale pendant une dizaine de minutes, sondant l'obscurité à la recherche de la confirmation qu'il attendait. Et il les vit. Ils étaient quatre. Le plus proche était adossé à un arbre à une quinzaine de mètres de sa position, une arme courte suspendue à son épaule par une bretelle. Une deuxième sentinelle se

tenait assise dans l'ombre à l'extrémité de la maison, tandis que deux autres étaient en poste près du portail d'entrée en ruine.

Ils l'attendaient. Ou ils attendaient quelqu'un d'autre, ce qui revenait au même. Il y avait une sacrée fuite quelque part. Et ces types-là n'étaient pas des rigolos. Ils savaient être silencieux, disciplinés, et, sans la prudence et l'entraînement de Bolan, le piège aurait sûrement fonctionné. Ouais, on les avait manifestement choisis parmi les vrais professionnels du meurtre. Mais Bolan aussi était un professionnel, un fauve parmi les fauves, infiniment plus dur et plus impitoyable que ceux qui étaient embusqués à quelques pas de lui. À présent qu'il était habitué aux ténèbres et au silence environnant, il pouvait presque entendre leur respiration. Quelques instants passèrent encore, puis Bolan perçut une interpellation à voix basse :

— Mita... Hé, tu m'entends ?

La voix chuchotante provenait du portail, ce fut le premier mafioso repéré par Bolan, près du muret, qui répondit :

— Ouais. Qu'est-ce qu'y a ?

— Est-ce qu'on en a encore pour longtemps ?

— J'en sais rien. Peut-être une heure ou deux. Peut-être toute la nuit.

— Tu crois que ce mec viendra ?

— J'te dis que j'en sais rien.

— Je boirais bien quelque chose.

— Tu boiras quand on aura fini. Pour l'instant, ouvre l'œil, Gus. Ce type est peut-être un gros malin.

— Je voudrais bien voir s'il fera le malin quand on l'aura au bout de nos flingues. J'espère seulement qu'il va pas traîner...

Une troisième voix répliqua hargneusement :

— Vous allez la fermer, oui ou merde ?

— Ouais. D'accord, t'énervé pas, Tim. On fait le guet. Nous quatre, on peut pas le rater.

Il y eut un bruit de bâillement, puis un petit raclement de gorge, et le silence se réinstalla. Bolan se permit un mince sourire.

Guetteurs guettés, se dit-il.

Il savait maintenant que le comité d'accueil se résumait à quatre tueurs. Il allait pouvoir entrer en action. De toute évidence, les *amici* étaient sûrs d'eux et s'attendaient à une intrusion par l'avant de la propriété.

Il se replia doucement sur une cinquantaine de mètres, contourna le parc pour se retrouver à ras du haut mur qui en bordait le fond et commença à s'approcher de la maison délabrée. Sa première cible était le type assis devant la façade, le nommé Tim qui paraissait être le chef d'équipe.

À l'instant où Bolan n'en fut plus qu'à une dizaine de mètres, le

mafioso se leva et fit quelques pas dans l'herbe sèche. Il s'arrêta, tourné vers ses acolytes près du portail, passa machinalement la main sur l'étui d'un automatique qu'il portait à la ceinture et s'étira. Il avait les bras largement écartés du corps quand il sentit soudain une horrible pression sur sa gorge. Quelque chose lui entraît dans les chairs et l'empêchait de respirer. Simultanément, il se sentit soulevé de terre et tiré en arrière par une force irrésistible. Il voulut se débattre, lançant ses mains à l'aveuglette derrière lui, mais ne réussit qu'à agripper l'épaule de son agresseur qui lui parut aussi dure que de l'acier, et très vite l'oxygène lui manqua. Un voile rouge passa devant ses yeux tandis que l'abominable sensation d'étouffement se muait en un spasme qui lui arqua le corps.

Bolan accentua encore son effort sur le garrot, attendit suffisamment longtemps pour être certain que la mort avait fait son œuvre, puis il traîna le corps derrière une haie et s'éloigna dans un mouvement tournant.

Gus, le premier type repéré par l'Exécuteur, s'était planté une cigarette entre les lèvres, sans l'allumer, et il la mâchouillait pour tuer le temps. Par instants, il se décollait de son tronc d'arbre et pliait les genoux pour se désankyloser. Il n'eut pas le loisir de comprendre ce qui lui arrivait, pas plus qu'il n'entendit l'approche de la mort silencieuse dans son dos. Dix-huit centimètres d'acier effilé lui entrèrent d'un coup dans les reins, lui coupant le souffle, et remontèrent vers le cœur. Il mourut en quelques secondes sans la moindre plainte. Bolan rattrapa le pistolet-mitrailleur qui commençait à glisser de son épaule, puis allongea doucement le cadavre sur le sol.

Il ne restait que les deux flingueurs près de l'entrée.

Le plus proche avait une stature de colosse, une grosse tête ronde accrochée directement sur ses épaules musculeuses, et un regard bovin. Son comparse était de taille moyenne. Ses petits yeux noirs enchâssés dans un visage d'oiseau de proie décrivaient un incessant mouvement de va-et-vient horizontal. Il était d'une maigreur squelettique. Bolan ne put s'empêcher de penser à de mauvais Laurel et Hardy. Tous deux étaient munis de riot-guns.

Après un long moment d'immobilité, l'armoire à glace se déplaça vers son comparse et chuinta :

— J'ai envie de pisser. Tu me tiens mon flingue ?

L'autre répliqua par un petit rire aigu.

— Tu veux pas aussi que je te la tienne ? Démerde-toi et tâche de pas te pisser dessus, Mita.

Mita grogna, passa son riot-gun sous son bras et commença à s'affairer. Ce fut à cet instant que le maigre entendit un bruit de pas sur l'herbe sèche. Quelqu'un venait vers eux sans prendre trop de précautions. Puis il y eut un bruit de cataracte tandis que Mita se

soulageait.

— Magne-toi, v'la Tim, souffla l'oiseau de proie en cherchant à apercevoir la silhouette en approche.

— Et alors ? fit le gros mafioso dans un nouveau grognement. J'ai quand même le droit de...

— Ta gueule.

Quelques secondes s'écoulèrent. Les pas s'étaient arrêtés et le maigre truand cherchait à sonder les ténèbres d'un regard acéré, vaguement inquiet, soudain.

— T'es là, Tim ? Je te vois pas.

Le silence était devenu total dans le petit parc.

— Tim...

Mita finissait de reboutonner son pantalon. Il marmonna d'un ton rigolard :

— Il a p't'être eu lui aussi envie de...

La phrase s'éteignit sur ses lèvres en même temps que s'allumait une brève lueur orangée à une distance indéfinissable devant lui. Il eut la sensation fugace d'avoir été frappé au front par un marteau, sa tête partit à la renverse et ses mains lâchèrent le riot-gun. Presque simultanément, une seconde gerbe de feu troua brièvement l'obscurité dans un petit bruit de toux à peine perceptible. Une balle brûlante de 9 mm fracassa la mâchoire de son complice, emportant avec elle un morceau de boîte crânienne avant de se perdre dans les taillis.

Bolan n'attendit pas la chute des corps. Il rengaina son Beretta silencieux et partit au pas de course vers la maison.

La porte d'entrée n'était pas verrouillée. Bolan alluma un instant une lampe-stylo et trouva un interrupteur qu'il actionna. Une lumière jaune tomba du plafond, éclairant un petit vestibule miteux. La première chose qu'il vit fut le corps d'un homme étendu sur le carrelage, face contre sol au milieu d'une grande tache de sang coagulé. Sa main était encore crispée sur un revolver .38 Spécial. Il le retourna pour l'identifier. Ce n'était pas Tony Colombo ; sans doute un garde du corps de ce dernier. Sa poitrine était marquée de plusieurs impacts. D'après la rigidité du corps, le coup remontait à plusieurs heures.

La lueur que Bolan avait observée de l'extérieur provenait de la lampe de chevet d'une chambre à coucher. Le seul occupant des lieux vivait encore mais il était en très mauvais état. On l'avait fait asseoir, entièrement nu, sur une chaise à laquelle il était ficelé par du fil de fer barbelé. Son visage portait des traces de coups et on lui avait tailladé la poitrine et le ventre.

Manifestement, Tony Colombo avait parlé.

Bolan connaissait trop bien les méthodes de persuasion de la Mafia, proches de celles des Nazis, pour avoir la moindre illusion sur le

résultat de l'interrogatoire auquel Colombo avait été soumis. Ils ne l'avaient pas totalement transformé en « turkey », en dindon, selon l'expression employée habituellement pour désigner un supplicié, mais Colombo avait quand même salement dégusté. Et, d'après les renseignements de Bolan, le type n'était pas du genre très courageux.

Le mafioso en cavale fixait Bolan d'un regard fiévreux.

— Quand sont-ils arrivés ?

— À la tombée de la nuit, bredouilla-t-il d'une voix à peine perceptible. Ils...

Il émit un borborygme et se tut. Visiblement, il était à la limite de sa résistance. Une loque presque exsangue. Mais l'Exécuteur n'était pas enclin à la pitié. Colombo appartenait à la race des chacals, bien qu'il n'eût vraisemblablement jamais utilisé une arme. Il était de ces êtres qui tuent leur prochain d'une autre manière, insidieuse et lâche, tout en se tenant à l'écart de la violence physique.

Il avisa une pince qui avait dû servir à nouer le barbelé, entreprit de le délivrer, puis l'aida à enfiler une robe de chambre. À l'instant où ils franchissaient la porte de la chambre, Colombo émit une curieuse plainte, commença à plier les genoux et Bolan n'eut que le temps de le rattraper. Tout compte fait, c'était mieux ainsi. Il le préférait dans les vaps plutôt que d'avoir à le traîner derrière lui jusqu'à sa voiture.

En passant la porte extérieure avec sa charge humaine sur le dos, Bolan perçut un petit couinement suivi d'une voix crachotante qui semblait sortir de l'herbe. Envoyant un bref faisceau de sa mini lampe sur le sol, il vit un talkie-walkie sans doute abandonné par sa première victime.

— Hé, Tim ! Réponds.

Il se baissa et saisit l'appareil.

— Ouais, renvoya-t-il laconiquement.

— Qu'est-ce que tu foutais ?

— J't'écoute.

— Toujours rien ?

Bolan grogna :

— Que dalle. Dis, heu... Je me demande si on attend pas pour rien.

Le transceiver laissa fuser un ricanement.

— *Sûr que non ! Dis à tes gars de pas s'endormir, ce grand con en noir est sans doute déjà dans les parages. Le renseignement est sûr. Et oublie pas la consigne, tirez à vue dès qu'il pointera sa gueule d'enfoiré. OK ? On arrive dès qu'on peut.*

Bolan envoya un nouveau grognement, puis éteignit l'appareil.

Ainsi, c'était bien lui qu'on attendait. L'indiscrétion ne pouvait pas venir de Colombo, même si on lui avait fait raconter sa vie sous la torture.

Il ignorait tout des intentions de l'Exécuteur. Donc quelque chose

grinçait furieusement au niveau de l'informateur. Un rouage était complètement pourri et cela mettait subitement en cause la sécurité de Phil Necker, l'agent fédéral qui s'était infiltré au sein de la Mafia et qui occupait une place de *consigliere* très écouté.

Pour le moment, Bolan n'avait pas le temps de réfléchir à la question. Un renfort allait survenir ; il fallait quitter rapidement les lieux avec l'homme de confiance de Falconnetti. Celui-ci détenait des renseignements qui pouvaient être décisifs pour la nouvelle guerre locale de l'Exécuteur.

Et Bolan en savait déjà suffisamment pour comprendre qu'il se passait par ici des événements importants.

On parlait d'une restructuration de la Mafia, de l'arrivée en masse de troupes fraîches et d'une énorme combine.

Il fallait que Tony se mette à table.

CHAPITRE II

Tony Colombo « La Combine » était l'homme de confiance de Geen Falcon, alias Genco Falconnetti, un mafioso de la nouvelle génération propriétaire d'une société engineering, la *General Computers of Newark*, à travers un prête-nom. La boîte servait certainement à tout autre chose qu'à de la recherche technologique ; à recycler de l'argent noir par exemple, ou à une combine particulièrement juteuse sous le couvert d'une honnête raison sociale.

Quarante-huit heures plus tôt, Phil Necker avait contacté téléphoniquement Mack Bolan alors qu'il venait de terminer son opération en Colombie. Le flic fédéral camouflé en mafioso lui avait dit : « Un *amici* est prêt à faire des confidences, Mack. Tu devrais rencontrer ce type. Il s'appelle Tony Colombo ». Necker avait précisé des coordonnées et expliqué qu'il tenait lui-même l'information d'une taupe du FBI, un certain Freddy Gambit, infiltrée dans l'organisation de Falconnetti.

Pour l'Exécuteur, c'était une excellente occasion de vérifier ce qui se tramait du côté de New York. Des bruits alarmants circulaient concernant une restructuration complète de la Mafia avec un nouveau *capo di tutti capi* à sa tête. Un super-chef dont l'influence s'étendait de tous côtés, y compris bien évidemment celui de la politique et de la haute finance.

Bolan était donc venu au rendez-vous.

Mais voilà, il y avait un os quelque part. Les *amici* étaient au parfum.

Et à présent, le petit Tony Colombo était réduit à l'état d'un légume défraîchi. Bolan l'avait transporté à bord de sa voiture, une Alpine Turbo dont il appréciait particulièrement les performances, puis l'avait transféré dans son char de guerre, le fameux mobil-home à l'équipement super-sophistiqué. Il avait nettoyé ses plaies, lui avait administré une injection de pénicilline et fait absorber une tablette tonifiante à base de vitamine C et de caféine.

Il était 21 h 45. Tony commençait à sortir du cirage.

Bolan le laissa tranquille quelques instants en fumant une cigarette. Le regard du petit mafioso s'affermir. Il eut un gémissement en se redressant légèrement de la couchette, puis ses yeux parurent se figer.

— Merde. J'avais pas rêvé. C'est bien vous. Bolan, hein ?

Bolan le considéra avec neutralité.

— Comment ça va, Tony ?

Colombo tenta un ricanement qui se transforma immédiatement en

grimace.

— Putain ! J'aurais tout imaginé sauf qu'un jour le grand Mack Bolan la Terreur me demande des nouvelles de ma santé. Je croyais à peine à ce rendez-vous.

— Je suis là.

— Vous m'avez ramené de là-bas ?

— Ouais.

— Y avait des mecs qui devaient vous liquider.

— Je m'en suis occupé.

— Et où je suis maintenant ?

— Dans une planque tranquille.

Colombo soupira. Son regard dévia sur les bandages qui lui recouvraient une partie de la poitrine et du ventre.

— C'est vous qui m'avez soigné, Bolan ?

— Si on ne m'avait pas dit que tu as des choses intéressantes à raconter, tu aurais bien pu crever sans que ça m'empêche de dormir, éluda Bolan d'un ton soudain durci.

— Ouais, je vois. Je suis l'ennemi héréditaire, hein ?

— Tu en fais partie.

— J'en faisais partie, corrigea Colombo.

— Des remords de conscience ? ricana Bolan.

— Merde ! C'est après ma peau qu'ils en ont, ces fumiers. Entre eux et moi, rien n'est plus possible. Et je veux qu'on me protège. C'est ça le marché.

— Pourquoi tu ne t'es pas adressé aux flics ?

— Vous rigolez ? Même les fédés sont incapables de les empêcher de m'atteindre. Ils sont partout et vachement puissants. Bon Dieu, vous connaissez leurs méthodes, non ? Si j'étais allé porter le pet chez les bleus, c'était comme si je me tirais moi-même un chargeur dans les tripes.

— Ils t'ont pourtant coincé et tu n'es pas mort.

— Simplement parce qu'ils voulaient vous baiser la gueule, Bolan. C'était une foutue embuscade. Au cas où vous auriez téléphoné avant de vous pointer, il fallait que je puisse répondre. Avec un flingue contre la nuque. Vous piguez ? Quelqu'un a mouchardé. Ils savaient où me retrouver et ils étaient aussi au courant que vous deviez venir.

— J'avais compris, sourit froidement Bolan. Tu as une idée sur la question ?

— Je veux d'abord être sûr que vous acceptez le marché.

— Qui te dit que je ne te balancerai pas ensuite à tes petits copains, Tony ?

— Vous êtes un salaud d'assassin, Bolan...

L'Exécuteur retint un sourire amusé. Dans la bouche d'un mafioso comme Tony la Combine, l'affirmation avait une certaine saveur.

— Mais on dit que vous respectez toujours une parole donnée.

— Raconte d'abord. Si tes informations sont intéressantes, tu n'auras plus de soucis à te faire.

Colombo respira avec précaution, poussa un soupir fataliste, puis parut se jeter à l'eau :

— Falconnetti truquait les comptes de sa boîte. Ça faisait un moment qu'il s'en mettait plein les fouilles. Seulement, une grosse légume s'en est aperçu et on a commencé à lui poser des questions emmerdantes. Vous savez comment ça se passe.

Bolan savait. Il n'y avait qu'une issue pour un membre de la Cosa Nostra pris en flagrant délit de voler l'Organisation : la mort, assortie de circonstances très désagréables pour obtenir des aveux complets, allant de la simple dérouillée à l'arrachage d'ongles ou de membres en passant par des séances avec une lampe à souder.

Le regard dans le vide, Tony poursuivit :

— Le Conseil lui a envoyé une équipe de spécialistes. Des vraies ordures capables de faire parler une momie. En même temps, d'autres mecs se sont mis à fouiller partout et à éplucher sa comptabilité...

— Alors ton patron a eu les jetons et il s'est trouvé un bouc émissaire, enchaîna Bolan. Toi en l'occurrence.

— Ouais. L'enfoiré ! J'aurais jamais cru qu'il était capable d'une telle ordurie. J'étais son homme de confiance depuis plus de cinq ans... Le pot que j'ai eu, c'est qu'on m'a prévenu quelques minutes avant qu'on vienne me chercher. J'ai eu juste le temps de me tailler. Je savais que ça me laissait juste quelques jours de répit, ils allaient finir par me retrouver.

Tony poursuivit d'un ton écœuré :

— Et pas question de me pointer chez les poulets. Y en a qui touchent des enveloppes...

— Qui t'a averti ? demanda Bolan.

— Vous êtes d'accord pour le marché ?

— Pour l'instant, tout ce que tu m'as dit n'a aucune valeur, Tony. Ça ne concerne que ta petite peau. Tu devras aller beaucoup plus loin.

— Ouais... Bon. Okay. C'est Gambit. Il...

— Freddy Gambit ? Alfredo Gambini ?

L'œil de Colombo s'alluma d'une lueur surprise.

— Ouais. C'est lui qui m'a indiqué la planque où vous m'avez trouvé.

Le « contact » de Phil Necker... Ça sentait mauvais de ce côté. Une sale odeur d'indig pourri.

Tony ajouta :

— C'est lui aussi qui m'a dit que quelqu'un pouvait me tirer des tracas. Il n'a pas mentionné votre nom, mais il a parlé de la combinaison noire. J'ai pigé tout de suite.

— Il t'a dit ça en personne ?

— Non. Au téléphone. J'ai réfléchi et j'ai pensé que vous pouviez arranger mon problème.

— En liquidant tes méchants copains ? ricana Bolan.

L'autre grimâça lorsqu'il voulut se redresser un peu plus sur la couchette. Ses plaies le faisaient visiblement souffrir.

— C'est bien ce que vous faites habituellement, non ?

— Ouais. Mais pas pour rendre service à des mecs comme toi, Tony. Et tu ne m'as encore rien appris de génial. Les petites frappes ne m'intéressent pas.

— Attendez, Bolan. Ça, c'était pour que vous compreniez la situation. Il s'agit pas de petites frappes. Je sais pas mal de choses sur la grosse combine qu'ils ont montée ici. Ils...

Tony poussa un petit gémissement.

— C'est vachement structuré, leur truc. Ils ont commencé par implanter des sociétés-relais un peu partout, des affaires avec des couvertures légales.

— Comme la General Computers ?

— Oui. Ça fait partie du système. Ils couvrent déjà une bonne partie de la côte et ils ont des ramifications à travers tout le pays. L'informatique est utilisée à tout va.

— Qu'est-ce qu'ils font exactement à la General Computers ? questionna Bolan.

— Officiellement, ils vendent de l'intelligence artificielle. Des programmes spéciaux pour l'industrie. En réalité, ils pompent des informations aux banques de données et ils ont aussi un autre truc pour faire du gros pognon facile. Falconnetti a installé des centres serveurs dans des filiales bidon qui proposent des services à toutes sortes de clients. Les programmes donnent des renseignements informatisés sur un simple appel téléphonique. Apparemment, tout est normal. Seulement, plein de gus ont été achetés dans les entreprises clientes. Ils ont pour consigne d'appeler en douce ces centres serveurs et de laisser la ligne branchée le plus longtemps possible. Pendant ce temps, les compteurs tournent et les factures grossissent.

Bolan commençait à être attentif. C'était classique, mais la rentabilité du procédé s'avérait évidente. Des centaines de milliers de dollars, voire des millions, devaient rentrer chaque mois dans les caisses de la Mafia. Ce qui apparaissait encore plus alarmant, c'était le pillage des banques nationales de données et le pompage qui s'opérait peut-être au sein de l'administration américaine.

Il demanda :

— Qui dirige les opérations ? Falconnetti n'est qu'un sous-fifre.

— Y a une sorte de holding qui supervise toutes les boîtes. Ça s'appelle MIDAS Corporation, avec des grosses légumes à la tête.

Le nom résonna étrangement dans la tête de l'Exécuteur. Il l'avait lu dans un livre de comptes subtilisé à la Cosa Nostra lors de son passage sur Cincinnati.

Colombo poursuivait :

— D'après ce que je sais, il y a des politicards mouillés dans l'opération MIDAS. Des mecs qui touchent de gros paquets pour refiler des passe-droits et des renseignements. Je crois que ce gros bastringue a été mis sur pied pour noyauter l'industrie et une partie de l'administration. Ils ont les mains jusque dans la soupe gouvernementale, Bolan. Vous voyez ce que je veux dire ?

Bolan voyait en effet. Et il frémissait à l'idée de ce qui pourrait se produire si la vermine des *amici* réussissait à aller jusqu'au bout de l'opération. Ce qu'il entrevoyait n'était pas autre chose qu'une tentative de déstabilisation du pays dans le but évident d'en prendre ensuite les leviers de commandes. Depuis un certain temps déjà, il soupçonnait une telle manœuvre à travers certains échos qui lui étaient parvenus, mais des informations lui avaient manqué pour s'en faire une idée précise.

— Quand est apparu MIDAS ? questionna-t-il.

— Y a environ cinq, six mois. D'après certains bruits, MIDAS serait quelqu'un. Je veux dire un type, pas seulement un groupement. Une sorte de grand manitou que personne n'a jamais vu et qui dirige tout à distance.

Colombo fit une pause. De la sueur lui coulait sur le front, lui dégoulinant dans les yeux. Il se laissa aller sur le dos avant d'enchaîner :

— Je sais aussi que de la troupe fraîche a débarqué dans le coin il y a pas longtemps. Des durs, des *malacarni* qui arrivent tout droit de Palerme.

— Des moustachus ?

— Ouais.

— Du renfort pour MIDAS ?

— Non. Le holding utilise de la main-d'œuvre locale et sans faire trop de vagues. Juste pour faire pression sur des clients mauvais payeurs ou comme équipes des protections. C'est la *Commissione* qui a fait venir les moustachus, mais je peux pas vous en dire plus là-dessus. Je vous ai raconté tout ce que je sais, Bolan.

— C'est encore insuffisant, Tony. J'ai besoin de noms. Vide ton sac jusqu'au bout.

Colombo réclama à boire. Bolan lui donna un verre d'eau et le mafioso soupira en se concentrant sur son effort de mémoire.

Il parla pendant une vingtaine de minutes, dévoilant une liste de personnages appartenant à la grande pègre ou au milieu politique. Certains de ces noms étaient connus de l'Exécuteur. Et parmi eux il y

en avait qui possédaient une signification précise et angoissante. C'était bien d'une tentative de noyautage de l'administration américaine qu'il s'agissait.

Lorsque Tony Colombo se tut, apparemment épuisé par l'effort de mémoire, il ferma les yeux et donna l'impression de s'engloutir dans un océan de sommeil.

Bolan passa dans le module opérationnel du mobil-home, composa immédiatement un numéro de téléphone correspondant à l'immeuble de la *Commissione*, à Manhattan. Une voix masculine lui parvint à travers le radiotéléphone :

— Agence Campton... Qui demandez-vous ?

Bolan prit une voix vulgaire :

— Dakota au 221.

— Je connais pas de Dakota ici.

— Vous voulez vérifier ?

— Un instant.

CHAPITRE III

Phil Necker décrocha à la deuxième sonnerie, entendit la voix du garde à la réception :

— Monsieur Necker, y a un connard qui insiste pour que je lui passe un certain Dakota sur votre poste. Ça vous dit quelque chose ?

— Y a pas de Dakota ici, grogna le fédéral-mafioso. Envoie ce connard se faire mettre où il voudra.

Il raccrocha, prit le temps de remettre de l'ordre dans le dossier qu'il était en train d'examiner, puis il quitta son bureau et traversa l'office où son garde du corps était en train de lire une bande dessinée.

— Je vais acheter des cigarettes, Tommy.

— Vous voulez que je vous accompagne ? proposa le gorille.

Necker lui sourit.

— Pas la peine. Veille plutôt à ce que personne ne foute son nez dans mon bureau.

Cinq minutes plus tard, il achetait un paquet de cigarettes puis entra dans une cabine téléphonique et composait le numéro secret du char de guerre de l'Exécuteur.

— Salut Stricker, fit-il lorsqu'il eut Bolan en ligne. Tu as eu le contact avec ce type ?

— Et même avec plusieurs. Tu ne m'avais pas dit que ce serait la fête.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Ça s'est mal passé ?

— Un comité de réception était sur place. Et ils savaient que j'allais venir.

— Merde. Je vois pas comment...

Necker ne termina pas sa phrase, enchaîna aussitôt :

— Et le gus ?

— Mal en point, mais il a pu parler. Je n'ai pas beaucoup de temps devant moi, Phil. Qu'est-ce que tu sais de l'opération MIDAS ?

— Ah... Je me doutais bien que la conversation viendrait là-dessus. À dire vrai, j'ai peu d'informations. C'est pas de notre côté que ça se déroule.

— Je dois comprendre que le Grand Conseil n'est pas dans le coup ?

— Exact. Pas vraiment, du moins. C'est quelque chose de totalement indépendant qui s'est créé il n'y a pas longtemps. Pourtant, certains intérêts sont communs et le Conseil n'a pas l'air de voir ça d'un mauvais œil. On pourrait penser à une association au sommet, en quelque sorte. Une espèce de conjuration pour plus d'efficacité.

— Sous quelle forme ? demanda Bolan.

— Je voudrais pouvoir te répondre, Stricker, mais personne ici n'est vraiment au courant. C'est une combine vachement confidentielle. Je crois qu'il n'y a que le vieux Frank qui soit réellement au parfum. Il se pourrait même que ce soit lui l'interlocuteur direct de MIDAS. J'ai entendu dire que le bidule est monté très techniquement et politisé. À part ça...

— Et le *capo* fantôme, tu as des renseignements ?

Bolan évoquait Angelo Stanza, le « Protector », dont il avait entendu prononcer le nom au cours de son opération en Colombie. Il n'avait fait qu'en suivre la trace. L'homme paraissait n'être qu'une légende issue des esprits mégalomanes des *amici*. Une sorte de *capo di tutti capi* invisible, insaisissable et omnipotent.

— Rien, affirma Necker. Tout le monde en parle, mais personne ici n'est fichu de jurer qu'il l'a vu. Ça pourrait être n'importe qui ou personne.

— Un mythe fabriqué par le Conseil ?

Necker rigola.

— Peut-être. Ils aiment donner dans le mystérieux, tu sais. Ça occupe la troupe et ça donne aux soldats l'impression qu'ils sont sous les ordres d'un dieu vivant.

— En parlant de la troupe, il paraît qu'il y a de nouveaux venus.

— Affirmatif. Frank a importé du vieux pays des petits gars dressés comme des chiens de sang. La plupart ne savent ni lire ni écrire et ne connaissent que quelques mots d'anglais. En tant que *consigliere*, j'ai été consulté sur le prix à payer par tête de moustachu. Cinq mille dollars par mois. Multiplie ce prix par deux cents et tu auras une idée de ce que le Conseil paye à Palerme pour...

— Attends. Est-ce que tu viens de me dire qu'ils ont fait venir deux cents *malacarni* sur la côte Est, rien que pour la parade ?

— C'est à peu près ça. Un million de dollars par mois. Et ces types ne foutent rien d'autre que bouffer, dormir et discuter entre eux dans les camps où on les a parqués depuis leur arrivée.

— Qu'est-ce qu'ils veulent en faire, des équipes de renfort ? s'enquit Bolan.

— C'est une troupe de protection. Du moins, c'est ce qu'on dit au sommet. Ne me demande pas ce qu'ils veulent protéger, je l'ignore. À moins que ce ne soit en relation avec la magouille MIDAS.

— Une nouvelle *Cosa Nostra* ? Une « chose » très importante pour la génération montante, suggéra Bolan.

— On peut interpréter de plusieurs façons.

En tous cas, ce n'est sûrement pas de la petite bière.

— Tu as les coordonnées de ces camps ?

Necker les lui indiqua, ajoutant :

— Vas-y en douceur, Stricker, ces chérubins sont prêts à mordre comme des chiens enragés. Et ils ont un potentiel de feu presque aussi important que celui de la Sixième Flotte.

Bolan marqua un temps pour réfléchir, puis demanda sans transition :

— Quelle cote de confiance accordes-tu à ton contact local ?

— Freddy ? La meilleure cote. C'est un homme de Hal. Pourquoi ?

La voix de Necker était nuancée d'inquiétude.

— Parce que tout me porte à croire que c'est lui qui a vendu la mèche aux *amici* au sujet de ma rencontre avec Tony la Combine.

— Impossible.

— C'est lui qui a arrangé le rendez-vous. Personne d'autre ne pouvait savoir. Comment est-il fait, ce type ? Physiquement.

— C'est un baraqué au poil noir et aux yeux sombres. La trentaine. Il a l'accent du Middle-west et une petite cicatrice sur la tempe gauche. Si tu avais besoin de prendre contact avec lui, demande Quick Freddy. Il s'est taillé une bonne réputation de flingueur adroit et rapide. Mais je préférerais que tu le laisses en dehors du coup...

— OK. Bon, ciao.

— Attends, Stricker. Une dernière chose... Tu pourrais bien rencontrer des As noirs sur ce coup. Des As noirs ou leur équivalent. On parle d'une garde privée appartenant à l'organisation MIDAS. Fais gaffe.

— J'ouvrirai l'œil, promet Bolan en raccrochant.

Tout de suite après, il appela l'appartement de son ami Harold Brognola à Washington :

— Hal, il faut que tu m'envoies quelqu'un avec une escorte pour prendre livraison d'un colis.

— Tony la Combine ?

— Les nouvelles vont vite.

— Phil m'a appelé dans l'après-midi. Il m'a parlé de ton rendez-vous. Comment ça s'est passé ?

— Ça me paraît plus qu'important. Je t'expliquerai plus tard. Tu peux le prendre en charge ?

— Ouais, grogna le numéro Un des services spéciaux du FBI.

— Arrange-toi pour qu'il soit sous surveillance constante. J'ai passé un accord avec lui. Il est assez mal en point.

— OK. Tu...

— Je suis pressé, Hal.

— Merde. Tu es toujours pressé, Stricker. Bon, donne-moi les coordonnées.

Bolan indiqua un point de rencontre à Newark. Il ajouta :

— Dis à tes fédés qu'ils lui foutent la paix jusqu'à demain. Pas question d'interrogatoire.

— Tu as le cœur sensible ce soir ? ricana Brognola.

— Je veux surtout qu'on ne piétine pas le même terrain ensemble. Pas d'interférence.

— D'accord Stricker. De ton côté, essaie de ne pas faire trop de bruit dans ton coin.

— Tout dépendra de ce que je vais trouver devant moi, Hal, conclut Bolan en reposant le combiné.

Il resta quelques minutes dans une parfaite immobilité, réfléchissant à ce qu'il avait déjà appris. C'était à la fois beaucoup et peu. Beaucoup en ce sens qu'il entrevoyait déjà globalement le gros coup en préparation et les méthodes mises en œuvre dont il connaissait quasiment par cœur les rouages et les implications ; peu en ce qui concernait les points de détail et les personnages récemment entrés sur la nouvelle scène du Crime Organisé. À part de vieilles momies hargneuses comme Marioni, le « régent » actuel de la *Commissione*, beaucoup de ceux-ci appartenaient sans doute à la génération montante des mafiosi : des universitaires dévoyés, assoiffés de pouvoir et d'argent, des individus pour qui la seule règle consistait à voler, détrousser, avilir, corrompre et tuer. Et ils avaient structuré leur champ d'action à l'aide de moyens techniques modernes, engagé de nouvelles équipes d'assassins hautement convaincus du bon droit de la « Chose » qu'on leur demandait de défendre : un butin honteusement ponctionné sur la société, souillé du sang d'innombrables innocents que la justice, trop engoncée dans ses règlements, était incapable de défendre avec efficacité.

Cette fois, il ne s'agissait pas d'entamer une bataille contre la « pègre conventionnelle ». Mack Bolan allait trouver devant lui un ennemi retors et bénéficiant d'une technicité d'avant-garde ainsi que de nombreuses protections politiques.

Confronté à ce type de situation, il aurait pu contourner la position, d'autant plus que sa présence sur les lieux était décelée, pour revenir plus tard opérer une guerre de harcèlement. Mais il savait que ce n'était pas la bonne tactique. Il était fermement décidé à leur en mettre plein la gueule, jusqu'à ce qu'ils baignent sous les balles. Il avait pour lui une longue expérience du combat, une mobilité et une rapidité déconcertantes pour un adversaire peu entraîné à la guerre éclair, et une férocité qui n'avait certes rien à envier à celle des *amici*.

L'Exécuteur bénéficiait aussi d'un atout supplémentaire : son char de guerre qui avait récemment été amélioré par des techniciens d'une section spéciale du FBI. Il disposait à présent de moyens hypersophistiqués. Un système de guidage par laser équipait sa tourelle lance-missiles. La portée des roquettes avait été améliorée, il pouvait maintenant détruire un objectif à plus de trois kilomètres de distance, même sans aucune visibilité et avec une puissance multipliée par

deux. Les lance-grenades dissimulés dans les portières ainsi qu'à l'avant et à l'arrière du mobil-home étaient plus performants, de même que leur système de pointage qui pouvait être commandé depuis le poste de pilotage. Côté logistique, un troisième ordinateur couplé par *modem* à un système de radio-transmission lui permettait à tout moment de consulter les banques de données informatiques nationales ou privées auxquelles Harold Brognola l'avait fait inscrire en code prioritaire. Il pouvait également, grâce à un émetteur-récepteur longue portée, converser sur les ondes avec un correspondant dans des gammes de fréquences spéciales, quasi indétectables.

Un autre avantage qui accroissait encore sa mobilité : l'avion transporteur lourd C-130 mis à sa disposition par Brognola et qui lui permettait, char de guerre à bord, de traverser tout le pays en quelques heures seulement. C'était le pilote Jack Grimaldi qui avait amené le C-130 à pied d'œuvre, la veille, depuis la base secrète de l'Arkansas où les modifications avaient été faites sur le mobil-home.

En ce moment, Grimaldi se tenait en stand-by à l'aéroport de Newark, prêt à répondre au premier appel de l'Exécuteur.

Rosario « Politicien » Blancanales et Herman « Gadgets » Schwarz, les amis de toujours de Mack Bolan, les seuls rescapés de la « Death Squad », avaient loué une chambre de motel dans New Harlington. L'Exécuteur les gardait en réserve pour le cas où il aurait besoin d'un soutien logistique.

Il brancha son nouvel ordinateur sur la fréquence d'une banque de données de New York, fit passer son code d'accès et commença à consulter un fichier alphabétique des entreprises de Newark. Il trouva vite ce qu'il cherchait. La *M.I.D.A.S. Corporation* avait réellement une existence légale. Il nota l'objet social, les noms des dirigeants ainsi que les actionnaires. Ceux-ci étaient probablement tous des hommes de paille, mais il s'avérerait peut-être utile de jeter un coup d'œil de ce côté.

Il examina également plusieurs autres noms que Colombo lui avait mentionnés, parmi lesquels figuraient un congressiste et un juge fédéral, laissa échapper un petit sifflement appréciateur, puis il coupa le contact de l'appareil et se rendit à l'arrière du mobil-home, dans la cabine où il remisait son mini-arsenal.

Dix minutes plus tard, il lançait le lourd véhicule tout-terrain en direction de son lieu de rendez-vous avec l'escorte de Brognola.

Il avait revêtu sa combinaison noire de combat. Son matériel de guerre reposait entre les deux sièges.

Tout de suite après s'être débarrassé de Tony Colombo, il allait pouvoir opérer la première phase de son blitz, attaquant d'abord par les flancs pour revenir ensuite frapper dans les œuvres vives de

l'organisation locale.

Bolan n'était pas un détective. Il n'avait d'ailleurs pas le temps de se lancer dans des enquêtes aléatoires et souvent fastidieuses. Ses méthodes étaient beaucoup plus radicales. Infiniment plus efficaces.

Dès à présent, Tony la Combine appartenait au passé ; il n'avait jamais été qu'une possibilité de s'informer.

Et Bolan avait décidé que le moment était venu de faire une petite visite à la General Computers.

CHAPITRE IV

La prise en charge de Colombo par les hommes du F.B.I. n'avait posé aucun problème. Tony la Combine allait pouvoir se refaire une santé aux frais du gouvernement et à l'abri de la vindicte de ses congénères.

À présent, Bolan venait d'arrêter l'Alpine Turbo à proximité d'un petit immeuble à la façade sombre. Il arrêta le moteur, quitta le véhicule en actionnant la télécommande de verrouillage automatique des portes, et commença à marcher sur le trottoir opposé à l'immeuble.

Passé par-dessus sa combinaison noire, un trench-coat dissimulait son armement : un P-M mini-Uzi suspendu par la bretelle à son épaule et muni d'un réducteur de son, ainsi que l'habituel Beretta 93-R également équipé d'un silencieux et qu'il avait logé dans un holster sous son épaule gauche.

Vaguement éclairée par un lampadaire, une plaque en cuivre apposée à côté d'une porte d'entrée vitrée mentionnait une raison sociale que Bolan ne put déchiffrer de loin. Mais il savait qu'il s'agissait du siège de la General Computers.

Il allait poursuivre son chemin pour chercher l'entrée secondaire indiquée par Tony, sur l'arrière du bâtiment, quand la porte d'entrée s'ouvrit pour laisser passer une forme sombre qui se glissa dans la rue et commença à marcher rapidement. Une silhouette féminine. Lorsqu'elle passa dans la clarté parcimonieuse du lampadaire, Bolan distingua fugitivement une chevelure blonde encadrant un visage clair. La fille jeta plusieurs fois des regards derrière elle, comme si elle redoutait d'être suivie.

Ensuite, tout se passa très vite. La porte s'ouvrit une nouvelle fois sur deux formes massives qui s'élancèrent aussitôt sur le trottoir et pivotèrent pour observer les alentours. Il y eut une exclamation suivie d'un juron, puis les deux types partirent au pas de course sur les traces de la petite silhouette fugitive.

Bolan s'était reculé dans une zone d'obscurité. D'après l'aspect physique des deux hommes et leur comportement, il s'agissait sans nul doute de malfrats à la solde de la General Computers. Ce qui allait suivre risquait d'être intéressant. L'Exécuteur resta immobile, observant la scène. À une cinquantaine de mètres, la fille s'était mise à courir, martelant le trottoir des talons de ses escarpins. Les gorilles la rejoignirent alors qu'elle allait tourner à l'angle d'une rue. Accoutumé à l'obscurité, Bolan la vit s'arrêter et se retourner d'un bloc,

brandissant ce qui pouvait passer de loin pour une arme. Le type le plus rapide était déjà sur elle. D'un revers de main, il fit sauter l'arme de la fille, lui balançant plusieurs gifles à la volée, puis l'attrapa à bras le corps. Son acolyte le rejoignit, se baissa pour ramasser l'arme tombée à terre et, chacun tenant la fugitive par une épaule, la coinçant étroitement, ils la ramenèrent de force jusqu'à l'entrée de l'immeuble. L'un d'eux pianota le clavier du concierge électronique pour déverrouiller la porte qui s'était refermée automatiquement, et bientôt les trois silhouettes disparurent à l'intérieur du bâtiment.

Bolan comptait trente secondes avant de quitter sa position, nota qu'une fenêtre s'éclairait au troisième étage, puis marcha jusqu'à l'entrée de la General Computers, il ne s'était pas attendu à ce genre d'incident. Sa venue sur les lieux était motivée par un dernier souci de renseignement avant de passer directement à l'offensive. Mais le destin semblait lui présenter les choses différemment. L'action se précisait d'entrée de jeu et il pensa immédiatement qu'il pouvait en profiter et attraper la balle au vol.

Il ne s'encombra pas de chercher à tâtons le code d'ouverture de la porte. Son sésame fut une balle silencieuse de 9 mm dans la serrure. Il poussa le lourd battant vitré, se retrouva dans un hall de réception désert et sombre, sentit tout de suite un parfum féminin qui le guida vers la cage d'un ascenseur.

S'éclairant par petits coups avec une lampe stylo, il trouva l'escalier de service derrière une porte contiguë et entama souplement la montée jusqu'au troisième étage. De la lumière filtrait sous la porte du palier. Il entendit un bruit de pas atténué, se tint immobile un instant avant de pousser carrément le battant, son Beretta au poing.

Un type aussi large qu'une armoire marchait lentement dans le couloir, lui tournant le dos et fumant une cigarette. Sous sa veste, à hauteur de la hanche, une bosse marquait l'emplacement d'une arme. Il s'arrêta, pivota lentement comme s'il était engagé dans une contemplation intérieure, puis sa large face à la bouche lippue se contracta violemment lorsqu'il aperçut Bolan. Un grognement de stupeur et de rage fusa de sa gorge en même temps qu'il relevait un pan de sa veste pour lancer sa main vers son revolver.

Le Beretta émit un petit soupir perfide, crachant son mortel venin. La balle semi-blindée de 9 mm délimita instantanément un trou sanglant en plein centre de son front et ressortit par l'arrière du crâne avec un bruit écoeurant, plaquant au mur d'immondes souillures.

Bolan n'attendit pas la chute du corps sur la moquette. Il s'engagea rapidement dans un couloir perpendiculaire au fond duquel il avait aperçu une porte entrebâillée sur une pièce éclairée, s'arrêta un instant contre le chambranle. La scène partielle qu'il put observer le renseigna aussitôt sur l'appartenance de ses protagonistes. Il n'était

évidemment pas question d'agents de sécurité chargés de la surveillance de l'immeuble. Bolan en était d'ailleurs convaincu avant d'investir les lieux. Les deux types qui se présentaient dans son champ visuel étaient des truands de la meilleure cuvée, des tueurs chevronnés.

Ils avaient attaché la fille sur une chaise et lui avaient arraché ses vêtements. Elle était visiblement terrifiée, s'attendant sans nul doute au traitement qu'on allait lui faire subir, mais il y avait dans ses grands yeux bleus une détermination qui força le respect de l'Exécuteur. Elle regardait ses ravisseurs d'un air qui comportait à la fois de l'angoisse et du défi. Pourtant, sans aide extérieure, elle pouvait s'attendre à voir ses pires craintes se réaliser.

Bolan s'approcha tout contre la porte pour augmenter sa zone de visibilité. Les deux malabars n'étaient pas seuls. Un troisième personnage parlait dans un téléphone.

Une carte d'identité et de menus objets étaient éparpillés sur une table.

L'homme qui se tenait de dos par rapport à Bolan eut un rire gras et lâcha devant la fille :

— On va avoir une petite conversation, mignonne. Tu vas être sympa et nous dire ce qu'tu foutais dans le bureau du patron. D'accord ?

Elle releva la tête pour le toiser, articula posément :

— Je n'ai rien à vous dire. Ce que vous faites s'appelle une séquestration et c'est passible d'une sanction juridique des plus graves. Je...

L'autre ricana méchamment.

— Vous l'entendez, les mecs ? On dirait qu'elle a pas compris la situation. Hé, t'es sur quelle planète, poupée ?

Le second malfrat continuait de fouiller dans le sac à main de la jeune femme. Il émit soudain un petit sifflement en brandissant une carte plastifiée et commenta :

— Hé, dites... Vous savez qui est cette petite caille ? J'vous le donne en mille !

— Qui c'est ? fit niaisement le plus proche de la prisonnière.

— C'est un poulet. Un flic en jupons. Et pas n'importe quel flic... Un fédé ! Putain de merde !...

— Marrant, ça. J'me suis pas encore fait un poulet femelle. Ça va être plutôt excitant, tu crois pas ? Dis donc, Bo, t'as eu le patron ?

Celui qui s'occupait du téléphone répliqua d'un ton léger :

— Oui, il dit qu'il va arriver. Paraît que cette nana s'était fait engager dans la boîte, récemment...

— Bon. On va commencer à s'occuper de cette connasse. Écoute, flic... Ou tu jactes ou on va te faire quelques petites gâteries pas

dégueulasses. On commence par te passer dessus tous les trois et sans prendre de gants, je te jure. Tu vois ce mec derrière moi. Y s'appelle Dicky le Sauvage. Il a pas volé son surnom. Quand il s'excite un peu trop, il lui arrive de plus savoir ce qu'il fait. Il devient complètement hystéro. Tu piges ? Après ça, si t'es pas encore décidée à nous raconter ce qu'on veut, on te brûlera les nichons et on t'enlèvera la peau du cul de façon que tu puisses plus jamais t'asseoir. Ça, c'est pour commencer. Ensuite...

— Ça va, Jack. Parle pas tant, montre-lui plutôt...

— Ouais, t'as raison, faut qu'elle comprenne qu'on la baratine pas.

Le truand alluma une cigarette avec des gestes ostensibles, un sourire sadique aux lèvres.

— Vous ne m'impressionnez pas, déclara soudain la jeune femme. Vous pensez sans doute que je suis seule sur cette mission ? Si vous n'étiez pas si stupides, vous sauriez que les flics travaillent toujours en équipe.

Sa voix n'avait pas tremblé et elle fixait tour à tour les malfrats dans les yeux. Bolan ne put s'empêcher de l'admirer. Elle avait un sacré cran, mais elle était dans une foutue situation.

— Vous entendez les mecs ? Tu veux sans doute nous dire qu'il y a des copains à toi qui vont brusquement débarquer, comme ça !...

Le porte-flingue fit claquer ses doigts, ricana.

— Je ne suis pas seule, enchaîna-t-elle. Et vous feriez mieux de me relâcher immédiatement.

Bolan décida que le moment était venu d'intervenir. Il ouvrit son imperméable, repoussa complètement la porte et fit un pas dans la pièce, le P-M mini-Uzi en position de tir.

— Elle a raison, confirma-t-il d'une voix glaciale.

Les deux types près de la prisonnière se retournèrent simultanément comme s'ils avaient reçu une décharge électrique, leurs mufles brutalement congestionnés par la stupéfaction.

Leurs réflexes étaient impeccablement conditionnés. Dans un ensemble parfait, ils plongèrent les mains sous leurs vestes à la recherche d'armes de gros calibres. Le double geste ne fut pourtant qu'une ébauche. Le mini-Uzi fit entendre une quinte de toux atténuée en crachant une dizaine de projectiles brûlants qui s'enfoncèrent dans les chairs des deux gorilles. Dicky fut le premier à écoper. Quatre projectiles parabellum en furie lui déchiquetèrent le haut de la poitrine, un cinquième lui arracha la mâchoire inférieure. Heater Jack reçut le reste de la rafale dans la gorge et sa tête bascula en arrière, laissant voir une énorme plaie béante par laquelle le sang jaillit en bouillonnant.

Bo, le téléphoniste, s'était retourné avec un temps de retard. Ses yeux s'exorbitèrent devant le spectacle rapide et macabre et il laissa

échapper un petit couinement étranglé quand trois balles supplémentaires pulvérisèrent le combiné téléphonique qu'il tenait encore contre son oreille et se frayèrent un horrible chemin dans sa tête, provoquant un multiple giclement de sang de ses yeux, de ses oreilles et de son nez. Son corps fut projeté contre le mur tandis que les cadavres de ses congénères touchaient le sol moqueté qui se macula de larges traînées rouges.

Le tout n'avait duré que quatre secondes.

Bolan se retourna lentement vers la fille qui paraissait ne rien comprendre à ce qui venait de se passer. Avec un air de totale incrédulité, elle fixait l'emplacement qu'avaient occupé les trois tueurs quelques instants plus tôt. Puis son regard glissa vers les cadavres, s'y attarda quelques secondes et remonta lentement sur la grande silhouette étrangement calme et froide comme si rien ne s'était passé. Le silencieux du mini-Uzi laissait encore échapper un mince filet de fumée bleutée.

— Je... Vous... vous êtes bien réel ? prononça-t-elle enfin d'une toute petite voix.

— Heureusement pour vous, dit Bolan.

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Très facilement.

— Mais, je... Vous saviez qu'ils me tenaient ?

— Pas avant de les avoir vus se jeter sur vous dans la rue.

— Qui êtes-vous ? Je leur ai menti, aucune équipe n'est avec moi.

Bolan sourit brièvement et s'approcha pour défaire les liens de la jeune femme.

— Je m'en suis aperçu. Mais vous n'aviez aucune chance de convaincre ces types.

Il lui libéra les poignets, s'attaqua rapidement à ses chevilles et elle se redressa assez brusquement de la chaise pour se jeter sur ses vêtements jetés pêle-mêle dans un fauteuil. Elle enfila prestement une jupe, passa un pull-over sur sa somptueuse poitrine, puis fit glisser un petit slip noir jusqu'à ses hanches en se contorsionnant pudiquement.

— Ne vous gênez pas pour moi, j'ai déjà tout vu, fit Bolan d'un ton tranquille, observant la pièce aménagée en bureau.

Une odeur de poudre brûlée imprégnait les lieux, mêlée aux relents douceâtres qui commençaient à se dégager des cadavres.

Elle chaussa ses escarpins, revêtit un imperméable léger et alla replacer dans son sac à main les objets qui en avaient été sortis, y compris un petit .32 automatique.

— Faites comme si vous n'aviez rien vu, décréta-t-elle d'une voix ferme en venant se camper devant lui.

Elle était grande mais devait lever la tête pour le regarder en face. De la couleur était revenue à ses joues.

— C'était pourtant très agréable, sourit Bolan. Pour un flic...

— Ha. Vous avez entendu...

— J'étais depuis un moment derrière la porte.

— Il ne fallait surtout pas vous presser, monsieur... Au fait, vous n'avez pas répondu à ma question. Qui êtes-vous ?

Encore sous le coup de l'émotion, elle ne semblait pas s'être rendu compte de l'accoutrement de Bolan. Subitement, son regard se fixa sur la combinaison noire qu'elle examina de haut en bas.

— Hé, dites donc... Vous, heu... Vous portez habituellement cette tenue ou c'est pour impressionner les gens ?

— Les deux.

Les yeux bleus de l'agent féminin s'agrandirent.

— Bon sang, marmonna-t-elle en hochant la tête. Je suis vraiment dans mon jour de déveine. Mack Bolan. Mack Bolan l'Exécuteur !... Écoutez, je dois vous dire...

— Plus tard. L'air n'est pas bon à respirer ici.

Il l'entraîna vers la porte. Quand ils passèrent près du cadavre dans le couloir, elle pinça les lèvres, mais ne fit aucun commentaire.

Une demi-minute plus tard, Bolan lui ouvrit la portière de l'Alpine Turbo et prit place au volant. Il lança le moteur, s'éloigna doucement dans la rue sombre.

Ils roulèrent un peu en silence et ce fut elle qui commença à parler :

— Mon nom est Linda Baxter. Je pense que j'aurais déjà dû vous remercier.

— Vous n'y êtes pas obligée, répliqua Bolan. Je ne faisais que passer. Vous n'êtes en fait qu'un incident de situation.

— Rien que ça ! contra-t-elle vivement.

Puis après une pause pendant laquelle elle arrangea soigneusement sa jupe sur ses genoux, elle reprit :

— Monsieur Bolan, je dois vous informer qu'un mandat fédéral permanent est lancé contre vous. En tant que policier, mon devoir est de tout tenter pour m'assurer de votre personne. Est-ce que vous comprenez ce que ça implique ?

L'Exécuteur retint un sourire. Il était venu sur place pour tenter d'y découvrir un quelconque indice capable de lui permettre d'orienter son premier *blitz*. Au lieu de cela ; il avait trouvé une adorable créature qu'il avait dû tirer des mains puantes de la Mafia. Une femme flic, en plus. Était-ce le destin qui l'avait placée sur sa route ? Il ne savait pas encore s'il avait tiré le gros lot avec elle ou si elle allait lui amener des complications. Mais il se pouvait qu'elle remplace « l'indice » qu'il était venu chercher.

En tout cas, Linda Baxter était une drôle de sacrée bonne femme. Avec peut-être aussi de la cervelle quand elle ne se mettait pas dans

des situations impossibles.

— Je ne suis pas en mission, déclara-t-elle un peu plus tard sur un ton adouci. Du moins pas pour le moment. Je cherche ma sœur Christina.

— Elle a quelque chose à voir avec la General Computers ? demanda Bolan.

— Elle a été la maîtresse de Geen Falcon. Voilà maintenant onze jours qu'elle ne donne plus signe de vie.

L'Exécuteur eut un petit rictus dans la pénombre de l'habitable. Ouais, en effet Linda Baxter faisait partie du jeu. Elle était sans aucun doute un signe du destin.

CHAPITRE V

— Si vous me racontiez toute l'histoire ? suggéra Bolan.

Il roulait en direction du parking où il avait laissé son mobil-home. La fille assise à côté de lui tortillait entre ses doigts une mèche de cheveux blonds d'un air gêné. Elle n'avait plus rien de l'attitude presque provocante qu'elle affichait un instant plus tôt. Elle ouvrit son sac à main, piocha une cigarette dans un paquet froissé et l'alluma. Bolan remarqua du coin de l'œil que ses doigts tremblaient légèrement.

— Je pourrais peut-être vous aider, proposa-t-il pour la décontracter.

Elle souffla un nuage de fumée dans l'habitacle et répliqua en se tournant vers lui :

— Pourquoi pas, après tout ? Au point Où j'en suis. Je pourrais aussi bien m'allier avec le diable.

— Vous m'avez dit que vous n'êtes pas en service commandé...

— J'ai pris une semaine de congé. Je travaille depuis trois jours à la General Computers comme intérimaire standardiste.

— Je croyais qu'un flic ne peut cumuler deux fonctions ?

— Ce que je fais n'a rien de légal, monsieur Bolan. Mais il fallait que je le fasse pour ma sœur. Vous comprenez ? Une enquête officielle n'aurait rien donné et il n'existe aucune preuve.

— Qu'est-ce qui vous laisse croire que les gens de cette boîte sont responsables de sa disparition ?

Elle plissa les yeux et fit une petite moue.

— D'abord le fait que Geen Falcon tripote des tas de choses pas claires avec des personnages plus que douteux.

— Il est en prise directe avec la Mafia.

— Exact. J'ai pris des renseignements sur lui au fichier. Jamais condamné, mais des présomptions dans tous les sens. Il paraît aussi qu'il contrôle tout un réseau de proxénètes dont le chiffre d'affaires passe en douce dans une société tampon qui canalise ensuite l'argent à travers des filiales de la General Computers. Et mon intuition a pris le relais. Je lui ai téléphoné la semaine dernière pour prendre des nouvelles de Christina en me faisant passer pour une de ses amies. Il m'a très aimablement répondu qu'il ne l'avait vue qu'une seule fois et qu'il n'avait plus aucune nouvelle d'elle depuis. Or, je sais très bien qu'elle a été sa maîtresse pendant près d'un mois.

— Avez-vous appris quelque chose d'intéressant durant ces trois jours ? intervint Bolan.

Elle répondit par un détour, comme si elle tenait à se justifier :

— Christina et moi ne portons pas le même nom. Nous n'avons pas eu le même père. Ça m'a permis d'entrer sans dissimulation dans cette boîte. J'ai écouté un maximum de conversations au téléphone et le second jour, j'ai pu placer un bug sur la ligne privée de Falcon. C'est comme ça que j'ai appris qu'ils retenaient réellement ma sœur entre leurs sales pattes. Ce salaud parlait à mots couverts, mais c'était relativement facile à comprendre. Ils en ont fait une prostituée et en ce moment même, elle est en période de formation dans une sorte de camp spécial.

Le terme retint l'attention de Bolan. Il questionna :

— Ils ont mentionné un endroit précis ?

— Non. Ce sont des types prudents, mais j'ai le numéro du correspondant de Falcon. Et je suppose qu'il appelait depuis le camp en question, d'après ses propos. Ce qui m'a perdue, c'est que j'ai voulu aller un peu plus loin dans mes recherches. Ce soir, je me suis enfermée dans les toilettes et j'ai attendu le départ du personnel. L'attente a été longue, il y en avait qui faisaient des heures supplémentaires. Ensuite, il a fallu ouvrir la porte de son bureau qui était verrouillée. J'ai dû me transformer en cambrioleuse. Et j'ai fouillé un peu partout dans ses papiers. Et puis, ces trois salauds sont arrivés. Je les ai entendus et j'ai cru pouvoir filer en douce. Mais ça a raté...

— Ou avez-vous trouvé dans les papiers de Falconnetti ?

Elle se raidit.

— Est-ce que vous m'aiderez à récupérer ma sœur, monsieur Bolan ?

— Je pense que nos intérêts sont liés, réfléchit-il à haute voix.

— Ça signifie que nous faisons équipe ?

Il eut un sourire amusé.

— Seulement que j'essaierai de la sortir du merdier où elle s'est fichue. Á une condition : c'est moi qui mène la partie comme je l'entends. Vous restez dans l'ombre. Vous n'apparaissez pas et vous ne tentez pas la moindre interaction. Est-ce clair ?

Linda Baxter souffla doucement sa fumée, écrasa la cigarette dans le cendrier de bord et répondit d'une voix empreinte d'un certain agacement :

— C'est on ne peut plus clair. Je laisse toutes les initiatives au grand guerrier solitaire. Et j'éviterai de tousser ou de respirer trop fort quand vous réfléchirez.

Bolan eut un petit rire silencieux.

— Comment allez-vous vous y prendre ? questionna-t-elle.

— C'est mon affaire, pas la vôtre. Contentez-vous de me donner toutes les informations que vous connaissez.

— Ce genre de questions est interdit dans notre contrat ?

— Ouais, mam'zelle. Restez à votre place et tout ira bien entre nous. OK ?

— OK chef ! renvoya-t-elle d'un ton faussement soumis.

Bolan arrêta l'Alpine Turbo à une trentaine de mètres de son char de guerre. Il avait d'abord eu l'intention de laisser la jeune femme dans un hôtel, mais il la savait en danger, surtout après ce qui s'était passé dans les locaux de Falconnetti. La Mafia n'allait pas tarder à lancer des équipes à sa recherche, à travers la ville. Il connaissait leur triste efficacité en la matière. Et puis il la croyait aussi très capable de commettre une gaffe, comme de vouloir se renseigner plus avant ou même de se rendre à proximité de ce fameux « camp » qu'elle avait mentionné. Malgré son ton badin, elle était à cran, c'était certain.

Le mieux était de garder Linda Baxter avec lui jusqu'à ce que le danger soit écarté.

Il déverrouilla la portière du mobil-home et la fit entrer.

— Bienvenue à bord, déclara-t-il. Installez-vous dans l'habitacle arrière, buvez quelque chose ou ouvrez une boîte de conserve si vous avez faim, mais ne touchez à aucun des appareils.

Elle sifflota en jetant un regard stupéfait sur les installations techniques équipant le module opérationnel.

— Hé, dites ! On dirait la navette spatiale. C'est à vous, tous ces trucs ?

D'un coup, ses nerfs se détendirent. Elle commença à reprendre confiance. Impressionnée, elle alla se pencher sur les consoles d'ordinateurs en se mordillant les lèvres. Ce diable de type possédait un matériel roulant presque aussi important que celui de la NASA.

Jack Grimaldi somnolait quand retentit une tonalité modulée sur trois notes. C'était l'appareil assurant la liaison radio avec le mobil-home de l'Exécuteur. Il s'étira, actionna la manette d'émission et lança d'une voix ensommeillée :

— Charlie Un. J'écoute.

— *J'ai besoin d'un coup d'aile local. Charlie Un. L'épervier est prêt ?*

— Il est OK, Stricker. Je lui ai lissé ses plumes et il est prêt à fendre l'air de la nuit. Équipement spécial ?

— *Négatif. Ce sera juste une reconnaissance. Note les coordonnées.*

Grimaldi prit un papier et un crayon et griffonna les indications que lui communiquait Bolan. Ce dernier enchaîna :

— *Je serai à proximité du point chaud dans quatre-vingt-dix minutes. Rappelle-moi sur le même canal. Over.*

— Over, confirma le pilote.

Il coupa l'émission, laissant la radio en veille, enfila un blouson de vol, puis sauta au sol. Le C-130 était parké sur une aire réservée aux appareils privés. D'après son immatriculation et ses papiers de bord, il

appartenait à une société de transports aériens – qui n’existait que pour la circonstance – mais en fait, le véritable propriétaire était la section spéciale du FBI créée par Harold Brognola et dépendant directement de la Maison Blanche.

« L’Épervier » était déjà sorti de la grosse carlingue du C-130 : un petit hélicoptère Bell quadriplace aux pales repliables, pouvant éventuellement être équipé d’une mitrailleuse Hotchkiss de calibre .50, d’un tube antichar Arm-brust spécialement adapté, et d’un lance-grenades automatique XM-174. Dans sa version de reconnaissance aérienne, l’Épervier comportait un dispositif de repérage et de photographie aux infrarouges ainsi qu’un système vidéo télescopique.

Grimaldi vérifia le verrouillage des pales en position de vol, puis il grimpa dans la cabine. Il avait tout le temps devant lui. Pas de bile à se faire, le petit appareil était sûr et il en obtiendrait les informations réclamées par Stricker. Pourtant, Grimaldi ne pouvait empêcher une certaine nervosité qui l’avait assailli tout de suite après l’appel. Maintenant, les dés étaient jetés. Bolan avait établi le contact avec l’ennemi et, dans les quelques heures à venir, ce serait la guerre. Peut-être avant, même. Et chaque fois, c’était la même chose pour le pilote. L’angoisse dans l’attente. Il n’avait pas peur pour lui, non, mais pour ce foutu cinglé qui allait, comme toujours, se ruer à l’assaut d’une bande de chiens de sang atteints de la rage, mauvais et vicieux en diable.

Il soupira. Il devait attendre encore une trentaine de minutes avant d’arracher son ventilateur à l’aéroport de Newark.

Une éternité.

Linda Baxter lui avait dit tout ce qu’elle savait. En fait, ça ne représentait pas une grosse somme de renseignements, mais certaines indications recoupaient les informations de Bolan, le confortaient dans l’idée qu’il s’était faite de la scène locale. Il y voyait de plus en plus clair. Il visualisait mentalement les ramifications, le rôle des participants à différents niveaux.

Elle lui avait également fourni cinq noms accompagnés de numéros de téléphone, qu’elle avait découverts dans l’agenda de Genco Falconnetti. Parmi ceux-ci, deux faisaient partie de la liste mentionnée par Tony la Combine.

Tout se vérifiait, donc. Et il avait la chance d’avoir obtenu ces informations en très peu de temps. Une simple consultation de banques informatiques lui avait permis d’avoir les adresses à partir des numéros de téléphone.

Il lui restait une importante visite à effectuer avant l’attaque.

La jeune femme avait insisté pour demeurer à côté de lui dans la cabine de pilotage. Elle fumait cigarette sur cigarette, observant

chacun de ses gestes, tentant de suivre ses pensées, comme si elle avait pu, par extrapolation, comprendre ce qui allait suivre.

Elle était beaucoup plus impressionnée par le personnage de l'Exécuteur – qu'elle connaissait déjà de réputation par les fiches de police – que par les instruments ultramodernes qui s'épalaient autour d'elle.

À l'approche de l'action, Bolan était devenu granitique, presque glacial, comme un monolithe qui aurait été curieusement planté en plein Arctique. Pourtant, il émanait de lui une force rassurante. Une paradoxale chaleur qui la réconfortait. Soudain, elle ne voulut plus penser à la façon dont il allait s'y prendre pour faire irruption en plein cœur d'une citadelle ennemie et en ramener sa sœur.

Elle avait confiance. C'était tout ce qui comptait.

Bolan appela le motel de Politicien et Gadgets par radio-téléphone. Ce fut Rosario qui lui répondit :

— Quand est-ce qu'on commence, Stricker ? Gadgets et moi, on a des fourmis qui nous bouffent de partout.

— Flanquez-les dehors, vous allez bouger.

— Merde, pas trop tôt.

Bolan lui indiqua quatre adresses, commenta :

— Prenez-en deux chacun en charge et faites une petite virée sur place ! Le matériel est opérationnel ?

Il faisait allusion aux systèmes d'écoute miniaturisés que ses deux amis avaient emportés avec eux.

— On a fait un essai, tout fonctionne au quart de poil.

— OK. Allez-y maintenant. Je veux un contrôle de leurs lignes avec retransmission longue portée. Go !

Il raccrocha, resta quelques secondes dans une parfaite immobilité, puis il lança le gros moteur Toronado du van.

Le beau visage de play-boy de Falconnetti était livide. Le combiné téléphonique plaqué à son oreille comme s'il craignait de laisser échapper la moindre syllabe, il écoutait le rapport de Moss Arioti, le chef des équipes de surveillance de nuit.

— Te casse pas, Geen, disait Arioti. Je suis d'accord avec toi, y a eu une merde, mais on va reprendre les choses en main.

Falconnetti s'épongea le front avec un mouchoir en soie brodé à ses initiales.

— Tu penses qu'il y a un rapport avec le ratage dans cette bicoque...

— Excuse-moi, Geen, mais faut regarder les choses en face. Y s'agit pas de se dissimuler la vérité et de faire dans son froc. Écoute... On sait que le mec est sur place. On a eu la preuve de son passage avec la façon dont il a liquidé ces quatre pauvres gars. C'est tout à fait dans sa manière habituelle. Tim s'est fait avoir avec un garrot qui lui a

complètement cisailé la gorge, les carotides étaient complètement sectionnées. Gus a pris un putain de coup de couteau dans les reins, en oblique jusqu'au cœur, ça, c'est une technique de commando. Les deux autres, Mita et son copain ont bloqué chacun une bastos en pleine gueule et...

— Merde. Tu vas pas me faire une énumération toute la nuit ! s'emporta Falconnetti.

— J'essaie simplement de t'expliquer pourquoi je suis sûr que c'est bien cette sale pute de Bolan. On a parlé entre nous, on a confronté nos opinions. Réfléchis, bordel de merde !...

— Ne me parle pas comme ça ! se mit soudain à glapir Falconnetti. T'es qu'un petit con de rien du tout.

— J't'emmerde ! renvoya l'autre d'une voix rocailleuse. Je suis pas sous tes ordres, que je sache. J'ai des comptes à rendre qu'à une seule personne !

— Je sais, admit d'un ton radouci le patron de la General Computers.

Il savait que Moss Arioti dépendait directement de Frank Marioni. Arioti était en fait une sorte de capitaine de la garde privée du vieux *capo* auquel la *Commissione* n'avait pas encore pu arracher cet avantage.

Il enchaîna :

— T'as raison, on devrait pas s'énervier, c'est con.

Ses mâchoires se crispèrent lorsqu'il entendit un ricanement étouffé dans l'appareil, mais il se contint et poursuivit :

— Alors comme ça, toi et tes gars vous pensez qu'il y a pas de doute au sujet de la galope tout en noir.

Il en était déjà intimement convaincu, à la suite de ce qu'il avait appris, mais il ne voulait pas y croire et cherchait ce qui pouvait clocher dans l'exposé du porte-flingue.

— Ça fait pas un pli, Geen.

Les poils de Falconnetti se hérissaient chaque fois que cette frappe d'Arioti l'appelait par son prénom. Il ne tolérait cette familiarité que de ceux qui étaient ses égaux sur le plan social ou des femmes, et encore fallait-il qu'elles soient suffisamment bien fichues pour mériter de se retrouver dans son lit. Malheureusement, il ne pouvait se permettre d'envoyer sur les roses ce connard de bas étage, ce débile tout juste bon à astiquer son flingue dès qu'il y avait une chiure de mouche dessus et à jouer les gros bras avec les mecs de son espèce. Geen Falcon, lui, avait fait des études. Il s'était tapé l'université avant de se lancer dans le gros business. Il avait de l'éducation et de la classe. Arioti lui foutait franchement de l'urticaire, même à travers le téléphone.

Celui-ci continuait d'un ton suffisant :

— La combinaison noire était au courant que Tony bossait avec toi. Alors ce mec est venu en droite ligne mouiller ses naseaux dans tes burlingues. Là aussi, les pauvres gus se sont fait dessouder. Y z'ont même pas dû piger ce qui leur arrivait sur la tronche. Ce Bolan est une vraie dégueulasserie ambulante, Geen. Une calamité...

— Tu ne devrais pas citer de noms.

Le ricanement désagréable d'Arioti fusa une nouvelle fois dans l'appareil.

— Ta ligne est pas vérolée, on paie ce qu'il faut pour ça.

— Dis, heu... Est-ce qu'au sommet, chez toi, ils sont au courant ?

— Pour le grand fumier ? Évidemment.

— Et qu'est-ce qu'ils comptent faire ?

— Te casse pas. On va lui mettre tous nos effectifs au cul et, crois-moi, cette fois il passera pas au travers.

— C'est déjà ce que j'ai entendu dire au sujet de cette rencontre avec Tony.

— Ouais. Mais il a fallu improviser. Maintenant, on va mettre le paquet. Et puis, heu...

— Oui ? fit Falconnetti, impatient.

— On a un atout dans la manche. Un drôle de truc qu'on lui prépare.

— Je t'écoute.

— Ben... Tu sais comment la combinaison a été au courant pour Tony ?

— Tu veux parler de celui qui a vendu la mèche ?

— Ouais mon pote.

Les dents de Falconnetti grincèrent.

— Et c'est comme ça qu'on va peut-être pouvoir le couillonner. Après ce qui s'est passé, il va sans doute reprendre contact. Et alors... Tu piges ?

— Un retour à la source, hein ?

— Tout juste. Y s'pourrait bien qu'il vienne nous tomber tout chaud dans les pattes.

— Si ça pouvait être vrai... Bon, qu'est-ce que je fais de mon côté ?

— Tu bouges pas de chez toi. Reste bien planqué et t'affole pas. Y a un tas de monde qui est déjà en train de s'occuper du fumier.

— Je pense que tu devrais m'envoyer une équipe, on sait jamais.

— Okay, Geen. Je t'expédie quelques gars pour te protéger. C'est des vrais pro. Tu les verras à peine, mais si la combinaison se pointe du côté de ta baraque, y aura du plomb chaud qui se perdra pas dans la nature. Mets-toi une bouillotte aux pieds et fume un bon cigare en attendant que ça passe. Tu veux pas une nana ?

Geen eut subitement envie de l'envoyer se faire foutre avec ses plaisanteries à la con. Une nana ? Non mais, il était givré ce connard.

Geen n'en avait vraiment pas envie. Non. Même la mieux balancée et la plus professionnelle de toutes les putes de la région ne lui aurait pas fait plus d'effet que la lecture du journal Play-boy à un eunuque : du moins, tant qu'il serait dans cet état de merde. Tout ce qu'il voulait, c'était voir la tête de cet enfoiré de Bolan sur un plateau, avec du persil dans les trous de nez et les oreilles découpées en pointe. Alors seulement à cet instant il pourrait retrouver le sommeil et l'envie de se taper une garce bien roulée et suffisamment vicieuse pour lui faire oublier les affres qu'il traversait.

Pour la première fois depuis le début de l'entretien, il eut une pensée reconnaissante pour Arioti.

— Trouve cette ordure, Moss. Trouve-le et fais-lui bouffer ses couilles, dit-il d'une voix tendue en raccrochant.

CHAPITRE VI

Bolan était passé au ralenti dans la rue tranquille, il avait examiné la façade du bel immeuble sans remarquer le moindre signe de surveillance. Son scanner radio était en position d'écoute, mais l'appareil non plus ne lui signalait pas le plus petit appel qu'eût pu envoyer une sentinelle dissimulée dans l'ombre d'un trottoir.

Il immobilisa doucement le van un peu plus loin, le long du trottoir, s'équipa seulement du Beretta silencieux et passa un trench-coat pardessus la combinaison noire. Des lunettes aux verres légèrement teintés vinrent dissimuler son regard.

— Attendez-moi, annonça-t-il à Linda Baxter. J'en ai pour dix minutes.

Elle avait noté le nom de la rue en passant devant et surpris le regard attentif que l'Exécuteur avait accordé au luxueux immeuble. Le rapprochement était facile.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ? s'enquit-elle en s'efforçant de dissimuler son inquiétude.

— Rien s'il n'est pas idiot.

— Vous voulez dire, s'il accepte de vous fournir des renseignements ?

Le rire bref de Bolan la glaça.

— Je n'ai pas besoin de ses renseignements. D'ailleurs, le système de la Mafia est bien trop cloisonné pour qu'il soit en mesure de m'apprendre quelque chose de réellement passionnant.

— Je ne comprends pas.

— Je veux seulement qu'il se casse de la partie.

— Oui, je vois... Mais Powers a la réputation d'un type peu facile à manipuler. Il y a des risques qu'il refuse.

— Alors, je l'abattrai comme un chien enragé, déclara Bolan en ouvrant la portière.

De nouveau, elle frissonna. Elle voulut ajouter quelque chose mais ne trouva pas tout de suite les mots. Lorsque enfin elle eut mis au point sa répartie, la portière venait de se refermer dans un chuintement ouaté. Elle entendit le double déclic de verrouillage par télécommande dans le silence confortable et rassurant du monstre mécanique. Mack Bolan était déjà hors de vue.

Il marcha d'un pas tranquille jusqu'à l'immeuble, s'approcha du clavier du concierge électronique et appuya sur le bouton à côté de l'inscription « Dean Powers ».

Il était minuit trente-cinq. Il dut renouveler le coup de sonnette.

Enfin, un petit haut-parleur encastré laissa filtrer une voix féminine :

— Oui ?...

— Il faut que je le voie tout de suite, déclara Bolan en prenant une voix un peu traînante.

— Ce n'est pas une heure pour une visite. Le sénateur est en train de dormir.

— Réveillez-le. Dites-lui que je viens de la part de qui il sait. Ça urge.

Le silence retomba. Il s'écoula environ vingt secondes, puis la femme se manifesta de nouveau :

— C'est d'accord. Cinquième étage.

— Je connais, dit Bolan en entendant la gâche électrique claquer dans son logement.

Il poussa le lourd battant, utilisa l'ascenseur jusqu'au cinquième et sonna à une impressionnante porte en chêne percée d'un petit judas optique. On lui ouvrit presque aussitôt. La première chose qu'il vit fut une femme d'un certain âge au visage sévère vêtue d'une robe de chambre rouge. Sa tête était constellée de bigoudis multicolores qui la faisaient ressembler à une martienne à l'écoute des ondes cosmiques.

L'instant d'après, Bolan découvrit derrière elle la silhouette massive d'un type à la gueule de bouledogue qui finissait d'enfiler les pans de sa chemise dans son pantalon. À son épaule pendait un holster contenant un Colt .45 Government. Il toisa le visiteur d'un air renfrogné, attendit que la porte se soit refermée, puis cracha :

— T'as intérêt à pas être venu déranger le sénateur pour des prunes, mec.

Ce qui sortait de sa bouche ressemblait plus au feulement d'un fauve qu'à la voix d'un être humain.

Bolan l'avait identifié au premier coup d'œil : Joe « Two fingers » Bucosi. Un mafioso pur sang, un rescapé des purges intérieures et de la guerre que l'Exécuteur avait menée dans la région par le passé. Il tenait son surnom d'une mésaventure qui lui était survenue un jour lors d'une expédition de représailles contre le gérant d'une petite entreprise qui avait du retard dans le remboursement d'un prêt de la Mafia. Le client récalcitrant ne s'était pas laissé faire. Il avait lancé ses deux dobermans contre Joe. Celui-ci avait perdu deux doigts dans la bagarre et l'un des chiens lui avait planté ses crocs dans la gorge, lui détériorant irréversiblement les cordes vocales. Joe n'avait dû son salut qu'à l'intervention d'un de ses hommes placés en couverture et qui était accouru, tuant les chiens et leur maître. Depuis, la voix de Joe Bucosi ressemblait au bruit produit par un sac de noix un jour de concassage.

Le gros tonton-flingueur travaillait depuis toujours pour le compte de la *Commissione* à travers le dédale hiérarchique de la Cosa Nostra.

Pour l'instant, le boss en titre était le vieux Frank Marioni qui lui-même dépendait de ce personnage fantôme, le « Protector », autrement dit Angelo Stanza. Or, d'après les renseignements de Bolan, le sénateur Dean Powers était en prise directe avec l'organisation MIDAS. La présence chez lui de Joe Bucosi ne pouvait donc signifier qu'une chose : la *Commissione* et MIDAS constituaient une entité indivisible. Il y avait alliance entre ces deux organisations, à moins que la seconde ne soit une émanation de la première, une création « civile » mise en place en vue de la nouvelle grande magouille.

Joe feula :

— Qu'est-ce que tu lui veux, au sénateur ?

Bolan se composa un visage aimable :

— C'est à lui que je dois parler. Pas à une tronche d'arriéré.

La brute se raidit sous l'insulte. Ses maxillaires se contractèrent avec un grincement et il voûta ses épaules comme un lutteur prêt à foncer.

— T'as un feu ?

— J'en ai pas, assura Bolan en commençant à écarter les pans de son imperméable pour prouver sa bonne foi.

— Attends, connard. C'est moi qui vais te fouiller.

Joe venait d'avancer d'un pas. Il s'immobilisa subitement. Son regard de professionnel s'était fixé sur la combinaison noire. En même temps qu'un grondement caverneux sortait de sa gorge, sa main intacte avait plongé vers son .45. Il n'eut même pas le temps d'assurer ses doigts sur la crosse. Le Beretta était déjà en ligne et crachait une petite quinte de mort. Une fleur pourpre apparut en plein milieu de son front bas et Joe « Two fingers », l'espace d'un instant, loucha désespérément vers le haut comme s'il voulait à tout prix avoir confirmation de ce qui lui arrivait. Un nouveau grognement abominable fusa de sa gorge et il partit lentement à la renverse. Bolan le retint pour minimiser le bruit de sa chute puis se retourna vers la femme. Celle-ci avait la bouche grande ouverte, prête à hurler, et ses poings étaient serrés contre ses tempes.

— Je ne vous veux aucun mal, lui assura-t-il gentiment. Où est Powers ?

— Il... il... bégaya-t-elle en essayant de reprendre son souffle.

— Vous êtes sa femme ?

— Sa gou... gou-gouvernante.

Bolan lui envoya un sourire rassurant, commentant après un regard vers le cadavre tout chaud :

— Celui-là n'était pas ce qu'on appelle un brave type. C'était un assassin de la Mafia.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire...

— Ça ne fait rien. Montrez-moi Powers.

— Vous allez lui faire du mal ? Comme à lui ?...

L'Exécuteur retint un rire. Elle n'était vraisemblablement pas dans le coup. Avec ses bigoudis et son air horrifié, elle lui faisait presque pitié. Mais il n'était pas entré dans les lieux pour s'attendrir. Et il ne disposait pas de beaucoup de temps.

— Je veux simplement lui parler. Montrez-moi le chemin.

Elle avala difficilement sa salive en évitant de regarder vers le corps ensanglanté et lui désigna une porte au fond d'un large couloir. Bolan la poussa doucement devant lui, la fit arrêter près d'un radiateur et l'y attacha par un poignet à l'aide d'une paire de menottes. Il voulait disposer de quelques instants de tranquillité.

Quand il eut poussé la porte du fond, il déboucha dans un très grand salon richement meublé, décoré de tableaux de maîtres et de lourdes tentures. Le sénateur avait du goût et de l'argent. Dommage que cet argent fût noir et taché de sang.

Il l'aperçut assis du bout des fesses sur un fauteuil recouvert de daim, devant une petite table en verre. Dean Powers s'était versé une large dose de J & B dans un verre qu'il faisait lentement tourner entre ses doigts d'un air morose.

Il avait près de soixante ans, mais en accusait à peine cinquante. Des tempes argentées, une belle tête léonine de fonceur, de gagueur. Comment ce type pouvait-il s'être fourré dans les griffes des *amici* ? se demanda Bolan en avançant doucement vers lui. Il avait derrière lui une carrière politique brillante, une auréole de respectabilité et une réputation de grande intégrité morale. Certains disaient qu'il serait candidat aux prochaines élections présidentielles. En plus de ça, ainsi que l'avait précisé Linda Baxter, il n'était pas de ceux qui se laissent facilement manipuler. Il devait y avoir un sacré accroc dans le passé de Dean Powers.

Il leva la tête à l'approche du visiteur qu'il détailla d'un œil critique, examina le vêtement de combat qui apparaissait entre les pans ouverts du trench-coat et ses paupières se plissèrent.

— Vous ne venez pas de leur part, laissa-t-il lentement tomber d'une voix tendue.

— Non, répliqua Bolan.

Powers serrait son J & B à en faire éclater le verre dans sa main.

— Qui êtes-vous ?

Bolan était certain qu'il avait déjà compris. Le politicien avait posé la question par pur automatisme. Mais, curieusement, il ne paraissait pas s'étonner de la réponse qui s'était brutalement imposée en lui.

— Je crois inutile de préciser, dit l'Exécuteur en s'appuyant contre le dossier d'un fauteuil.

La crosse du Beretta 93-R était apparente dans son holster. Dean Powers baissa les yeux, semblant se concentrer sur la situation. Sa

voix fut très basse quand il articula après une profonde inspiration :

— Bolan, hein ? Qu'est-ce que vous venez faire chez moi ?

— Vous tuer.

— Rien que ça ? ricana le sénateur.

— Rien moins que ça. Comme j'ai liquidé votre gorille de service.

Cette fois, Powers cilla. Son visage jusque-là de marbre se crispa dans une moue de nervosité et il se mit à respirer par petits coups.

— Vous avez fait quelque chose à Maggy ?

— Elle n'a aucun mal. Je ne m'attaque jamais aux civils innocents.

— Mais vous voulez quand même me tuer.

— Vous n'êtes pas quelqu'un d'innocent, Powers. Vous êtes aussi noir que vos amis de la Cosa Nostra.

— Alors, pourquoi est-ce que vous ne faites pas ça tout de suite ? Pourquoi est-ce que vous discutez ? Vous voulez sans doute justifier vos crimes ?

Le ricanement glacial de Bolan lui arracha un frémissement. Ce type avait un étonnant self-contrôle, mais l'Exécuteur savait qu'il en faudrait très peu pour le faire basculer. Il marchait sur une corde raide tendue au-dessus d'un gouffre, s'efforçant au calme pour ne pas risquer le faux pas fatal.

— Je ne me justifie jamais, affirma Bolan. Du moins pas devant la racaille.

Cette fois, le sénateur leva la tête, accrocha un instant le regard insoutenable du visiteur puis baissa les yeux. Il vida d'un trait son verre de whisky, saisit la bouteille de J & B et s'en versa un autre.

— J'ai droit au verre du condamné ? demanda-t-il sur un ton qui se voulait être celui de la plaisanterie.

— Vous avez droit à une alternative.

— Le choix de la façon dont vous allez me tuer, peut-être ?

Il but un peu de liquide ambré, se leva lentement de son fauteuil pour faire face à Bolan.

— Je préfère une balle dans la tête. Ce n'est pas douloureux et c'est comme ça que vous faites, habituellement. N'est-ce pas ?

— Abandonnez la partie pourrie, Powers.

— Que je... Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Laissez tomber la Mafia. Cassez les ponts avec ces salopards et reprenez la ligne droite.

Les traits du politicien se tendirent un peu plus et il laissa échapper un petit rire saccadé.

— Vous ne croyez pas qu'il est un peu tard ?

Vous ne m'avez pas demandé pourquoi je suis en affaire avec ces gens.

— Il existe des tas de manières de tenir en laisse des gens comme vous. Corruption, chantage, pression physique... Ça ne m'intéresse pas

de savoir.

Powers se racla la gorge. Il se baissa lentement pour prélever une cigarette dans un petit coffret doré sur la table en verre, fit claquer un briquet également doré et avala une bouffée de fumée qu'il souffla doucement, paupières baissées.

— Je vais vous le dire quand même, Bolan. Bien que je vive comme un célibataire, je suis un homme marié. À une très belle femme plus jeune que moi de dix-huit ans. Elle est en train de mourir d'un cancer généralisé dans une clinique. Ça fait six mois que les spécialistes la soignent sans le moindre espoir de guérison.

Bolan le coupa :

— Je suis désolé pour elle, mais ça ne me concerne pas. Il y a une foule de gens dans cette situation.

— Au début, nous avons vécu parfaitement heureux, poursuivit le politicien comme s'il n'avait pas entendu l'interruption. Seulement... elle avait un passé. Quelqu'un est venu me montrer confidentiellement des films qu'elle avait tournés avant notre rencontre.

— Du porno ?

— Oui. Du hard.

Bolan ne fut pas étonné. La méthode était couramment pratiquée par les *amici*. Powers enchaîna :

— Je lui ai pardonné. C'était du passé et elle avait complètement rompu avec ces gens. Seulement, ils m'ont menacé de remettre les films dans le circuit commercial. Vous comprenez ?

Bolan comprenait parfaitement. Il n'avait pas besoin d'un dessin.

— Non seulement ma carrière aurait été finie, mais Joanna était irrémédiablement mise au ban de l'infamie si je résistais. Elle en serait morte sur le coup. Elle a encore un peu de vie en elle. Alors j'ai accepté leur marché. Ils m'ont d'abord demandé de petits services, puis des prestations plus importantes.

— Par exemple ?

Powers soupira, désabusé :

— Des interventions politiques. Parfois à haut niveau.

— Jusqu'où ? A l'Exécutif ?

Il y eut un silence pesant dans le luxueux salon, puis le politicien lâcha d'une voix détimbrée :

— Oui. Ça a été jusque-là.

Bolan ressentit un frisson glacé dans son dos. C'était encore pire que ce qu'il avait imaginé.

— OK, fit-il. Inutile d'aller plus loin, je ne suis pas votre confesseur. Maintenant, c'est à vous de décider.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Téléphonez d'abord à vos amis qui sont comme vous dans la combine de la Mafia. Dites-leur que vous cassez le coup et conseillez-

leur d'en faire autant. Immédiatement. Informez-les que je vais passer sur cette région et liquider tous ceux qui bouffent de l'argent noir. Ils ont jusqu'à midi pour prendre leur décision, vous y compris. Faites également une déclaration publique pour dénoncer la situation pourrie.

— Et si je refuse ?

— Je pensais que vous aviez compris. Je reviendrai pour vous tuer. Et je le ferais même si vous aviez une armée entière de mafiosi pour vous protéger. Qui est en possession des films dégueulasses ?

Powers eut une hésitation de courte durée.

— Geen Falcon, je crois. C'est un de ses collaborateurs qui a servi d'intermédiaire pour me les montrer. Son homme de confiance.

— Tony Colombo ?

— Oui.

— Tony la Combine a basculé dans le bon camp. Je vous conseille de faire la même chose.

Bolan inscrivit quelques chiffres sur un morceau de papier qu'il tendit au politicien.

— Dès que vous aurez fait ce qu'il y a à faire, contactez téléphoniquement cette personne.

Le numéro était celui de Harold Brognola. Bolan précisa :

— Tout ce que vous pourrez lui dire ne tombera pas dans le domaine public, je vous en donne la garantie. Maintenant... c'est à vous de jouer. Prenez la bonne décision, Powers. Plongez dans l'eau glacée ou préparez-vous à crever comme les autres rats.

Il s'éloigna vers la porte, s'immobilisa un instant avant de sortir et lança d'un ton neutre :

— Je ne vous promets rien, mais je vais essayer de neutraliser ce qui vous tient à la gorge. Pour votre épouse.

Il quitta définitivement les lieux, détacha la gouvernante au passage et s'en alla rejoindre son mobil-home.

Linda Baxter sursauta en entendant le cliquetis du déverrouillage des portes. Elle le laissa reprendre place au volant et demanda aussitôt :

— Comment ça s'est passé ?

— J'espère le savoir dans quelques instants, répondit Bolan en enclenchant un récepteur radio calé sur une fréquence précise.

Dean Powers faisait partie des quatre personnages dont Blancanales et Schwarz avaient mis les lignes téléphoniques sous contrôle. Il s'agissait d'un système électronique miniaturisé qu'il suffisait de placer sur le relais de l'immeuble, couplé par radio à un retransmetteur hertzien. Un seul ennui : l'appareil captait et transmettait toutes les communications qui pouvaient émaner de l'immeuble mais, étant donné l'heure avancée de la nuit, les appels devaient être rares.

Le mobil-home glissa presque sans bruit vers l'est, en direction de Glen Ridge puis des marais de Newark.

CHAPITRE VII

— *Charlie Un pour Stricker.*

C'était Jack Grimaldi depuis son hélicoptère. Bolan passa sur émission :

— Je t'écoute.

— *J'ai terminé le tour d'horizon. C'est vachement bien planqué, leur bidule. Si je n'étais pas aussi bien équipé, j'aurais pu passer cent fois au-dessus sans rien repérer.*

— Important ?

— *Plutôt ! Imagine un peu six bâtiments répartis sur au moins trois cents mètres le long de l'Hackensack River. Des constructions en préfabriqué, je crois.*

Bolan était déjà renseigné sur la disposition de l'endroit. Les bâtiments en question avaient servi autrefois à l'hébergement d'ouvriers dans le cadre d'une tentative d'assèchement des marais. Depuis deux mois, d'après une banque de données consultée, ils étaient loués à un club d'écologie. Une couverture amusante pour l'établissement d'un camp de moustachus siciliens.

— Effectifs ?

— *D'après les infrarouges, environ quatre-vingts mecs, la plus grande partie dans les baraques. Il y a quatre sentinelles, chacune à un angle du terrain, plus deux gus qui se baladent le long de ce qui pourrait être une clôture en fer. Je ne peux pas te donner plus de précision là-dessus.*

— Des chiens ?

— *Difficile de l'affirmer, mais je ne crois pas. Ils font sans doute confiance à leurs gardes.*

— Okay, Charlie Un. Rallie la base.

— *Tu es sûr de ne plus avoir besoin de moi ?*

— Casse-toi, Charlie.

— *Hé ! Sois prudent, mec.*

Bolan sourit en coupant la communication radio. Linda Baxter partit à l'arrière du mobil-home, en revint bientôt avec deux mini-fioles de vodka Tchaïka et en déboucha une qu'elle lui tendit. Il avala une petite gorgée d'alcool puis rendit la fiole.

— Vous êtes drôlement bien équipé, apprécia t-elle. Même une couverture aérienne pour la reconnaissance.

— J'aurais préféré que vous ne soyez pas au courant de ça.

— Oui vous dit que je le répéterai à quelqu'un ?

— Vous êtes un flic.

— Mais je vous ai dit que je ne suis pas en service. Et je ne crois

pas que je serai indiscret. Vous êtes un curieux type, Mack.

C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom. Il avait cru y deviner plus qu'une intention cordiale.

— Officiellement, je suis un assassin.

— Je sais, acquiesça-t-elle en avalant un peu de Tchaïka. C'est ce que je pensais encore de vous il n'y a pas longtemps. Il existe des tonnes de rapports qui vous concernent dans les archives de la police. Mais à travers la sécheresse des communiqués, et avec un peu de discernement, on peut comprendre que vous n'êtes pas un assassin ordinaire.

— Question de nombre de victimes, peut-être ?

— Il paraît que jamais vous n'avez tué un innocent. Ne faites-vous jamais d'erreur ?

— J'essaie d'en faire le moins possible. C'est aussi une question de survie pour moi.

La jeune femme alluma une cigarette qu'elle glissa entre les lèvres de Bolan, en embrasa également une pour elle et enchaîna :

— Ça ne fait que quelques heures que je vous connais et il me semble que nous sommes déjà de très vieux amis. Vous ne trouvez pas ça bizarre ? Je vous ai fait confiance presque tout de suite.

Bolan lui jeta un coup d'œil latéral en se laissant aller à un petit rire.

— C'est sans doute mon charme personnel. Ça marche toujours avec les jeunes femmes belles et romantiques que je ramasse en route. Elles s'imaginent partir pour le jardin d'Eden, mais en réalité, elles mettent les pieds dans l'ancre du grand méchant loup.

Elle rit à son tour puis redevint subitement sérieuse.

— Arrêtez vos conneries, monsieur Bolan. Ce que vous dites n'est pas drôle, même si vous êtes une sorte de grand méchant loup pour certains. Est-ce que je peux maintenant savoir comment vous allez faire pour...

Bolan lui fit brusquement signe de se taire. L'une des radios de bord venait d'émettre sa tonalité. Il ralentit l'allure du van pour écouter et reconnut la voix grave et bien timbrée de Dean Powers.

— *Scott ? Écoute, il faut que je te parle. Tu es complètement réveillé ?*

Une seconde voix se manifesta dans le haut-parleur :

— *Oui. À peu près. Qu'est-ce qu'il y a, Dean ?*

— *Quelque chose de grave. Tu as entendu parler de... de ce type qui se lance comme un damné sur une certaine organisation depuis pas mal de temps...*

— *Heu, je ne vois pas... Attends, est-ce que tu veux parler de... enfin, de ce dingue qui...*

— *C'est ça, Scott. Et je ne crois pas que ce soit un dingue. Il est lucide, crois-moi. Je l'ai écouté. Il m'a parlé.*

— Hein ?

— *Il est venu chez moi tout à l'heure. Il n'y a même pas vingt minutes.*

— *Quoi ? s'exclama la seconde voix.*

— *Je te dis que je l'ai vu. Il est venu pour me tuer.*

Plusieurs secondes passèrent dans un silence tendu. Enfin, il y eut un bruit de respiration saccadée.

— *Merde ! Et, tu... Il t'a finalement laissé tranquille ?*

— *Il m'a mis un marché en main. Il veut que je laisse choir les amis en question.*

Nouveau silence, puis le correspondant de Powers répliqua :

— *Tu sais quels sont les risques pour toi...*

— *Je le sais exactement. Mais je pense que je peux lui faire confiance.*

— *C'est de la démenche.*

— *Je ne crois pas. Et de toute façon, je n'ai pas le choix.*

— *Bon Dieu, Dean ! Mais si ça se trouve, ce type est en train d'écouter notre conversation. Je veux parler de ton...*

— *Non. Joe n'existe plus. Il s'en est occupé.*

Un souffle de respiration satura le haut-parleur.

— *Bon Dieu ! répéta la seconde voix. Et qu'est-ce que tu comptes faire ?*

— *J'ai réfléchi. Ça fait une éternité que je réfléchis à la façon de me débarrasser de ces salauds. Je vais accepter son marché. Ensuite, advienne que pourra.*

— *Tu crois réellement qu'il mettrait sa menace à exécution ?*

— *Si tu l'avais eu en face de toi, tu y croirais comme moi. Voilà, je voulais t'avertir et te dire que pour toi aussi c'est valable. Á toi de voir, mais à ta place...*

— *Oui. Bon, je... Écoute, je vais réfléchir. C'est tentant, tu sais. De mon côté aussi la coupe est pleine. Je ne sais plus comment me dépêtrer de...*

— *Maintenant, tu sais.*

— *Oui. Tu as sans doute raison. Tu as déjà alerté les autres ?*

— *Pas encore. Tu es le premier.*

— *Si j'étais toi, j'évitais d'appeler Schulz. Lui n'est pas dans le même cas. Tu comprends ?*

— *Évidemment. Prends vite ta décision, Scott. Et si jamais elle n'est pas la même que la mienne, je te demande de...*

— *N'aie aucune crainte. Ce n'est pas moi qui te trahirais.*

— *Je vais les appeler, maintenant. Évite de m'appeler sauf si c'est urgent.*

Bolan perçut le dé clic de la coupure. Il appuya un peu sur l'accélérateur pour redonner au mobil-home sa vitesse de croisière.

Linda n'avait pas cessé de l'observer tandis qu'il portait à la fois son attention sur la conduite du véhicule et sur la conversation téléphonique. Elle lui dit, presque dans un murmure :

— Je suis sûre maintenant que vous n'êtes pas le grand méchant loup. Vous êtes mieux que ça, Mack Bolan. Tout ce qu'on peut raconter sur vous...

— Attendez de voir la suite des événements, l'interrompt-il. Et laissez-moi réfléchir quelques instants.

Elle lui lança une moue entendue et se cala dans son coin.

L'appel que venait de lancer Dean Powers réjouissait particulièrement l'Exécuteur. Á double titre. D'abord, le politicien n'était pas aussi pourri que ses contacts avec la Mafia pouvaient le laisser penser, de même que certains autres membres du club occulte. Son correspondant se nommait Scott Tyler ; c'était un congressiste influent que les *amici* faisaient sans doute chanter avec une histoire analogue. Par contre, Bolan était désormais fixé sur Robert Schulz dont le nom figurait également sur sa liste. Schulz était juge d'instruction. Á ce titre, on imaginait facilement quels services il pouvait rendre à l'Organisation. Et celui-là, de toute évidence, était pourri jusqu'à la moelle, conformément aux informations recueillies auprès de Tony la Combine.

Bolan aurait à s'occuper du juge. Á sa manière.

Pour l'instant, il avait une affaire plus urgente sur les bras. Il s'agissait d'un sauvetage, mais aussi d'un affrontement direct avec l'ennemi au sein de sa position fortifiée.

Il engagea le van sur le pont franchissant le Passaic River, emprunta pendant deux kilomètres l'autoroute qui traverse les marais, puis une petite route bitumée en direction de son objectif. Un moment plus tard, il éteignit complètement ses phares et brancha son écran de visibilité à infrarouges pour sortir de la voie.

Le gros véhicule tout-terrain roula durant près de cinq cents mètres sur un sol spongieux et traître puis s'arrêta contre un bouquet d'arbustes maigrichons.

Bolan activa d'autres appareils, alluma un écran qui répandit une vague clarté rougeâtre dans la cabine. Il passa environ cinq minutes à s'affairer.

— Que faites-vous ? demanda Linda qui ne cessait pas de l'observer.

— Repérage local et sondage, répondit-il sans la regarder.

Sur l'écran étaient apparues les formes sombres de plusieurs bâtiments d'où partaient de nombreux points rouges. D'autres points lumineux, isolés ceux-là, se dessinaient sur les bords de l'écran. Puis l'image défila et encore deux autres points se manifestèrent. Il y avait six sentinelles, dont deux en mouvement le long du camp, conformément à ce qu'avait annoncé Jack Grimaldi. Et d'après ce que ses appareils lui communiquaient à présent, il existait bien une clôture métallique. Des chiffres luminescents dansèrent sur un tableau digital,

indiquant la présence d'un faible courant dans le grillage. Une clôture-piège destinée aux visiteurs importuns, logiquement reliée à un système d'alarme. La *Commissione* prenait beaucoup de précautions pour protéger ses tueurs importés de Sicile. Deux hypothèses pouvaient expliquer le motif d'une telle réserve de troupes : protéger l'opération en cours si le besoin s'en faisait sentir, ou bien fomenter des troubles par des actions de violence afin de détourner l'attention des autorités lorsque le moment serait venu d'ouvrir les vannes. Dans ce cas, les moustachus siciliens étaient sacrifiés par avance. Mais la Mafia n'avait pas pour habitude de s'arrêter à ce genre de détail. Ses exactions sanglantes étaient kyrielle. Et cette seconde hypothèse laissait entrevoir une belle saloperie en perspective. Une prise de pouvoir par les armes ? Non, c'était utopique. La nation américaine était trop bien structurée, trop puissante pour que la pègre puisse s'emparer ainsi de ses leviers de commande. La méthode de la Mafia était celle de l'infiltration, du gangrénage de l'administration et de ses édifices, des hommes qui la composent. Il y avait plutôt lieu de penser qu'il s'agissait d'une tentative de prise de possession des principaux gouvernails à travers les responsables en poste. Une vaste opération mise sur pied depuis plusieurs mois, avec un aboutissement rapide. Un *blitz*, en quelque sorte. Et les *malacarni* étaient là à la fois pour créer des diversions, le cas échéant, et pour liquider les opposants.

Ça devait être ça. Bolan, d'un seul coup, en avait la conviction. Il opéra une dernière inspection des lieux, nota mentalement une trajectoire qui s'inscrivait sur un écran.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda la jeune femme qui avait gardé le silence jusque-là.

— Je vais essayer de récupérer votre sœur.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Ces appareils auxquels je ne comprends rien...

— J'ai simplement repéré le chemin à suivre dans le marais, expliqua-t-il sommairement.

— C'est ce que vous appelez un sondage ?

— Ouais. Ce bidule que vous voyez là envoie des ultrasons qui sondent le terrain et reviennent ensuite.

— Et ça vous permet de savoir par où vous pourrez passer sans vous enliser ?

— À peu de chose près. Mais ce terrain n'est pas très dangereux. Je veux surtout savoir où je pourrai perdre le moins de temps.

Bolan s'en alla à l'arrière du mobil-home, ouvrit la cabine dans laquelle il rangeait son matériel de guerre. Elle l'avait suivi jusque-là et elle sifflota en examinant son arsenal.

— Dites, comment avez-vous trouvé tout ça ?

— Trop long à vous expliquer. Aidez-moi plutôt à enfiler ça.

« Ça » n'était autre que la dernière combinaison de combat fabriquée dans les laboratoires du FBI pour les équipes antiterroristes. Le vêtement était noir comme l'équipement habituel de l'Exécuteur, mais il comportait en plus un système pare-balles intégré fait d'une multitude de minuscules plaquettes métalliques au tungstène, le tout protégeant la poitrine, le ventre et les cuisses. Le matériel pouvait stopper une rafale de M-16 tirée à bout portant.

Il tira le zip de la combinaison, s'équipa de son Beretta silencieux et de l'énorme AutoMag .44 magnum qu'il logea dans un étui de hanche. Le gros ceinturon de cuir qu'il boucla à sa taille comportait déjà de nombreux chargeurs. Il passa ensuite la bretelle d'un P-M mini-Uzi autour de son cou, fixa de petits containers kaki à sa poitrine à l'aide d'agrafes spéciales, puis empocha un appareil qui ressemblait à une télécommande de télévision. Un poignard et six garrots complétèrent son équipement.

Ainsi accoutré, il pesait environ cinquante kilos de plus que son poids normal. La combinaison à elle seule en faisait vingt-deux.

— Tout ça me paraît impossible, irréel, s'exclama soudainement la jeune femme en l'examinant, les yeux écarquillés.

Bolan lui fit un clin d'œil sans répliquer. Elle tendit la main vers lui dans un geste d'incrédulité.

— Je suppose que c'est de l'explosif qu'il y a dans ces drôles de petites boîtes sur votre poitrine.

— Exact. De l'explosif beaucoup plus puissant que le TNT, pour être précis.

— Mack ! Savez-vous où nous sommes ? À peine dix kilomètres nous séparent de Manhattan. Nous sommes entourés par une grande partie de la banlieue de New York, et vous allez partir comme ça, faire éclater des pétards monstrueux en plein milieu d'une des plus grandes villes du monde !

— C'est bien mon intention.

Il consulta sa montre, décida que le moment de l'action était venu. Il allait commencer par bousiller une partie de la troupe ennemie avant de s'attaquer aux têtes et, en même temps, tout faire pour sauver une âme de l'enfer.

— Vous ne risquez rien tant que vous ne sortez pas de ce véhicule, ajouta-t-il. Les parois et les vitres sont blindées.

— Et si vous... Si...

— Si je ne revenais pas ? Dans ce cas, mettez en route et barrez-vous. Vous pourrez dire à vos collègues que je vous ai forcée à m'accompagner pour vous tirer des renseignements. Racontez-leur une partie de la vérité.

Elle baissa la tête en se mordillant les lèvres, suivit Bolan jusqu'au poste de conduite. Elle le vit actionner une des radios de bord et

lancer aussitôt d'une voix métallique :

— Charlie Deux !

La réponse arriva tout de suite :

— *Oui, Stricker.*

— Où êtes-vous ?

— *En position à proximité des points de contact. Ça va de ton côté ?*

— Je suis prêt à sonner le tocsin. Restez en place et à l'écoute des bugs. *Over.*

Il coupa l'émission, désigna la radio à la jeune femme.

— Vous aussi, restez à l'écoute. Il se peut que je vous appelle.

Puis il ouvrit la portière.

— Mack...

Elle se pencha vers lui, déposa un rapide baiser brûlant sur ses lèvres et dit dans un souffle :

— Revenez-moi vite.

— Je ne serai pas seul, lui assura-t-il.

Après un petit signe rassurant, il se coula dans l'obscurité où il s'engloutit aussitôt. Comme cela s'était passé un peu plus tôt, Linda entendit le double claquement du verrouillage automatique. Mais cette fois, les circonstances n'étaient pas les mêmes. Elle savait qu'elle allait être morte d'angoisse jusqu'à son retour.

CHAPITRE VIII

La nuit était d'un noir opaque, ne permettant une visibilité que de quelques mètres. Depuis le crépuscule, une énorme masse nuageuse s'était appesantie sur la ville comme un immense linceul. Dans le camp silencieux, seuls deux hommes marchaient lentement chacun de leur côté, sifflotant pour tenter de rompre leur solitude. L'un d'eux alla un peu plus loin que le parcours qui lui avait été désigné et s'arrêta près de la silhouette d'une sentinelle immobile. Il toussota et dit avec un accent américain épouvantable :

— Ça va, Ada ?

Un grognement lui répondit, suivi de quelques mots en sicilien :

— On s'emmerde, ici. J'pensais pas que ce serait comme ça.

— Fais gaffe, le chef veut pas qu'on parle dans la langue du pays. Seulement en anglais.

— Qui est-ce qui pourrait m'entendre ? rigola l'autre.

— C'est pour qu'on s'habitue. Il paraît qu'on sera bientôt lâché dans la nature.

— J'voudrais bien. J'en ai ma claque. Il fait salement humide, ici. Et on a même pas de putes à se taper. Y a bien cette gonzesse qu'ils ont amenée, mais c'est eux qui se la réservent. Tu trouves ça normal, toi ?

— Je prends le bromure qu'ils me refilent. Comme ça, j'ai pas d'envies. Tu ferais bien d'en faire autant.

— Faudra que j'essaie... Dis, t'as entendu le zinc, tout à l'heure ?

— Ouais. Ça devait être un hélico. Je m'demande ce qu'il foutait par ici. C'étaient peut-être des flics. Tu vois pas qu'ils viennent fourrer leur nez ici ?

Son compagnon tapota le riot-gun dont la bretelle était passée à son épaule.

— Qu'ils la ramènent et on leur en foutra plein la gueule à ces connards.

— T'es dingue. Ici, c'est pas comme chez nous au pays. La flicaille est nombreuse et mauvaise, on pourrait pas se permettre ça.

Il y eut un silence, puis le garde itinérant commenta :

— T'impatiente pas trop, Ada. Bientôt, on nous montrera les endroits où il faut aller cogner et buter ces enfoirés d'Amerlocks. En attendant, t'es bien payé, alors pourquoi tu râles ?

— T'as p't'être raison.

Ada alluma une cigarette en camouflant la lueur du briquet dans la paume de ses mains et son compagnon s'éloigna. Une dizaine de

secondes plus tard, ce dernier crut entendre un vague appel de sa part. Il s'arrêta, se retourna lentement en fouillant l'obscurité du regard.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu m'as appelé ?

À présent, il n'entendait plus rien. Seul lui parvenait le très léger ronronnement de la circulation nocturne en provenance de Union City et de la route traversant les marais, plus au sud.

— Merde, Ada... Réponds.

Il allait faire un pas en avant lorsqu'il eut conscience d'une présence derrière lui. Il voulut pivoter mais son mouvement ne fut qu'une ébauche. Quelque chose, un bras sans doute, venait de s'enrouler autour de son cou et le serrait aussi fort qu'un étau. Puis une douleur fulgurante lui vrilla les reins. Il sentit un trait de feu s'enfoncer de bas en haut dans son thorax, une multitude de lumières étincelèrent dans sa tête et il mourut sans avoir pu proférer un son.

La haute silhouette noire de l'Exécuteur se décolla de lui pour l'allonger doucement dans l'herbe humide. L'instant suivant, il partit dans une autre direction, aussi silencieux qu'un fauve en chasse. Il tomba sur une troisième sentinelle qui passa de vie à trépas sans même s'en apercevoir, en élimina de la même manière deux autres en moins de six minutes, puis neutralisa le sixième garde auquel il laissa un répit de quelques instants, sa vie suspendue au garrot qui lui serrait la gorge. Le type avait les yeux exorbités dans le noir. Bolan lui accorda un peu d'air en relâchant le garrot, le maintenant plaqué au sol par le poids de son corps.

— Où est la fille ? questionna-t-il à voix contenue.

L'autre émit d'abord un gémissement puis se mit à haleter.

— Où est la fille ? répéta Bolan en resserrant d'un coup sec les fibres de nylon.

Au bout d'une dizaine de secondes, il fit cesser la traction sur la cordelette.

— Vas-y, parle !

— La... la... fille...

La voix du mafioso ressemblait au bruit d'un soufflet de forge fonctionnant à l'extrême ralenti.

— Elle... elle est dans la baraque... avec les chefs.

— Quelle baraque ?

— Là... Au bout.

Il eut un geste de la main pour désigner le baraquement situé en bout de l'espace clos.

— Combien d'hommes à l'intérieur ?

— Je ne sais pas... Ça dépend.

— Combien, cette nuit ?

— Cinq ou six. Je...

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça. Le garrot se resserra

une dernière fois et il battit l'air de ses bras et de ses pieds, cherchant vainement à faire cesser l'abominable sensation d'étranglement. Lorsqu'il retomba inerte dans un ultime spasme, Bolan se releva et partit au pas de course vers l'extrémité opposée du camp. Il décrocha de sa combinaison une charge d'explosif C. dont il étira une minuscule antenne, la positionna contre la base du premier baraquement et reprit tout de suite sa course en direction du suivant.

Cent quatre-vingts secondes plus tard, il avait déposé ses cinq charges. Le dernier bâtiment n'était pas concerné. Bolan était obligé d'agir autrement pour en sortir la fille vivante.

Timmy Luciano dormait paisiblement dans un lit confortable et rêvait qu'il était au paradis des prostituées. La veille, il s'était envoyé la nouvelle fille amenée par Genco puis l'avait passée à Rastelli qui, à son tour, l'avait fourrée dans son plumard. C'était une sacrée gonzesse vachement bien roulée et pas conne du tout. Un peu bizarre, parfois, surtout quand elle demandait d'une toute petite voix de même quand ils la laisseraient partir, ou lorsqu'elle leur lançait des regards mi-craintifs, mi-amusés. Mais c'était quand même un putain de bon coup.

Au début, ils avaient eu des difficultés avec cette garce. Elle avait failli éborgner Harry et rendre Doug incapable de se servir de ses attributs pendant longtemps. Une vraie furie. Mais quelques beignes bien assénées et deux séances prolongées de baignoire l'avaient finalement convaincue de se montrer coopérative. Á présent, elle ne se rebellait plus et Timmy la soupçonnait même de prendre son pied en douce tout en faisant semblant d'être passive et résignée. Encore quelques jours et elle chanterait Ramona comme une authentique bonne hystéro. C'était bien dommage qu'il faille l'envoyer tapiner au Mexique à la fin du mois. Mais son stage avait été planifié comme pour les autres.

Timmy se réveilla soudain avec une urgente envie d'uriner. Il rejeta ses draps, quitta sa chambre à tâtons pour se diriger vers les toilettes communes en passant par la chambre de Doug. Toutes les pièces avaient été cloisonnées en enfilade dans l'étroit baraquement et chaque fois qu'un des *capiregime* éprouvait un besoin nocturne, il devait passer chez l'un des autres, au moins. Sauf Harry qui avait la meilleure piaule, près des chiottes et du téléphone.

Cette nuit-là, il se trouva que Timmy buta malencontreusement contre le lit de Doug et s'y affala comme une chiffre. Il s'attendait à une bordée d'insultes mais, curieusement, son comparse ne proféra pas le plus petit son de protestation. Doug eut soudain la sensation que sa main avait glissé sur quelque chose de gluant et chaud.

— Merde ! Qu'est-ce que tu as, Doug ! fit-il, à moitié réveillé.

Pris d'un soupçon, il rampa jusqu'à l'interrupteur électrique et cligna des yeux sous la lumière. Puis il vit la scène affreuse.

Doug avait la gorge tranchée. Un flot de sang s'était écoulé de la plaie béante et maculait les draps. Il y en avait partout, même sur le parquet. Un vrai carnage.

— Putain de... bégaya Timmy Luciano. C'est pas vrai !...

D'un coup, il se ressaisit, bondit dans sa chambre à la recherche de son arme en glapissant :

— Réveillez-vous, bordel de merde ! On est en train de nous égorger ! Doux Jésus, qu'est-ce que, vous foutez ? On a transformé Doug en viande froide.

Il se trompait. La mort de Doug ne remontait qu'à une trentaine de secondes et son corps était encore tout chaud, de même que ceux de trois autres *capiregime* surpris pendant leur sommeil.

Il ne vit pas la forme sombre qui se découpa un instant dans le chambranle de la porte, pas plus qu'il n'aperçut la flamme brusquement jaillie d'un pistolet automatique prolongé par un gros silencieux en forme de bulbe. Il encaissa une balle parabellum dans la nuque et alla à son tour souiller ses draps de son sang.

Dans la chambre située à l'extrémité du bâtiment Bud Rastelli fut réveillé en sursaut par les cris de Luciano. Il se redressa en s'appuyant de la main contre une hanche adorablement fuselée et grommela hargneusement :

— Bordel ! Qu'est-ce que c'est que ce cirque ?... Quelle heure il est ?

Une voix se fit entendre pas loin de lui, comme jaillie d'outre-tombe :

— L'heure de crever, *amico*.

Un chuintement rauque punctua la déclaration et la tête de Rastelli retomba sur son oreiller avec un morceau de tempe en moins. La fille allongée à côté de lui eut un sursaut et se dressa sur les coudes dans l'obscurité. Elle lança quelques mots apeurés, incompréhensibles.

— Vous voulez revoir Linda ? lui demanda l'Exécuteur.

— Si je veux... ? Qui êtes-vous ? Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Pressez-vous, Christina. Enfilez un vêtement vite fait et suivez-moi.

Bolan la tira hors du lit, puis éclaira avec une mini-torche une chaise sur laquelle étaient posés un jean et une chemisette. Il l'aida à enfiler les vêtements. Elle s'y prenait comme une somnambule, émettant de temps en temps de petits grognements.

— Mes chaussures ! fit-elle alors qu'il commençait à l'entraîner.

Il la laissa enfiler une paire de boots et lui prit la main, la tirant vers la sortie en expliquant :

— Nous allons peut-être avoir du mal à quitter cet endroit. Faites exactement ce que je vous dis et fermez-la. OK ?

Christina marmonna de nouveau quelque chose d'indistinct que

Bolan comprit comme un acquiescement.

Ils se retrouvèrent à l'extérieur du fillod à l'instant où deux silhouettes sortaient d'un baraquement à une vingtaine de mètres. Les types se découpaient sur le fond d'une porte éclairée. Il les ajusta et leur délégua à chacun une balle toute chaude qui les coucha au sol.

Un autre type sortit presque sur leurs talons. En voyant les corps allongés, il se mit à brailler et à gesticuler comme un sémaphore, puis rentra précipitamment.

Bolan entraîna la fille vers l'extrémité nord du camp, se coulant dans les ténèbres à l'instant où des silhouettes commençaient à quitter bruyamment les habitations précaires. La plupart avaient enfilé à la hâte un pantalon, d'autres apparaissaient en caleçons ou en chemises de nuit. Mais tous étaient armés.

L'itinéraire de retour était tout tracé. Pour pénétrer dans les lieux, il avait coupé à la pince une rangée de barbelé après avoir constitué un « pont » électrique à l'aide d'un fil de fier, évitant ainsi le déclenchement de l'alarme. Il allait repasser par le même endroit mais il n'était pas question de foncer droit dessus et de courir le risque de voir une meute se lancer à sa poursuite. Il accomplit donc un arc de cercle pour s'éloigner des baraquements. Il n'était plus qu'à une quarantaine de mètres de la clôture quand il entendit le ronflement d'un moteur. Tout de suite après, des phares s'allumèrent, inondant l'espace d'une lumière crue à peu de distance de lui. D'autres soldats sortaient par grappes, lançant des interpellations et poussant des cris, brandissant des revolvers ou des fusils de chasse à canons sciés. Quelques-uns étaient équipés de pistolets-mitrailleurs.

À moins de cent mètres, la voiture commença à rouler en zigzaguant, balayant le sol de ses phares.

— Couchez-vous ! cracha-t-il sourdement en tirant la fille vers le sol.

Lui-même se laissa tomber à plat ventre, le gros AutoMag serré dans son poing. Il visa soigneusement, pressa doucement la détente. Ce fut comme un coup de tonnerre. Une énorme ogive de .44 magnum percuta un phare qui se volatilisa instantanément. Trois secondes après, le second phare explosa dans un fracas tonitruant. Bras tendus, mains serrées sur la crosse de l'AutoMag, Bolan imprima une légère déviation au canon de l'arme et expédia coup sur coup trois balles grondantes et hurlantes en direction du capot moteur. Il y eut un bruit de tôles déchiquetées, de métal arraché, et le monstre mécanique s'arrêta d'un coup, fauché dans son élan.

Puis le silence et l'obscurité s'installèrent sur les lieux. Pas longtemps. Surpris par les coups de tonnerre dont ils ne voyaient pas la source et par la brutale extinction des phares, les soldats s'étaient immobilisés sur place, cherchant une cible. L'instant suivant, un

déluge de plomb chaud s'abattit en tous sens. Des balles miaulèrent tout près des deux fugitifs, d'autres labourèrent le sol humide.

CHAPITRE IX

Une voix de stentor s'éleva dans la nuit :

— Arrêtez de faire les cons, bordel de merde ! Vous allez finir par vous flinguer tous !... Est-ce que quelqu'un sait au moins ce qui se passe ?

Une interpellation jaillit à courte distance :

— C'est toi, Craps ?... Tout ce qu'on sait, c'est que des ordures ont buté des gars à nous. Ils sont là, pas bien loin, sans doute.

— Qui les a vus ? claironna le premier type. Combien sont-ils ?

Il n'y eut aucune réponse.

— Allez chercher des torches ! Toi, Rosa, mets la seconde bagnole en route avec les phares et tiens-toi à distance. Qu'est-ce que vous attendez, tas de connards ?

Un glissement de pas précipités signala que l'ordre avait été entendu et compris.

Bolan posa la main sur l'épaule de Christina et lui chuchota en désignant une direction :

— Commencez à ramper par là. Dès que vous aurez atteint la clôture, attendez-moi. Vu ?

Elle tremblait et il entendit distinctement le claquement de ses dents.

— Allez-y.

Il n'attendit pas qu'elle ait commencé à bouger. Se redressant silencieusement, il troqua l'AutoMag contre le mini-Uzi dont il fit sauter la sécurité et s'élança dans une direction opposée. Vingt mètres plus tard, il s'immobilisa et commença à ouvrir le feu. Le staccato hargneux du petit P-M fit trépider la nuit, lançant son funeste chant de mort. Quelques cris de douleur et des gémissements vinrent répondre à sa première rafale. Il distingua vaguement des ombres verticales qui s'affaissaient, d'autres qui s'enfuyaient en débandade.

Un type hurla :

— J'l'ai vu ! J'ai vu les flammes ! là-bas...

Quelques coups de feu claquèrent, mais Bolan avait déjà quitté sa position. Il sprinta durant cinq secondes, posa un genou au sol et largua les douze balles qui restaient dans son P-M avant de reprendre sa course tout en éjectant le chargeur vide et le remplaçant par un autre.

Il changea ainsi six fois de position, lâcha trois chargeurs supplémentaires de trente cartouches chacun, au milieu d'un concert de détonations et de balles qui crépitaient en tous sens. Puis il se

dirigea vers la brèche pratiquée dans la clôture.

Christina l'y attendait, recroquevillée comme un gosse dans l'attente des coups. Bolan fit sauter le fil électrique qu'il avait installé. Aussitôt, une sirène se mit à hurler dans les ténèbres, ajoutant à la pagaille qui régnait dans le camp des *malacarni*.

Il la poussa devant lui, s'engagea dans l'orifice des barbelés et lui prit la main en l'obligeant à courir contre lui. Derrière eux, de petits faisceaux de lampes portatives commençaient à décrire des arabesques rapides, accrochant des silhouettes au passage, éclairant fugacement les baraques, tandis que des cris continuaient de retentir anarchiquement.

De nouveau, les phares d'un véhicule trouèrent la nuit, n'éclairant cependant qu'une zone où les soldats croyaient encore à la présence de l'assaillant.

L'Exécuteur avait espéré pouvoir accomplir la première phase de l'opération sans incident, en souplesse, quitter les lieux sans casse. Un simple besoin organique avait bouleversé ses plans. Mais il s'en sortait, c'était le principal. Et il ramenait la fille.

Tous deux coururent sur trois cents mètres sur un cheminement que Bolan avait préétabli. Bientôt, elle trébucha, le souffle court, et il dut la remettre sur pied.

— Tenez bon, souffla-t-il. On arrive au bout.

Incapable d'articuler le moindre mot, Christina s'accrocha à lui, la gorge en feu.

— Je... haleta-t-elle.

Ouais. C'était un boulet qu'il allait devoir ramener à sa base mobile. Il se plaça contre elle en se baissant, lui ramena les bras par-dessus ses épaules et se releva pour la charger sur son dos. Christina ne pesait pas très lourd, mais Bolan se serait bien passé de ce fardeau supplémentaire, surtout qu'il lui restait au moins quatre cents mètres à parcourir sur un terrain difficile et dans l'obscurité quasi-complète.

Les minutes passaient aussi lentement que des heures. Depuis qu'il était parti, elle avait tenté de ne plus penser à rien, de vider sa tête, mais la réalité oppressante venait la harceler, l'imprégner des pires craintes.

Cela faisait combien de temps qu'il s'était éloigné vers ce camp infernal ? Elle s'était efforcée de regarder sa montre le moins possible. La dernière fois qu'elle y avait jeté un regard, il s'était écoulé vingt-sept minutes. Près d'une demi-heure d'attente horripilante.

Et puis les premiers coups de feu avaient éclaté. Il y en avait eu d'autres, beaucoup d'autres et aussi des rafales sporadiques. Elle les avait entendues malgré l'éloignement, malgré l'épaisseur des parois blindées du van. Elle s'y était attendue tout en souhaitant ardemment le contraire. Quelque chose n'avait pas fonctionné ainsi que l'avait

envisagé le grand guerrier sombre et énigmatique.

Et maintenant, que faisait-il ? Les coups de feu avaient cessé. Était-il encore là-bas, allongé quelque part au milieu d'une bande hurlante de gangsters, blessé ou mort, peut-être ? Et sa sœur ? Qu'était-il advenu d'elle ? Autant de questions auxquelles elle ne pouvait répondre et qu'elle chassait avec force mais qui, inlassablement, revenaient la hanter.

Une nouvelle fois, elle jeta un regard anxieux à sa montre et vit que treize autres minutes s'étaient écoulées depuis les premiers coups de feu. Elle n'y tint plus et appuya sur le bouton de contact des caméras à infrarouges, ainsi qu'elle l'avait vu faire. L'écran vidéo s'éclaira. L'appareil était resté braqué dans l'axe du camp et elle eut une vision fantomatique du paysage. Elle ne savait pas comment s'y prendre pour rapprocher l'image et dut se contenter d'un plan général.

Subitement, elle l'aperçut, petite tache rouge grossissant lentement en bas et à gauche de l'écran. Du moins voulut-elle se persuader que c'était bien lui. Une silhouette bizarre en approche, déformée vers le haut. Bientôt, elle le distingua mieux, comprit qu'il transportait une charge sur son dos. Était-ce Christina ? Si elle ne pouvait marcher, dans ce cas était-elle blessée ? Rien que d'y penser la fit frissonner.

Linda Baxter n'avait plus rien du flic formé à l'académie de police de New York. Elle s'était crue endurcie, mais en fait elle n'était qu'une jeune femme comme toutes les autres, capable de s'angoisser en présence d'un danger réel, de laisser battre son cœur de femme qu'elle entendait presque cogner dans sa poitrine. Il ne s'agissait pas en l'occurrence d'une simple opération de police comme on lui en avait fait faire jusqu'alors, des petits voyous à arrêter ou des drogués à remettre dans le droit chemin. Ce qui se déroulait devant elle, à travers les vitres rassurantes du véhicule, c'était tout simplement l'affrontement de deux puissances armées et dévastatrices. L'une nombreuse, sans scrupules aucun ; l'autre réduite à un seul homme mais aussi combien redoutable...

C'était la guerre. Et à présent le combattant solitaire ralliait sa base mobile après avoir récupéré le délicat butin qu'il était allé y chercher.

Elle reporta son attention sur le milieu de l'écran et y vit soudain trois autres taches rouges mobiles plus petites mais qui paraissaient progresser rapidement. Ses mains devinrent moites et son cœur battit plus vite et plus fort encore.

Si près du but... Il fallait l'avertir, lui dire qu'il était poursuivi. Mais comment ? Elle se souvint de ce qu'il lui avait glissé rapidement avant de la quitter :

Vous aussi, restez à l'écoute. Il se peut que je vous appelle.

Il avait donc une radio portative ! Linda se précipita sur l'émetteur récepteur de bord, enclencha nerveusement la pédale d'émission.

— Stricker !

Au bout de quelques secondes, l'appareil laissa fuser une réponse laconique, rapide :

— *Oui.*

— Vous n'êtes pas seul dans le champ, Stricker.

— *Combien ? Quelle distance ?*

Il avait compris, en un éclair.

— Trois unités derrière vous. En marche rapide, je crois. Environ deux centimètres de distance sur l'écran. Même axe.

— *OK.*

L'appareil vidéo lui montra la tache la plus importante qui se sépara bientôt en deux parties. Bolan se dégageait de Christina. Puis des éclairs strièrent l'écran en même temps que retentissait le staccato d'une rafale proche à laquelle répondirent deux coups de feu distincts. Un nouveau crépitement jaillit. Les deux spots en arrière-plan parurent animés d'un mouvement frénétique avant de s'immobiliser d'un coup. Et le silence revint.

Linda fut incapable d'apprécier le nouveau temps écoulé quand elle perçut le dé clic des portières télécommandées. Cela venait de l'arrière. Elle s'y précipita. Un panneau latéral s'était démasqué dans la cloison. Déjà apparaissait une silhouette mince aux cheveux noirs ébouriffés, suivie d'une autre, grande et sinistre, bardée d'un monstrueux harnachement de guerre, qui laissa tomber :

— Occupez-vous d'elle.

Bolan ressortit. Il dégaa d'une poche de poitrine le petit boîtier qu'il avait emporté, ôta une sécurité, puis appuya successivement sur cinq boutons rouges numérotés. Tout d'abord, il sembla ne rien se produire. Mais l'instant suivant, là-bas en direction de l'est, cinq gerbes de feu naquirent spontanément du sol, telles des fleurs de l'enfer, se développant ensuite en une unique et énorme corolle qui monta à l'gssaut du ciel en éclairant le paysage d'une lueur de cauchemar.

Deux secondes et demie plus tard, le fracas de l'explosion multiple arriva jusqu'au van. Un grondement énorme qui dura un long moment avant que revienne le silence.

Bolan demeura un bref moment immobile à contempler le spectacle infernal, grogna deux ou trois mots indistincts, puis réintégra le van.

Le camp numéro Un des *malacarni* n'existait plus que sous forme de gravats, de chairs éclatées et de poussière suspendue dans l'atmosphère.

Une petite armée à quatre cent mille dollars par mois venait de se transformer en un tas de cendres.

Il alla s'asseoir au volant, lança le moteur et engagea le char de guerre en direction de la route de traverse pour rejoindre ensuite

l'autoroute. Cinq minutes s'écoulèrent dans le grondement sourd et discret du gros Toronado. Bolan avait rallumé les phares. Il roulait maintenant vers Newark. Linda et sa sœur étaient restées à l'arrière. Bientôt, il entendit le chant lancinant de plusieurs sirènes de police en approche. L'alerte officielle était donnée. Une armée de flics étaient en train de converger vers le lieu du sinistre. Mais la piste était déjà brouillée entre l'Exécuteur et les hommes en bleu. Le lourd véhicule de combat aux innocentes peintures de camouflage circulait très en dessous de la vitesse légale dans les rues de Newark.

Il abordait le quartier tranquille de Irvington quand Linda vint s'asseoir à côté de lui.

— Merci pour le coup de main, soldat, lui dit-il avec une petite grimace amicale.

— Pour le...

Elle comprit.

— Hé... Je n'ai rien fait qui vaille la peine d'en parler.

— Vous avez pris l'initiative qu'il fallait au bon moment.

— Parlons de vous, plutôt. Ce que vous avez fait est...

— Stop. Les remerciements et les embrassades sont pour plus tard.

Nous allons nous quitter.

— Comment cela ?

— Je vous largue.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

— Tout à fait.

Décrochant le micro, Bolan lança :

— Charlie Deux.

Il dut attendre un petit moment avant d'entendre la voix de Gadgets Schwarz :

— *Stricker ! Je ne te demande pas comment ça s'est passé pour toi. On a entendu. Toute la ville jusqu'à vingt kilomètres à la ronde a dû entendre aussi. Merde, je pensais pas que ce serait aussi...*

— Tu vas devoir réceptionner un colis, coupa Bolan. Un double colis.

— *Quelque chose de dangereux ?*

— Je dirais plutôt fragile. Trouve-toi au point K-18 dans dix minutes. OK ?

— *Ouais. Heu... Qu'est-ce qu'on devra en faire ?*

— Le planquer chez vous pour quelque temps.

— *Dis donc, ça ne veut pas dire qu'on doit se retirer du jeu ?*

— Affirmatif. Vous rejoignez la planque.

— *Merde et merde.*

— Oui ?

— *Rien. Au fait, les quatre bugs ont fonctionné à tout berzingue. Les types en question sont mûrs. Ils ont l'air d'avoir sacrément les foies.*

— Bon. Mets en route et arrive. *Over.*

Linda Baxter le regarda en biais, boudeuse.

— Vous êtes un salaud, lui déclara-t-elle. Pourquoi ne resterais-je pas encore un peu avec vous ?

Il éluda :

— Qu'est-ce que fait votre sœur ?

— Je l'ai allongée sur une couchette et je lui ai fait prendre un sédatif. J'ai dû fouiller dans votre pharmacie.

Le mobil-home passa devant un lampadaire. Elle examina Bolan et s'exclama :

— Vous êtes blessé !

En fait, la combinaison noire était maculée de traînées de sang, surtout celui des mafiosi attaqués au poignard dans le baraquement. Une déchirure apparaissait sur le vêtement à l'emplacement du pectoral droit. Bolan avait eu conscience d'être touché durant la fusillade, il avait ressenti comme un coup de poing. Mais l'équipement pare-balles avait tenu bon. De plus, il était souillé de terre et des traces noirâtres lui striaient le visage.

— Je n'ai rien, affirma-t-il. Juste un peu de crasse de la Mafia.

Il lui donna brièvement quelques explications, puis se réfugia dans ses pensées jusqu'à ce qu'il engage le véhicule sur le parking d'un supermarché. La voiture de Gadgets, une Olds-mobile bleue, était déjà sur place, tous feux éteints. Il éteignit également ses feux, vint se ranger doucement à peu de distance et son ami s'approcha. Il regarda dans la cabine, eut un clin d'œil appréciateur en observant la jeune femme.

— C'est ça, le colis ?

— Le second est à l'arrière. Toi et Politicien, prenez-en soin, la partie a été assez dure pour elles.

— D'accord, Stricker. On va les chouchouter. Je peux maintenant savoir quel est ton programme ?

La silhouette trapue de Schwarz se dandina un instant sur le bitume. Il ne l'aurait pas avoué pour un empire, mais il se faisait un sang d'encre pour l'Exécuteur.

— Deux ou trois visites à faire, puis nouveau *blitz*, annonça Bolan.

— Tu veux bousiller la troupe avant de t'attaquer aux grosses légumes ?

— C'est ça.

— Fais attention aux bleus, il y a plein de voitures de patrouille un peu partout. Et ils ont l'air d'être drôlement remontés.

Linda se pencha vers la vitre avec un air boudeur.

— Dites, c'est votre ami, ce type ?

Schwarz rigola.

— Oui, pourquoi ? Il vous a fait quelque chose de travers ?

— Disons plutôt qu'il ne m'a rien fait du tout. Il me largue comme si j'étais un objet totalement inutile. Vous croyez qu'il va continuer à s'amuser tout seul ?

Le rire de Gadgets s'accentua, puis il redevint sérieux.

— Demandez-le-lui. Ce mec est salement misogyne, vous savez.

— Je m'en suis aperçue.

— Emmène tes colis, culpa Bolan en souriant.

Linda s'approcha tout contre la combinaison noire.

— Juste un petit instant de trêve, fit-elle.

Puis elle l'embrassa. Cette fois, ce ne fut pas un simple baiser à la sauvette. Elle y mit toute sa fougue, s'accrochant à lui presque désespérément. Il lui rendit son baiser, la repoussa gentiment et lui caressa les cheveux.

— Nous reverrons-nous ? lui demanda-t-elle.

— Peut-être. Je l'espère en tout cas.

— Je voudrais que vous sachiez que...

— Taisez-vous, miss. Il y aura un meilleur moment pour ça.

— Quand tout sera fini...

— Oui. La nuit est à peine commencée.

Elle secoua sa blonde chevelure dans un mouvement agacé, rétorqua :

— Elle sera peut-être la fin pour vous. Y avez-vous pensé ?

— Á chacun son destin. Mais je ne crois pas que le mien doive s'achever ici.

Un nouveau petit mouvement de tête marqua la réprobation de la jeune femme.

— Vous êtes fou, Mack. Complètement fou.

Puis elle se dégagea et s'éloigna vers l'arrière.

— Mais je crois... je crois que je vous aime comme ça, murmura-t-elle en débouchant dans le module habitable.

CHAPITRE X

Genco Falconnetti était en conversation téléphonique avec Al Pellegrino, le *consigliere* personnel du vieux *capo* Frank Marioni. Cinq minutes auparavant, il avait appris l'affreux désastre survenu au camp où la *Commissione* avait installé les renforts importés de Sicile. Sa trouille, alors, avait fait une brutale progression vers l'hystérie et il avait tenté de joindre Marioni mais son appel avait été intercepté par cette face de raie de Pellegrino. Et ce qu'il entendait à présent n'était pas fait pour le réjouir. Le con l'insultait ouvertement.

— Tu nous pompes avec tes angoisses de merde, Geen. Compte pas sur moi pour te passer le patron. Tu crois qu'il n'a que ça à faire, d'écouter tes doléances ? Moss a mis des hommes chez toi pour te protéger. T'es à l'abri. Alors, viens pas me faire chier.

Le ricanement de Falconnetti ne fut qu'un misérable couinement. Il rétorqua d'un ton de chien martyrisé :

— L'installation des marais aussi était protégée, y avait des gardes et une alarme, mais c'est pas ça qui a empêché le grand salaud de...

— Ta gueule ! T'as pas à parler de ça au téléphone. T'es complètement givré ! Je te dis qu'on fait le nécessaire pour s'occuper de ce problème. Et t'amuse pas à rappeler, on a besoin de toutes nos lignes. T'as compris ?

— Oui. D'accord, Al. Crois pas que je panique, mais mets-toi à ma place. Je suis bouclé ici sans rien pouvoir faire et sans savoir vraiment ce qui se passe, avec ce... ce problème qui circule dans la nature. Franchement, je préférerais prendre un peu de distance. Le temps que l'affaire soit réglée. C'est quand même pas moi qui ai déclenché toute cette merde, putain ! Mes affaires tournaient rond, j'avais tout préparé, graissé le système comme convenu et...

La voix du *consigliere* grinça hargneusement dans l'appareil :

— Ferme ta sale gueule de rond de cuir, connard ! Et dis-toi bien que ta situation est loin d'être claire. Tu nous as raconté que c'est Tony qui a fait cette saloperie chez toi, mais nous, ici, on n'en est pas tellement sûr. Faut que tu saches qu'on éclaircira la question dès que tout sera fini. Et t'auras intérêt à te montrer blanc comme neige. Alors, au lieu de nous emmerder comme une connasse qui a ses règles, tu ferais mieux de te préparer pour quand le patron te convoquera. Oublie pas que t'es rien du tout dans l'Organisation. Juste une crotte.

Le déclic de fin de communication arracha un nouveau couinement à Falconnetti. Il regarda le combiné comme s'il allait en sortir un serpent, puis le claqua rageusement sur l'appareil. Un instant plus

tard, après s'être livré à d'intenses réflexions, il redécrocha et appela l'un de ses hommes qui avaient participé à la manœuvre d'intoxication concernant Tony Colombo.

— Dan ? C'est moi. Écoute, faut que j'aie une certitude au sujet de ce qui s'est passé avec cette histoire à la con, chez nous. Tu comprends ce que je veux dire ?

— Heu... ouais, fit Dan Orlanda, un petit chef d'équipe que Falconnetti arrosait régulièrement d'enveloppes bien gonflées pour capter sa confiance. J'veous ai dit tout ce que je sais de ce coup de fil que j'ai entendu.

— Je veux que tu me répètes, Dan.

— Ben... Ce mec, Freddy...

— Prononce pas de noms !

— Ouais. Ce mec appelait Ton... Je veux dire votre homme... Il le prévenait que quelqu'un allait venir le voir. Il a ajouté que ce serait un gus tout en noir qui pouvait le tirer de son embarras. À un moment, même, il a dit « la combinaison noire ». Y pouvait pas y avoir de confusion, si c'est ça que vous voulez savoir.

Le con était complètement à côté de ses pompes. Bien sûr, qu'il n'y avait pas d'erreur,

Mack Bolan le Fumier était bien là. Il était en train de foutre sa merde pourrie et Geen pensait qu'il était bien capable de remonter jusqu'à lui. Mais il ne pouvait pas en parler à ce petit minable, et d'ailleurs le problème ne se situait pas là. Cette lope de Pellegrino, ce salaud bien planqué dans l'immeuble de la *Commissione* lui avait confirmé l'objet de ses craintes : On ne croyait pas vraiment à ses explications concernant Tony la Combine. Frank Marioni allait revenir à la charge au sujet du détournement de fonds et lui envoyer de nouveau ses experts.

Il fallait donc s'assurer qu'il n'existait pas une faille capable de le faire plonger dans la mélasse. Falconnetti savait ce que cela signifierait pour lui. On le charcuterait jusqu'à ce qu'il ait déballé toute sa vie, même celle de son enfance, et ensuite on jetterait les morceaux de son corps dans l'Hudson. Il en frémit rien que d'y penser, questionna :

— Est-ce qu'il a parlé, ce type ? L'intermédiaire...

— Non. Ça a pas été de pot. Quand on lui a mis la main dessus, il a réagi plus vite qu'on s'y attendait. Il a fallu le... vous comprenez ?

— Ouais. Et, heu... celui qui nous a faussé compagnie ?

— Ça, je sais pas. C'est pas moi qui m'en suis occupé. Mais les pauvres gars se sont fait rectifier sur place.

— Je te demande si une information est arrivée en haut lieu. Tu me comprends ou merde ? s'énerva Falconnetti.

— J'en sais rien. À mon avis, non. Tout ça s'est passé très vite, vous

savez. Y z'ont pas dû avoir le temps.

Falconnetti poussa un soupir. Si ça pouvait être comme ça que les choses se soient passées ! En fait, la combinaison noire lui avait peut-être rendu service en rectifiant les hommes de Marioni envoyés chez Tony Colombo. Possible que le vieux capo n'ait aucune preuve.

— Bon. Je te remercie, Dan.

— Vous voulez savoir autre chose ?

— Non, ça va. Ne parle surtout pas de cette conversation à quiconque, hein ?

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur Falcon.

Il raccrocha, le front mouillé de sueur, et sortit un mouchoir pour s'essuyer. Ce fut à cet instant qu'il perçut un curieux bruit de l'autre côté de la porte du salon. Sur les quatre hommes délégués par Moss Arioti en équipe de protection, l'un d'eux était de garde dans le hall de la villa, bloquant l'accès à l'appartement. Falconnetti n'était pas loin de penser que ces mecs avaient non seulement pour consigne de le protéger, mais aussi de lui interdire toute sortie tant qu'il ne se serait pas justifié auprès de la *Commissione*. Et il se pouvait bien que le gorille de l'entrée soit venu espionner à sa porte et qu'il ait entendu son dernier appel.

Il allait prudemment s'approcher du battant quand celui-ci s'ouvrit brutalement dans un fracas de gonds arrachés et de bois éclaté. Le gorille débarqua dans le salon à la renverse. Geen le vit s'étaler de tout son long sur la moquette. Une vilaine pieuvre rouge s'était collée contre sa face. Une pieuvre faite de sang et de matière dégoulinante qui semblait avoir jailli de son crâne et qui se mit à ruisseler sur le sol.

Le temps que Genco Falconnetti réalise, une ombre immense s'était encadrée dans le chambranle.

— Oh... Mais... mais... bégaya-t-il. Oh ! Putain de merde !

L'intrus braquait sur lui un méchant pistolet prolongé par un gros bulbe sinistre.

— Compte pas sur les autres gus, Geen, je les ai rectifiés.

Falconnetti eut l'impression d'entendre une voix en provenance directe de l'au-delà.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ? Pourquoi est-ce que vous avez fait ça ? s'étonna-t-il stupidement.

Puis il prit conscience de l'identité du visiteur, déglutit à grande-peine et commença à reculer vers le fond du salon.

— Je... J'ai rien fait ! glapit-il soudain. J'ai rien à voir avec eux, d'ailleurs ils me séquestraient. Vous avez bien vu qu'ils me retenaient prisonnier... Bolan, écoutez...

— Tu as quelque chose à me dire avant de partir ? fit la voix désincarnée.

— Attendez ! Faites pas ça... Je peux vous dire des choses sur eux.

C'est pas mes amis, mais je connais des trucs intéressants...

— Suffisamment intéressants pour m'empêcher de te tuer ?

— On peut s'entendre... Vous voulez que je vous parle de quoi ?

— Commence par les films.

— Oui... Attendez, quels films ?

Le canon du Beretta se releva vers la tête de Geen.

— Tu commences bien mal. Je crois que la discussion va s'arrêter tout de suite.

— Non ! Vous... Vous voulez parler de ces conneries de films de studio...

Genco Falconnetti avait perdu une partie de sa superbe et de sa dignité depuis qu'il connaissait la présence de l'Exécuteur dans la ville. Il venait de la perdre tout à fait devant la menace précise qui brutalement faisait irruption dans sa vie de truand endimanché et manucuré. Son vernis social s'était craquelé, écroulé à ses pieds. La mort était à présent devant lui, venue lui demander des comptes, et un immense vide s'était fait en lui ; il n'était plus qu'une enveloppe creuse tétanisée par l'abominable réalité.

Il s'entendit poursuivre d'une voix qui lui semblait sortir d'un long tunnel :

— Je sais qu'ils font ces films pour obliger des personnes à marcher avec eux. C'est un système classique, vous savez... Je peux vous donner l'adresse du studio, si c'est ça que vous voulez... C'est dans Newark, près du cimetière, à deux pas d'Irvington.

— Le nom de la boîte ?

— Metropolitan Video. Ils ont du matériel tout neuf.

— Je me fous du matériel. C'est toi qui chapeutes l'opération ?

— Non. Je vous jure que non.

— Donne-moi des noms.

— C'est, heu... Je crois que le patron s'appelle Ruby. Don Ruby.

— C'est pas un frère de sang ?

— J'crois pas.

— En somme, tu ne connais pas grand-chose.

— Posez-moi des questions...

— Fais preuve d'imagination, dit froidement Bolan. Raconte-moi par exemple tes relations avec le sénateur Dean Powers.

— Ah ! Vous êtes au courant de ça...

— Ouais, mon pote. Où sont les bandes concernant sa femme ? Dépêche-toi, j'ai la main qui fatigue.

Le coup d'œil rapide de Falconnetti vers une porte contiguë n'avait pas échappé à Bolan.

— C'est pas un film, précisa nerveusement le truand déchu. C'est une bande vidéo.

Le regard de Bolan se glaça.

— Tu te fous de ma gueule ? Elle a tourné ces saloperies pour le cinéma, pas pour la télé.

— Oui, c'est vrai ! Mais les films n'existent plus. Ils ont tous été détruits. On a seulement conservé un enregistrement magnétique sur cassette.

— Va le chercher.

— Mais, c'est pas moi qui... commença à protester Falconnetti.

Sans qu'un seul muscle ait bougé dans le visage de Bolan, le Beretta émit une toux sèche en crachant une pastille brûlante en direction du malfrat. Une fraction de seconde plus tard, celui-ci ressentit une brûlure à son oreille droite. Il y porta la main et l'en retira pleine de sang.

— Vous êtes fou ! cria-t-il en s'apercevant que le lobe de son oreille avait disparu.

— Va la chercher, réitéra Bolan sur le même ton glacial.

La main contre sa tempe, Falconnetti pleurnicha en se dirigeant vers la porte au fond du salon, Bolan sur ses talons. La pièce contiguë était un grand bureau sobre qui ne devait pas souvent être utilisé. Il y régnait un ordre trop ostensible. Le mafioso sédentaire s'avança vers un coffre mural qu'il ouvrit en y laissant des traces de sang.

— C'est ici, annonça-t-il en avançant la main à l'intérieur. Vous pouvez...

Il ne put terminer sa phrase. De nouveau, le silencieux venait de faire entendre un chuintement rauque et la nuque de Falconnetti s'orna d'un trou sanglant par où s'échappa un peu de cervelle.

Bolan contourna le cadavre. Il alla récupérer le petit automatique .32 que le mafioso avait tenté de saisir dans le coffre, le jeta par terre, puis s'empara de six vidéo-cassettes qu'il répartit dans les poches de sa combinaison.

Genco Falconnetti ne lui aurait livré aucune autre information à peu près intéressante que l'Exécuteur ne connaisse déjà. Il était mort comme il avait vécu. Comme une lope, comme un rouage sans dimension réelle dans l'Organisation du Crime. Bolan n'avait compté avec lui que dans un contexte bien précis.

Il vida les lieux en laissant derrière lui cinq nouveaux cadavres et s'en retourna vers l'Alpine Turbo qui l'attendait, tapie dans l'ombre.

Il allait bientôt pouvoir remonter jusqu'aux grosses têtes.

CHAPITRE XI

Le char de guerre n'était pas loin, garé sur un parking de Harrison. Ainsi que Bolan s'y attendait, un des enregistrements de bord couplé à la radio avait fonctionné durant son absence.

En arrivant chez Falconnetti, l'Exécuteur n'était pas entré tout de suite en scène. Selon son habitude, il avait d'abord soigneusement examiné les lieux, noté la présence d'une surveillance humaine et repéré la boîte à relais du téléphone. Dès qu'il eut éliminé les trois soldats dans le jardin, il s'employa à fixer un bug sur la ligne téléphonique et attendit qu'une minuscule diode s'éclaire sur le petit boîtier électronique, signalant un appel. Il y en avait eu deux, coup sur coup. Bolan, alors, avait retiré son installation puis s'était débarrassé du dernier garde à l'intérieur avant de s'occuper de « Monsieur Falcon ».

À présent, il écoutait l'enregistrement. L'émission en provenance du bug était parfaite.

— ... *compte pas sur moi pour te passer le patron*, disait une voix déplaisante. *Tu crois qu'il n'a que ça à faire d'écouter tes doléances ?*

Les chiffres du numéro appelé s'inscrivaient sur un voyant digital.

Il étudia attentivement les deux communications successives et eut un sourire grimaçant. Il savait maintenant comment on avait pu lui tendre un traquenard dans la maison où Tony la Combine s'était réfugié.

Tout de suite après, il mit en fonction un magnétoscope et passa l'une des vidéocassettes qu'il avait rapportées de chez Falconnetti. Elle portait une étiquette mentionnant deux lettres : D. P. Les initiales de Dean Powers. Ce qu'il vit en quelques minutes sur l'écran lui fut suffisant. En effet, M^{me} Powers n'avait pas toujours été l'épouse honnête et rigoureuse que l'on s'attend à trouver aux côtés d'un politicien en vue. Les ébats scabreux en compagnie d'adonis bien pourvus par la nature, qui étaient stockés dans la bande magnétique, n'étaient certes pas à passer dans un collège de jeunes filles.

Les autres cassettes portaient également des initiales que Bolan attribua d'emblée à des personnages figurant sur sa liste. Sauf le juge d'instruction Robert Schulz. Celui-là ne fonctionnait pas au chantage. Il avait devancé la démarche.

Bolan fit passer une à une les cassettes sous un appareil démagnétiseur pour en effacer le contenu, puis il réintégra l'Alpine Turbo et pointa son capot vers Irvirtgon.

Vingt minutes plus tard, il s'arrêta devant la Metropolitan Video

dont la plaque minable était accrochée à la façade d'un immeuble vétuste à deux étages. Il fit sauter la serrure de trois balles silencieuses, s'introduisit à l'intérieur de locaux sombres et vides, perçut bientôt l'écho d'une musique sourde qui filtrait sous ses pieds. Les studios étaient donc en sous-sol et marchaient de nuit. Normal pour le genre d'activités qui s'y déroulaient.

L'Exécuteur trouva facilement le chemin, un escalier en pierre qui le conduisit devant une porte capitonnée. Celle-ci céda sous sa poussée et il reçut une bouffée de musique lancinante et de lumière émise par des projecteurs répartis autour d'une grande salle. Une équipe de cinéastes œuvrait, filmant deux filles nues sur un immense lit aux draps mauves. Le décor reconstituait une luxueuse chambre d'hôtel. Du moins était-ce l'impression qu'en eut Bolan. Les filles s'adonnaient pour la caméra à des plaisirs qui n'avaient rien d'innocent, ponctuant la scène de petits gémissements et de soupirs langoureux. Puis un homme gras à la peau flasque vint bientôt les rejoindre sur le lit. Il se tenait constamment de dos ou de trois quarts arrière, de sorte qu'on ne lui voyait jamais le visage.

Bolan demeura quelques instants immobiles à observer le studio occupé, outre les trois cinéastes, par quatre autres types attentifs dont un paraissait être le metteur en scène, d'après les signes qu'il adressait aux techniciens. Le gros homme émit bientôt une sorte de feulement assouvi, conserva quelques secondes sa position allongée sur le dos, puis se retourna d'un coup et s'assit sur le lit. Ce fut seulement à cet instant que Bolan put apercevoir son visage. Un visage très quelconque, sans doute celui d'un comédien de troisième ordre. La scène se figea et la caméra continua de tourner durant une vingtaine de secondes avant que le metteur en scène donne l'ordre d'arrêt.

Pas mal, l'astuce, bien que classique. Il n'y avait plus qu'à remplacer sur l'image la tête du type par une autre soigneusement choisie parmi des « sujets » à convaincre. Un simple travail de laboratoire, peut-être même de montage vidéo par l'intermédiaire d'un ordinateur. Et il était à peu près certain que la victime était déjà toute désignée. Il n'y avait eu qu'à choisir un comédien d'une même corpulence. L'enregistrement ne pouvait constituer une preuve légale, mais la Mafia n'avait rien à faire de la légalité. Il lui suffisait d'avoir la possibilité de déshonorer le « sujet » qui, par ailleurs, s'était peut-être déjà compromis dans d'autres circonstances, réelles, celles-là. Et la séquence réalisée en studio venait alors confirmer, renforcer la réalité. Le coup d'estocade. Ouais, c'était vraisemblable.

Combien de personnes étaient tombées dans le panneau, et à quels niveaux de l'administration ? Bolan préférait ne pas y penser.

Il entendit soudain l'ouverture d'une porte dans son dos et se plaqua au mur. Un type grand et sec sortait des toilettes, accompagné

par un bruit de chasse d'eau. Il aperçut Bolan avec un temps de retard, mit encore une seconde avant de réaliser que le sinistre accoutrement de combat ne faisait pas partie du tournage du film, porta la main vers une arme glissée dans sa ceinture et encaissa une 9 mm parabellum en pleine tête. Bolan le laissa s'effondrer tranquillement et avança vers la salle illuminée. Personne ne s'était aperçu de ce qui venait de se passer. Le coup de feu atténué s'était perdu dans la musique qui sévissait encore. Ce fut le « metteur en scène » qui le vit le premier. Il se mit à gesticuler et à brailler d'une voix aiguë en direction du fond de la salle. Bolan s'en désintéressa pour s'occuper de cibles plus urgentes. Les quatre types repérés en arrivant avaient déjà sorti des revolvers qu'ils commençaient à braquer sur l'intrus. L'Exécuteur avait changé le Beretta contre le P-M mini-Uzi qu'il portait en sautoir sur la poitrine. Il leur expédia une giclée de projectiles en taie qui les fit danser et trépider sur place avant qu'ils ne s'écroulent dans un dernier pas de deux.

À l'évidence, les « cinéastes » faisaient partie de la Mafia, mais Bolan répugnait à tuer des hommes désarmés. Il fit pourtant taire ses scrupules lorsqu'il les vit à leur tour exhiber des armes en essayant de s'abriter derrière la caméra-vidéo. Deux courtes rafales les envoyèrent rejoindre leurs complices avant même qu'ils aient pu tirer un seul coup de feu.

Il ne restait plus que le metteur en scène, le comédien et les filles. Il fit sortir celles-ci en leur montrant la sortie avec le canon du P-M.

— Grouillez-vous, ordonna-t-il.

Elles raflèrent quelques vêtements au passage et s'éclipsèrent en poussant de petits cris affolés. Le gros type demeurait sur place, debout au pied du lit, avec l'air de ne pas comprendre la situation pourtant évidente.

— Toi aussi, cracha Bolan. Casse-toi.

— Comme... comme ça ? bégaya l'autre. J'ai même pas touché mon cachet.

Bolan lui expédia au ras des pieds trois balles qui le firent brusquement sortir de son hébétude. Il fit un petit bond maladroit, arracha un drap dont il s'entoura la taille puis suivit la trace des filles.

— Montre-moi le labo, gronda l'Exécuteur en faisant pivoter le P-M vers le metteur en scène.

Celui-là avait compris. Les mains levées bien haut au-dessus de sa tête, il conduisit Bolan dans un assez long couloir jusqu'à une pièce aussi grande que le studio de tournage, où s'alignaient des écrans de télévision, des magnétoscopes et un ensemble de vidéo-informatique. C'était bien ça, les montages s'opéraient à travers un système d'ordinateurs. Des appareils sophistiqués dignes de ceux qui avaient servi aux trucages de la *Guerre des Étoiles*. La Cosa Nostra avait des

moyens et des idées.

Une vidéothèque présentait des rayonnages remplis de cassettes.

Il détacha de son ceinturon trois grenades incendiaires qu'il balança sur les coûteux appareils, fit refluer le petit homme vers la salle de studio en lui annonçant :

— Dis à tes amis que la fête est finie. Je vais bousiller leur combine. Maintenant, tire-toi.

L'autre ne se fit pas prier. Il courut comme un damné vers la sortie, escalada à toute vitesse l'escalier en pierre. Bolan entendit un bruit de dérapage, puis de chute et, enfin, une porte qui claquait contre un mur. Il projeta une nouvelle grenade incendiaire sur le lit aux draps mauves, deux autres à chaque extrémité du studio et quitta les lieux sans attendre les mini-explosions qui allaient libérer les charges de phosphore.

Lorsqu'il lança le moteur de son petit bolide européen, une épaisse fumée commençait déjà à sortir par les soupirails de l'immeuble.

Il roula pendant deux kilomètres dans des rues où la circulation était presque nulle, stoppa doucement devant une cabine téléphonique alors que retentissaient au loin des sirènes de police. Il passa son trench-coat et alla glisser de la monnaie dans l'appareil.

Al Pellegrino avait des poches sous les yeux. Rongé par la fatigue et l'anxiété, il attendait dans un bureau de l'immeuble de Manhattan les nouvelles que devaient lui communiquer les équipes lancées contre la combinaison noire. Mais chaque fois qu'il y avait eu un appel, il n'avait entendu que des rapports négatifs, désolants. Le grand salaud traînait dans la rue, invisible et répandant son venin. Et, bon Dieu, l'événement prévu ne s'accomplissait toujours pas.

Combien de temps allait-il falloir attendre avant de localiser ce fumier et lancer la troupe contre lui ? Pellegrino n'avait jamais eu affaire avec Bolan, ni de près ni de loin. Il avait entendu des tas de choses dingues à son sujet, des témoignages selon lesquels la Grande Pute était passée comme la foudre sur des Familles, ne laissant derrière lui que ruines et sang. Il n'y croyait qu'à moitié, ou plutôt se disait que c'était parce qu'on n'avait jamais su correctement s'y prendre. On l'avait combattu sur son propre terrain, avec des soldats idiots tout juste bons à tirer partout dès qu'ils entrevoyaient une ombre, alors qu'il fallait l'avoir par la ruse, l'intelligence et le savoir-faire.

Mais l'événement tardait. Et les heures passaient à toute vitesse. Pellegrino attendait en se bouffant les ongles.

Frank Marioni attendait, lui aussi. Dès l'annonce que Bolan était arrivé en ville, le vieux *capo* avait rallié l'immeuble de la *Commissione*. Il avait annoncé qu'il prenait les choses en main, mais en réalité il était comme tous les autres. Il pétait de trouille. Il s'était tout

bonnement retranché à l'abri de cette forteresse moderne bardée de soldats et de vigiles en poste autour du building.

Moss Arioti avait appelé un quart d'heure plus tôt. Puis d'autres chefs d'équipes étaient venus à tour de rôle dégoiser des choses insipides dans le téléphone...

Mais, qu'est-ce que ces types super-payés foutaient ? Ils se planquaient, eux aussi, au lieu de faire le vrai boulot ? Pellegrino aurait dû, à l'heure actuelle, être bien au chaud chez lui à Queens, dans son lit au lieu de s'occuper d'une tâche qui ne concernait pas un *consigliere*.

Il sursauta en entendant la sonnerie d'un des cinq téléphones disposés devant lui sur son bureau, lança une main avide et cracha un « allô » impatient.

— Al Pellegrino ? entendit-il.

Il marqua un temps, répliqua :

— Qui est-ce ?

— Tu fais des heures supplémentaires, Al ?

— Qui est-ce ? répéta-t-il, le ton mauvais.

Un bref ricanement lui vrilla l'oreille, puis :

— Bolan.

— Hein, quoi ? Vous l'avez trouvé ?

— Négatif, connard. C'est moi qui t'ai trouvé. Passe-moi le vieux.

Le *consigliere* éclata brusquement de colère :

— Écoute, petit con ! Va dire tes blagues ailleurs et fous...

— C'est pas une blague, coupa sèchement la voix. Passe-moi Frankie au lieu de rester le cul planté dans ton fauteuil.

Pellegrino sentit brusquement une sueur froide lui couler dans le dos.

— Attendez. Heu... qu'est-ce qui me prouve que tu es bien celui que tu dis ?

— J'ai bousillé les soldats du vieux dans les marais. Avant ça, j'ai liquidé les types qui m'attendaient à Stamford et j'ai récupéré Tony la Combine. Maintenant, je viens de foutre le feu au studio de Metropolitan Video. Tu veux que je t'en dise encore d'autres ?

La sueur glacée de Pellegrino dégouлина un peu plus dans son dos et atteignit ses reins, lui arrachant un frisson. Il demeura muet pendant plusieurs secondes, puis articula difficilement :

— Pourquoi tu appelles, Bolan ?

— Je le dirai à Frank. Je sais qu'il est dans l'immeuble.

— Ouais. Bon, attends.

Il se leva avec un vertige, un bourdonnement dans la tête. C'était pas possible ! Ce mec était fou à lier.

Coupant provisoirement la communication, il forma deux chiffres sur le cadran d'un autre téléphone et attendit d'avoir Frank Marioni en

ligne.

— C'est Bolan, prononça-t-il sourdement. Il veut vous parler.

— Qu'est-ce que tu racontes, Al ? crachota le vieux *capo*.

— Je vous dis que c'est lui. Il est là sur la ligne trois.

Un silence plana avant que Marioni reprenne la parole.

— Reste à l'écoute. Tâche de te rappeler ce qu'il va dire.

Pellegrino connecta les deux lignes, plaqua son oreille contre l'appareil, puis le *capo* lâcha d'une voix fielleuse :

— Alors, c'est vrai, c'est bien toi ?

Il eut en retour un rire bref suivi d'une réponse qui fit frémir le *consigliere*.

— C'est bien moi, Frankie. Je suis venu trancher ta vieille gorge pourrie par la vérole.

— Ah ouais ? T'es gonflé, petit. Pourquoi tu m'appelles comme ça ?

— Pour te prévenir. Je veux que tu saches ce qui va t'arriver et que tu en fasses dans ton froc.

Marioni gloussa comme si la chose l'amusait follement.

— Tu racontes des conneries. Si t'étais intelligent, tu saurais que c'est pas possible. Tu as déjà essayé au Nouveau-Mexique, il y a quelque temps, et ça a raté. T'as loupé ton coup, Bolan.

— Qui te dit que je ne t'ai pas laissé en vie exprès ? Maintenant, je t'ai à ma main. Je vais te ramasser avec tous tes ringards.

— Tu peux toujours essayer. Tu vas y laisser ta peau de merde.

— Négatif. Je vais aussi foutre en l'air le système MIDAS. Je sais où et comment frapper.

— De quoi tu parles ?

De nouveau, le rire de Bolan fusa dans l'appareil.

— Tu es un petit marrant, dans ton genre. Dommage que je doive raccrocher, on aurait pu s'amuser un instant ensemble.

— Attends un peu. Qu'est-ce que tu disais à ce sujet ?

Le ton de Marioni s'était légèrement tendu.

— Je suis au courant pour MIDAS. C'est pas seulement une opération, je sais où il crèche et comment tout fonctionne.

— Tu bluffes !

— Crois-le. *Ciao*, Frankie.

— Va te faire foutre, Bolan ! cria brusquement Marioni. New York, c'est pas comme au Nouveau-Mexique. Tu pourras pas...

Mais Bolan avait déjà raccroché. Le claquement de coupure résonna longtemps dans la tête du vieux *capo*.

La main de Pellegrino resta crispée sur le combiné, gluante de sueur. Puis il se secoua comme au sortir d'un mauvais rêve et se précipita dans le couloir jusqu'au bureau du parrain.

L'événement s'était enfin produit, mais pas exactement comme on l'attendait. Ce salaud s'était ouvertement payé la tête de Marioni et

d'après ce qu'il avait raconté, il était au courant de beaucoup trop de choses. Il allait falloir prendre de nouvelles précautions, mettre sur pied un plan d'urgence pour protéger le système. S'il avait dit vrai, s'il était vraiment au courant, alors...

Merde ! Et Angelo Stanza, le super boss, qui n'était même pas là pour prendre des responsabilités. Pellegrino ne l'avait jamais vu, ni même entendu au téléphone. Il se pouvait même que Marioni, de son côté, ne l'ait jamais rencontré. Á croire que Stanza était un fantôme.

Quelle foutue merde !

CHAPITRE XII

Immédiatement après avoir raccroché, Bolan avait appelé Schwarz et Blancanales à leur motel, dans New Harlington. Ceux-ci venaient d'y arriver en compagnie des deux jeunes femmes qu'ils avaient installées dans une des chambres, se réservant la seconde pour le reste de la nuit. Il donna pour consigne à Politicien d'aller opérer une mission de surveillance discrète du second camp de moustachus siciliens, à bord d'une des voitures équipée en émission-réception radio.

À peine avait-il raccroché ce qu'il appelait le « baladeur », le radio-téléphone du mobil-home, que celui-ci émit sa tonalité musicale. C'était Phil Necker.

— J'ai du nouveau, annonça le fédé-mafioso. Tout d'abord, il commence à y avoir un drôle de remue-ménage, ici. Le vieux a rameuté tout son état-major pour une conférence improvisée. Il paraît qu'ils sont en train de mettre sur pied un plan d'urgence.

— Tu es où ? fit Bolan.

— Dans la rue. Une cabine publique.

— Ça correspond à quoi, ce plan d'urgence ?

— Je n'ai pas été convié à la réunion, ça ne tombe pas dans mes attributions, mais je sais que ça a un rapport avec de très, très récents événements. Tu me suis ?

— Continue.

— Des ordres ont été donnés pour que la troupe sur place se tienne prête à partir. Ils sont déjà tous sur le pied de guerre.

— Tu veux parler des boy-scouts qui sont dans ton immeuble ?

— Ouais. La moitié des effectifs, environ vingt-cinq gus qui sont en train d'astiquer leurs pétoires. La plupart ont été recrutés dans la main-d'œuvre locale. Des travailleurs indépendants du Milieu. Mais ils sont encadrés par des frères de sang, des durs de durs. Ceux-là ont des cartes de visite spéciales.

Necker faisait allusion aux As noirs, des tueurs d'élite dépendant directement de la *Commissione* et dont les méthodes s'apparentaient à celles de la Gestapo.

— Il va falloir que tu fasses sacrément gaffe, Stricker. Dès que ces mecs vont gerber de l'immeuble, ils feront tout pour te coincer. Et ils sont réputés pour ne jamais manquer leur coup.

— As-tu une information concernant les produits d'importation du vieux pays ? questionna Bolan.

— Je sais que le dispositif de surveillance a été renforcé au camp

numéro deux, si c'est ça que tu veux savoir. Mais de ce côté, tout paraît être encore en stand-by. Pourtant, il se pourrait bien que le vieux décide de les lâcher à tes trousses comme une meute de chiens de chasse. Il est fou furieux, il bave de rage. Qu'est-ce que tu lui as fait, Stricker, à part lui bousiller déjà pas mal d'effectifs ?

— Je lui ai bigophoné.

— Ah, c'est ça...

— Je lui ai dit que j'ai compris tout le système MIDAS et que j'allais passer dessus.

Necker ricana.

— Ouais, je comprends maintenant. C'est la deuxième information que je voulais te donner. J'ai fouiné discrètement à ce sujet. MIDAS est une sorte d'Organisation sur le plan national, un holding dont les membres au sommet téléguident la prise en main d'un tas de politiciens et de hauts fonctionnaires de l'administration. En plus, ils ont à leur disposition des moyens techniques énormes : informatique, électronique, liaisons avec les banques de données et le toutim. Je crois même qu'ils ont des oreilles et des yeux jusqu'au Pentagone et à la Grande Maison.

— Infiltration et subversion ?

— Oui. À grande échelle. Et MIDAS est directement associé à la *Commissione*. Une sorte d'entité à deux corps, comme des frères siamois. Mais ceux de chez moi ne leur laissent pas la bride sur le cou, malgré ce qui est apparent. Ils leur ont collé des pions un peu partout au sein du système. Ils sont toujours aussi méfiants, tu les connais...

Oui, Bolan les connaissait. Il savait à quel point les mafiosi se méfiaient les uns des autres, ne régnant qu'avec une main sur le portefeuille, l'autre sur la crosse d'un revolver. Mais, à part cela, leur association avec ce qui ressemblait à une société capitaliste de vaste envergure promettait non seulement des gains monstrueux, mais aussi la mainmise sur une grande partie des structures officielles du pays. Et lorsqu'on savait que le budget de la Mafia était déjà supérieur à celui d'un pays comme l'Allemagne ou la France, il y avait de quoi avoir le vertige en imaginant les sommes fabuleuses qu'allait manipuler le nouveau concept new-yorkais. Sans compter la suprématie que cette association de malfaiteurs serait bientôt en mesure d'assurer sur les Familles des autres États américains. Un nouvel empire pouvait renaître à partir de la côte Est. Un empire du Mal que les autorités ne seraient plus en mesure de contrecarrer, infiltrées et corrompues qu'elles seraient alors.

Tout cela n'avait rien de réjouissant. Ce n'étaient pas les quelques coups locaux déjà portés par Bolan, malgré leur aspect spectaculaire, qui auraient raison de cette nouvelle hydre en cours de gestation. Il fallait intensifier les *blitz*, lancer la guerre totale et couper les têtes.

Tout cela en quelques heures...

Bolan, depuis son engagement de la soirée, avait pu éviter les flics. Mais si la guerre de New York devait se poursuivre au-delà de l'aube, il les aurait sur le dos et risquerait alors de finir sous les balles des hommes en bleu. Il convenait d'accélérer les événements, de brusquer le cours du destin qui jusque-là lui avait été propice.

Il demanda à Necker :

— Où peut-on joindre ton contact ?

Il parlait de Freddy Gambit, la taupe fédérale infiltrée dans une équipe de surveillance mise en place au sein du système MIDAS.

Necker lui indiqua un numéro de téléphone, ajouta :

— Tu as toujours des doutes sur lui ?

— Pour l'instant, tout va bien, éluda Bolan. Remonte dans ton building et surtout fais-toi oublier. Salut.

— Hé, attends ! Je voulais te dire aussi... Le quartier général de MIDAS est quelque part entre Newark et Allentown. J'ai entendu parler de Bethlehem.

— C'est là que va naître le petit Jésus ?

— Un petit Jésus avec des cornes, dans le genre de Satan, si tu vois, ricana Necker. Le siège social officiel, à Newark, doit être blanc comme neige, et c'est à Bethlehem qu'ils dansent la ronde infernale. Ça devrait pouvoir te servir, à condition que tu ouvres grands les yeux et que tu fasses gaffe à tes fesses. Ici, ils en parlent à mots couverts comme si c'était le saint des saints. Il doit y avoir une surveillance aussi importante qu'à Fort Knox.

— Okay, termina Bolan.

Coupant le contact, il réfléchit aux renseignements qui venaient de lui être donnés. Il n'avait pas voulu alarmer inutilement Necker, le placer dans une position psychologique intenable vis-à-vis de son entourage de mafiosi. Mais il était clair pour lui que « Quick » Freddy était devenu une planche complètement pourrie. La dernière conversation de Genco Falconnetti avec l'un de ses hommes était sans équivoque et confirmait les soupçons de l'Exécuteur. On avait remplacé un pion sur l'échiquier, la partie était truquée. Heureusement pour Necker, le premier cavalier avait été renversé trop brutalement pour être en mesure de faire part de ses attaches.

C'était un coup nul. Une chance que Bolan allait peut-être pouvoir saisir au vol et utiliser, à condition de jouer à la fois en finesse et en rapidité. Était-ce l'élément-clé qui lui permettrait l'échec et mat avant l'aube ? Il adressa une muette prière au dieu de la guerre pour qu'il en fût ainsi et lança le moteur du mobil-home.

Il n'avait bluffé que partiellement Frank Marioni au sujet de MIDAS. De bonnes cartes étaient dans sa main. Il détenait des réponses mais, paradoxalement, certaines questions restaient à poser.

Il y avait six hommes répartis de chaque côté de la grande table de conférence. Jess Roscone, à quarante-trois ans, était le plus jeune des membres de la nouvelle *Commissione*. Il avait dû son admission au sein du Conseil au formidable réseau de stupéfiants qu'il contrôlait depuis le Mexique jusqu'au Dakota du Nord. À sa droite, mais séparé de lui par un bon mètre de distance, Ottavio Giuliani, le *capo* de Pennsylvanie, semblait chercher l'inspiration dans un verre de J & B qu'il triturerait entre ses doigts, et, en face, Tomasso del Gracio présentait un visage renfrogné, mâchoires serrées sur un gros Havane dont il tirait parfois une bouffée hargneuse. Del Gracio supervisait toute la prostitution et les jeux clandestins de la côte Est. À ce titre, il représentait une fortune immense et pesait très lourd dans les décisions du Conseil.

Les trois hommes étaient accompagnés de leurs *consiglieri* qu'ils consultaient épisodiquement d'une voix chuchotante.

Frank Marioni trônait en bout de table, l'œil encore vif et la parole facile malgré son âge avancé. Assis à côté de lui et légèrement en retrait, Al Pellegrino prenait des notes sur un bloc-sténo.

— Vous êtes maintenant tous au courant de la situation, conclut Marioni. Il va falloir voter une décision.

Del Gracio grogna sans desserrer les dents de sur son cigare :

— Moi, je dis qu'il faut pas s'affoler. Bolan n'attend que ça.

— Qui parle de s'affoler ? fit dédaigneusement le *capo* de Pennsylvanie.

Des trois chefs présents à la conférence improvisée, il était le seul à appuyer sans réserve Frank Marioni parce qu'ils étaient liés par de gros intérêts communs et aussi par le fait qu'avec lui ils avaient longtemps « travaillé » ensemble, dans le passé, à construire des territoires que le grand fumier en noir avait bousillés l'un après l'autre.

Il poursuivit :

— Ce que Frank propose, c'est tout simplement d'utiliser les grands moyens pour liquider ce pourri. Il est arrivé dans nos murs pour y semer sa merde et c'est là qu'il va crever. On a de gros moyens...

— Tu parles de ce qui en reste ! contra le patron de la drogue. Tu sais combien il nous a déjà foutu de soldats en l'air ?

— C'est justement pour ça qu'il faut pas rester les bras croisés à palabrer comme de vieilles bonnes femmes, Roscone. Conserve ton cul toute la nuit dans ce fauteuil et Bolan continuera de tuer nos hommes avec ses putains d'explosifs et ses fusées de merde ! Ensuite, il pourra tranquillement s'amener ici et nous égorger. Tes inconscient ou quoi ?

— Merde ! Ce mec est quand même pas un surhomme ! aboya del Gracio. Tu dis n'importe quoi, Ottavio, comment crois-tu qu'il ferait pour débarquer dans cet immeuble avec tout ce système de sécurité et

les hommes...

Ottavio Giuliani prit une profonde inspiration et coupa la parole au parrain des proxénètes sur le ton que l'on prend pour s'adresser à un écolier borné :

— Et toi, Tomasso, comment crois-tu qu'il a fait, il n'y a pas si longtemps que ça, pour s'introduire dans l'immeuble de l'ancienne *Commissione* et y répandre une rivière de sang ? Je te pose la question. C'est pourtant comme ça que ça s'est passé. Les mecs qui réfléchissaient comme toi n'y ont pas cru jusqu'à ce qu'ils se retrouvent saignés comme des dindons. Alors, moi je dis qu'il faut réagir et vite, lancer au moins la moitié de nos forces contre Bolan. Tout de suite, sans discuter.

Frank Marioni eut un regard reconnaissant pour Giuliani et enchaîna :

— Il ne s'agit pas d'envoyer bêtement nos hommes draguer toute la ville pour retrouver ce fumier. On a un plan précis auquel on a pensé dès qu'on a su qu'il était arrivé. Dès qu'il se manifestera de ce côté, on donnera le signal, et alors...

— Ouais, on sait, grasseilla Roscone. Mais s'il n'appelle pas notre gus ? Et d'un autre côté, qu'est-ce qu'on a à craindre ? Jusqu'ici, il nous a eus à la surprise, mais maintenant, toutes les sécurités sont renforcées. Il pourra jamais recommencer son coup avec les autres *malacarni*. Personne ne dort, là-bas, tout le monde est sur le pied de guerre. Et ici, c'est pareil. Qu'il montre seulement le bout de sa sale gueule et il se fera rectifier illico.

Le poing de Giuliani s'abattit avec force sur la table.

— Putain ! T'es vraiment le roi des cons, Roscone. T'as rien compris ? Si tu crois qu'il suffit de rester pénardement id pour être à l'abri, c'est que t'as un tas de raviolis à la place de la cervelle. J'ai vu la combinaison noire à l'œuvre, ici sur la côte Est, et aussi à Los Angeles, à San Diego, à...

— Tas vu Bolan et t'es encore en vie ? tenta de plaisanter del Gracio d'une voix de fausset.

— Arrête tes conneries, tu veux ? J'ai vu en tout cas ce qu'il laisse derrière lui à chaque fois. Il est pire qu'un régiment de parachutistes. Il a pas que des flingues. Il a tout un putain d'arsenal avec des missiles, des bidules télécommandés et des armes antichar. Et c'est pas des palabres qui l'arrêteront s'il a envie de venir jusqu'ici pour te couper les couilles. Alors, je dis qu'il faut pas le laisser faire sans réagir. On a tout ce qu'il faut en main pour lui baiser la gueule. Des hommes, du matériel, des moyens radio et des indices partout. Il pourra plus faire un pet dans une rue sans qu'on soit tout de suite au parfum. Je te dis qu'on va le coincer cette nuit, Tomasso. On fouta sa tête au bout d'un piquet et on la baladera partout pour que tout le monde

sache qu'on a eu le salaud. Et tout le monde saura que Frank Marioni et Ottavio Giuliani ont fait front pendant que des mecs comme del Gracio et Roscone chiaient dans leurs frocs. Si t'as tellement la trouille, taille-toi dans une piaule de cet immeuble et fous-nous la paix. On a passé plus de deux ans à remonter ce que Bolan avait bousillé, on a sué sang et eau pour y arriver et tu voudrais qu'on laisse ce connard tout détruire une nouvelle fois ? Faut se secouer les puces et passer aux actes. Qu'est-ce qu'on est, hein ? Des mecs avec des couilles ou des connasses effarouchées ? Nos territoires, faut les protéger. Maintenant, si tu préfères te regarder l'ombilic au lieu de relever la tête, te gêne surtout pas. Y a toujours des gus qui rêvent de finir dans une fausse à purin. C'est une question de tempérament. Après tout, personne ici te force à devenir moins con.

Giuliani reprit son souffle après sa longue tirade tandis que Roscone faisait une sale gueule, prêt à mordre. Frank Marioni dissimulait son contentement derrière un masque impénétrable. Giuliani avait bien joué. Un sacré discours !

Il surenchérit :

— Il ne faut pas oublier quelle est la situation. Si Bolan arrive à remonter jusqu'à MIDAS et à y semer sa merde, c'est tous nos espoirs qui foutent le camp dans la nature.

— Ouais, grogna le *capo* de Pennsylvanie. Même s'il ne détruit pas complètement le staff de nos associés, le résultat sera pareil. Les flics colleront leurs naseaux dans l'affaire, y aura une putain de pagaille et tout sera à recommencer.

Marioni promena un regard paternel sur les membres de la *Commissione* pendant que Roscone et del Gracio parlaient à voix basse avec leurs *consiglieri*. Il allait lancer le vote quand le téléphone se mit à vibrer devant lui. Pellegrino avança une main servile pour décrocher, puis tendit le combiné à Marioni. Celui-ci écouta son correspondant pendant un assez long moment, posa quelques questions et raccrocha avec un sourire radieux sur ses vieilles lèvres.

Il garda le silence durant cinq à six secondes pour ménager son effet, puis annonça :

— Le fumier a appelé.

Les respirations cessèrent d'un coup. Tous les autres se regardèrent d'un air interrogateur, et Del Gracio demanda enfin :

— Tu veux dire que Bolan a téléphoné à...

— Ouais. Ça marche exactement comme prévu. Il vient de mettre un pied dans sa tombe.

— Un seul ? fit Roscone.

— Il a dit à notre Joker qu'il le rappellerait bientôt. Il va avoir besoin de renseignements avant de se lancer avec le couteau entre les dents.

Marioni se tourna vers Pellegrino :

— Recontacte-le, Al. Assure-toi que le dispositif est bien en place. Qu'il essaie d'avoir une rencontre avec la combinaison noire. Si c'est pas possible, je veux qu'on connaisse son numéro d'appel. Avec tous les machins électroniques branchés sur cette ligne, ça doit pas louper. Vas-y.

Pellegrino commença à pianoter sur le clavier du téléphone.

— Frank, dit del Gracio, qui c'est ce Joker ?

Marioni roucoula :

— Quelqu'un de bien, Tomasso. Quelqu'un de très bien. T'as pas à t'inquiéter, il saura comment manœuvrer avec la Grande Pute.

— Ce serait pas un As noir ?

— Hé ! Ça se pourrait bien, minauda le vieux *capo*. Alors, vous êtes rassurés, vous autres ?

Roscone objecta :

— Et si Bolan a déjà rencontré ce Freddy Gambini ?

— Tss-tss... Bolan arrive en ligne droite d'Amérique latine. Il y était encore il y a deux jours. Et on s'est renseigné, Quick Freddy n'a eu aucun contact à l'extérieur pendant ces deux jours, sauf par téléphone. Alors, maintenant, on va passer au vote. Qu'est-ce que tu dis, Tomasso ? Et toi, Jess ?

Le visage ridé et parcheminé de Frank Marioni était devenu radieux. Ces deux-là étaient mûrs. Vis-à-vis des chefs des autres Familles qui ne participaient pas aux délibérations, il lui fallait leur consentement pour le cas où il arriverait un coup dur. Et ils allaient le lui donner. Le coup dur, ce serait Bolan le Fumier qui allait l'encaisser avant la fin de la nuit. Il venait de mettre un pied dans sa tombe. Encore un tout petit peu de temps et il y entrerait tout entier. Ou plutôt, sans sa tête. Sa sale gueule de loup assoiffé de sang, on la lui détacherait du corps avec un rasoir, puis on l'exhiberait aux soldats pour qu'ils crachent dessus à tour de rôle, à travers tout le pays.

Cette fois, l'Ordure tant haïe allait rater son coup. Il allait crever comme un rat à New York.

CHAPITRE XIII

En débarquant sur la côte Est, Mack Bolan avait eu soin de se ménager un pied-à-terre, une planque potentielle, ainsi qu'il le faisait presque toujours avant le démarrage d'une mission. C'était une petite villa située en dehors de l'agglomération new-yorkaise, à environ cinq kilomètres de Newark. Il ne l'avait pas louée, mais achetée carrément avec l'argent de ses prises de guerre. L'endroit était isolé et tranquille à souhait.

Il venait de s'y rendre, à bord de son petit bolide européen, et était en train de s'affairer à installer un appareil sur la ligne téléphonique. Dès qu'il l'eut mis sous tension et qu'il en eut vérifié le bon fonctionnement, il fit une rapide inspection des pièces, contrôla encore quelques points de détail, puis sortit en laissant une lampe de chevet allumée dans le salon.

Tout était en place. Il était 2 h 45 et l'aube se pointerait peu après sept heures. Le moment de mettre le feu aux poudres approchait, mais Bolan avait encore besoin d'un délai pour porter quelques coups sur les flancs de l'adversaire.

À 3 h 10, il arrêta l'Alpine dans une rue déserte du quartier de East Orange et se dirigea sans attendre vers une banque enclavée dans un petit centre commercial. Il avait revêtu sa combinaison de combat et logé son énorme AutoMag dans un étui de ceinturon. Deux petits containers d'explosif C. étaient accrochés par des mousquetons sur sa poitrine.

Selon des renseignements qu'il avait vérifiés, la banque appartenait à la Mafia, ou, plus précisément, à l'organisation MIDAS, ce qui revenait au même pour l'Exécuteur.

Parvenu devant l'établissement, il déposa deux charges explosives au pied du rideau métallique de protection. Puis il rejoignit son véhicule, à une trentaine de mètres, consulta brièvement sa montre-chrono, tira d'une poche un boîtier de télécommande et appuya résolument sur le bouton de mise à feu.

L'explosion simultanée des deux charges produisit un vacarme tonitruant dans la nuit. Le rideau de fer s'ouvrit comme le couvercle d'une boîte de conserve. Les épaisses vitres de la devanture s'éparpillèrent en une multitude d'éclats qui tintèrent joyeusement sur le sol. Immédiatement après, Bolan s'empara de charges fumigènes qu'il avait prévues pour la couverture de l'opération. Il en balança quatre dans la rue et deux autres sur la placette du centre commercial. Après quoi, il saisit deux LAWs (Light Anti-tank Weapon, arme légère

anti-char « consommable ») et s'élança à travers l'épaisse fumée qui commençait à s'étendre sur les lieux.

Une sirène d'alarme se mit à beugler à l'instant où il franchit le rideau de fer éventré, mais Bolan l'ignora. Il alluma une torche électrique pour repérer l'entrée de la chambre forte, posa le tube d'un LAW sur son épaule droite, ôta la sécurité et appuya aussitôt sur le système de déclenchement. La roquette péta contre l'épaisse porte blindée dont elle volatilisa une partie, nettement insuffisante, cependant, pour permettre le passage d'un homme sans se brûler contre les parois fondues. Il fallut le second tube LAW pour désagréger complètement le battant d'acier. Puis Bolan fonça dans l'ouverture. La chambre forte n'était pas immense, une cinquantaine de mètres carrés au maximum. Des liasses de billets verts s'alignaient sur des étagères. Sur d'autres, il y avait des titres, des documents imprimés, des barres et des lingots d'or. Bolan les délaissa pour s'intéresser aux billets qu'il fourra rapidement dans un grand sac en plastique. À vue de nez, il en avait pour six ou sept cent mille dollars. Puis, passant le sac sur son dos, il quitta les lieux au pas de course, se repérant dans la fumée d'après le trajet qu'il avait effectué en venant. Il fit ronfler le moteur de la petite voiture de sport qui démarra aussitôt, tous feux éteints. Des fenêtres commençaient seulement à s'ouvrir dans les façades des maisons voisines, quelques lumières filtrèrent vaguement à travers la fumée.

Une soixantaine de mètres le firent sortir du brouillard artificiel et il roula encore environ deux cents mètres avant de tourner dans une rue perpendiculaire et d'allumer ses phares.

Le tout n'avait pris que cent trente secondes. Et il fallut trois minutes supplémentaires pour que la mélopée lancinante de voitures de police arrivant sur les chapeaux de roues se mêle au beuglement de l'alarme. Bolan était déjà loin.

Un quart d'heure plus tard, il passa à Jersey City et s'attaqua à un entrepôt des quais qui servait de lieu de stockage à de la drogue en provenance du Mexique. Il rectifia deux types armés de fusils anti-émeute qui, brusquement tirés du sommeil, lui avaient tiré dessus maladroitement, et mit le feu au stock de came.

Puis ce fut le tour d'une petite compagnie de navigation maritime d'Elizabeth Port qu'il réduisit en cendres en se servant d'explosifs. La société, apparemment honnête, servait tout bonnement de couverture au transport de ladite drogue vers la Virginie et la Caroline. En s'en allant, l'Exécuteur tomba presque nez à nez sur une voiture bourrée de mafiosi qui effectuaient à l'évidence une ronde de surveillance.

Il fit dérapier son véhicule pour éviter les premiers coups de feu tirés hâtivement dans sa direction, le stoppa en voltige et largua une longue rafale de mini-Uzi qui transforma la limousine en une véritable

passoire, déchiquetant ses occupants et les laissant dans un ruissellement de sang.

Enfin, Bolan s'enfonça à nouveau dans Newark, s'arrêta un court moment devant un soi-disant centre de gestion informatique directement lié à MIDAS, juste le temps nécessaire à y projeter deux grenades incendiaires à travers la vitrine, puis il rejoignit son mobil-home.

En traversant le pont menant à Jersey City, il avait pu noter l'agitation qui s'était emparée des quartiers en bordure des marais. Le coin était rempli de flics, de véhicules officiels et de voitures de pompiers. Il avait soigneusement évité de s'engager par là et s'était tenu à une vitesse tout ce qu'il y a de respectable pour éviter un contrôle.

Par cette série d'attaques rapides et suivies, Bolan désirait surtout semer la paniqué chez les mafiosi et dans le clan de leurs associés, Plus il y aurait de pagaille, de désordre, et mieux il pourrait contrôler la situation. Par ailleurs, son intention était aussi de les exposer aux regards officiels, de leur coller des projecteurs aux fesses au cas où son *blitz* new-yorkais échouerait. Bolan le savait très bien, il n'était nullement immortel. Il suffirait qu'il fasse un faux pas, une infime erreur de tactique, et c'en serait fini.

En téléphonant une première fois à celui qui se faisait passer pour « Quick » Freddy Gambit, il avait allumé une mèche correspondant à la poudrière. Restait maintenant à parachever l'œuvre.

Le moment était venu.

Bolan décrocha le radio-téléphone du char de guerre.

La conviction de Frank Marioni avait fini par être contagieuse. Les trois autres chefs étaient tombés d'accord pour démarrer illico l'opération anti-Bolan et des ordres avaient été donnés en conséquence, ordres qui d'ailleurs ne venaient que confirmer ceux que le vieux *capo* avait déjà fait passer, bien avant que la décision soit entérinée. Tout un dispositif était en place depuis plus de deux heures. On avait prélevé trente hommes sur l'effectif des mafiosi venus de Sicile et vingt autres sur les équipes cantonnées dans le building de la *Commissione*. Trente chiens de sang étaient à présent prêts à se lancer sur la piste du Fumier.

Al Pellegrino, lui, bien qu'étant partie prenante dans l'élaboration du plan, ne partageait qu'à moitié l'enthousiasme de Marioni. Il ne parvenait pas vraiment à croire que le gibier allait donner aussi facilement dans la trappe. Depuis la fin de la conférence, quelques appels émanant d'équipes de nuit lui étaient parvenus, tous aussi négatifs les uns que les autres. Pourtant, le coup de fil tant attendu survint abruptement alors qu'il s'apprêtait à une relance.

C'était le Joker.

— Alors ? questionna-t-il avidement.

La voix à l'autre bout de la ligne était aussi neutre que celle d'un préposé aux renseignements :

— Ça y est. Vous pouvez donner le signal.

— On a pu repérer le numéro d'appel ?

— Non. Il n'a pas parlé assez longtemps.

L'excitation de Pellegrino retomba d'un coup à plat.

— Merde ! Mais alors...

— Vous triturez pas la tête. Il m'a donné de lui-même son numéro.

— Quoi ?

La voix du Joker se fit mauvaise :

— Votre appareil est détraqué ?

— Non, je... Vous avez dit que c'est lui qui vous a indiqué où le joindre ?

— Affirmatif. Je lui ai raconté que je ne pouvais pas parler de l'endroit où je suis. Il m'a tout de suite donné ses coordonnées. Aussi simple que ça.

— Et, heu... Ça vous paraît normal ?

Le Joker ricana :

— Ouais, mon pote. Faut pas oublier la personne qu'il est censé avoir eue en ligne. Il n'avait aucune raison de se méfier.

— Bon. Et qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il m'a demandé des renseignements au sujet de nos positions. D'après ce que j'ai compris, il envisage d'ouvrir les hostilités à l'aube.

Al Pellegrino avait entendu beaucoup de choses concernant Bolan, en outre que celui-ci avait une prédilection pour les attaques à l'aube, au moment où les sentinelles tombent de sommeil et où les autres dorment profondément. Une tactique purement militaire, d'ailleurs, et qui lui avait trop bien réussi jusque-là. Ça collait. Et, effectivement, il ne pouvait pas y avoir eu de fuite au sujet du remplacement de Freddy Gambini par un As noir.

— OK. Donnez-moi le numéro, fit-il.

Il écouta cinq secondes, nota sept chiffres sur un bout de papier et enchaîna :

— Dans combien de temps devez-vous le recontacter ?

— J'ai demandé une marge d'une vingtaine de minutes.

— Faites traîner les choses, ne rappelez pas avant une demi-heure, faut qu'on ait le temps de localiser sa planque et d'envoyer nos hommes.

— Qui a décidé ça ? demanda l'As noir. Frank ou vous ?

— *Don* Marioni. Il insiste aussi pour que vous le teniez le plus longtemps possible en ligne.

— Okay, vieux.

Pellegrino raccrocha d'un geste nerveux, puis sonna le *don* et lui

relata rapidement la conversation.

— Lance une recherche immédiatement, répliqua Marioni. Fais marcher les ordinateurs. Je veux l'adresse correspondante dans les cinq minutes.

En réalité, il fallut moins de trois minutes pour obtenir le renseignement. Le numéro correspondait à une adresse au sud-ouest de Newark. C'était parfait. L'endroit devait être isolé, éloigné de l'agglomération. Une affaire beaucoup plus facile à régler qu'en plein centre urbain.

Le Connard était sans doute en train de se reposer avant de repartir pour ses saloperies, la bave aux lèvres et les yeux injectés de sang. Fallait foncer et lui régler son compte avant même qu'il comprenne ce qui lui arrivait dans le cul.

CHAPITRE XIV

Installé dans le poste de pilotage du van, Bolan avait branché son système de détection et de vision nocturnes. Un écran-vidéo niché sous le tableau de bord lui présentait une image aux infrarouges englobant sa planque, à environ quatre cents mètres devant lui, trois autres maisons distantes de deux cents mètres de cette dernière, ainsi qu'une longue portion de la route d'accès. Grâce aux caméras télescopiques montées sur pivots, il pouvait couvrir un arc de cercle de cent vingt degrés, éloigner ou rapprocher l'image à volonté.

Le mobil-home était en arrêt, tous feux éteints, sur une petite proéminence de terrain partiellement couverte d'un bosquet touffu. L'Exécuteur avait soigneusement choisi cette position qui lui permettait à la fois une offensive efficace et un repli facile en-cas de coup dur.

Vingt-cinq minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait sonné « Quick » Freddy, le contact occulte de Necker installé chez la Mafia. Il en avait profité pour manger un sandwich accompagné d'un verre de Pierlant. Le vin champagnisé, tenu au frais dans le frigo du van, lui avait procuré une sensation de bien-être, une relaxation indispensables avant le combat. Il avait terminé son frugal repas en buvant un gobelet de café tout en croquant une tablette vitaminée. Puis il s'était tenu immobile, dans l'attente que ses appareils se manifestent. Sept minutes supplémentaires s'égrenèrent dans le léger bourdonnement des appareils avant qu'il entende la tonalité du « baladeur ». Il porta le combiné à son oreille, recevant l'écho d'une voix aux inflexions quasiment neutres.

— J'ai vos informations, Oméga.

Oméga était le nom de code sous lequel il avait appelé une première fois Freddy Gambit.

— Votre ligne est claire ? demanda-t-il.

— Je pense, oui. Je suis à l'extérieur.

Bolan sourit dans l'obscurité. D'après la série de déclics qu'il avait perçus au début de la communication, la ligne était loin d'être claire. Complètement caviardée, oui ! Il y avait au moins deux personnes à l'écoute sur des postes différents.

— Voilà... Heu, ils ont passé des consignes aux hommes pour vous recevoir. Apparemment, rien n'est changé dans les habitudes, mais ils ont renforcé les positions en douce. C'est un putain de piège, Oméga.

— Où ?

— Un campement. Une sorte de réserve pleine de gars teigneux,

entre Jersey City et Paterson. C'est sur la route d'État numéro...

— Je connais, l'interrompt Bolan. Parlez-moi de leurs moyens de techniques.

Le type mélangeait assez habilement la vérité et le mensonge. Sûrement pas un sous-fifre. Necker lui avait parlé d'As noirs récemment injectés dans le secteur.

— Tout ce qu'il y a de conventionnel, mais ils savent s'en servir. Il paraît qu'ils n'ont fait que ça depuis le berceau. Et ils sont nombreux, pas loin d'une centaine... À votre place, je ne m'y frotterais pas. J'ai entendu dire qu'il existe deux lignes de feu. Une première qu'ils vous laisseront enfoncer assez facilement, jusqu'à ce que vous arriviez près du centre, et c'est là qu'ils vous attendront réellement. Une vague périphérique se rabattra sur vous pour vous couper tout repli.

— C'est vraiment impénétrable ? demanda Bolan d'un ton vaguement inquiet.

— Peut-être pas. À mon avis, ils vous attendent par l'ouest. En opérant une percée sur l'est et en faisant très vite, vous avez quelque chance. À condition de ne pas traîner et d'utiliser à fond vos possibilités.

— OK. Merci Freddy.

— Autre chose... Ils s'imaginent que vous allez entrer en scène vers l'aube. C'est ça ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être un peu avant.

Bolan consulta sa montre. Elle marquait 5 h 05. Il annonça :

— Il se peut que je mouille un œil du côté de Bethlehem et que je laisse tomber le camp des moustachus. C'est beaucoup plus important, là-bas.

Un silence plana sur la ligne. Bolan avait poussé à fond l'amplification du radio-téléphone et il perçut un bruit de respiration saccadée au bout d'un moment.

— Vous m'entendez ? fit-il.

— Oui. Je réfléchissais. Je vois ce que vous voulez dire et c'est peut-être pas une mauvaise idée. Je vais essayer de me renseigner là-dessus. Je vous rappelle ?

— Ce ne sera plus possible après un délai d'une demi-heure. Je ne vais pas tarder à déménager.

— Bon. Faut que je rentre, maintenant. Je ne voudrais pas donner l'éveil. Ils sont comme dans une ruche qu'on aurait renversée. Vous leur avez foutu une drôle de pagaille, Oméga. Je voudrais que vous voyiez ça ! Faites mes amitiés à heu...

— Oui ?

— Enfin, à qui vous savez...

— Bien sûr. *Ciao* Freddy.

— *Ciao* Bo, heu... Oméga.

Un large sourire se dessina sur les lèvres de Bolan quand il raccrocha le baladeur. Le type était fort et travaillait en finesse. Mais, pour l'Exécuteur, il marchait avec des sabots en plomb. « Oméga » ne correspondait nullement au code utilisé par Necker pour contacter le vrai Freddy Gambit. Bolan, lors de son premier appel, lui avait balancé le mot incidemment en s'arrangeant pour lui faire comprendre assez clairement qui était son interlocuteur. L'autre avait foncé tête baissée dans le panneau, ne pouvant d'ailleurs agir autrement faute d'éléments de connaissance.

Dès son passage chez Falconnetti, Bolan avait su que le contact de Necker avait été liquidé et remplacé. Il s'en était douté dès le début. Une question d'instinct, de flair.

C'était un marché de dupe, une sorte de joute nébuleuse et vicelarde de laquelle il comptait sortir vainqueur. Le jeu restait extrêmement dangereux, assujéti à une possible erreur d'interprétation ou de timing, mais Bolan avait certains atouts en main dans la partie truquée. L'appareil installé dans la villa était un déviateur-retransmetteur d'appel. Le numéro indiqué au faux Gambit correspondait réellement à la villa. On le croyait donc toujours sur place, alors que tous les appels sur ce poste étaient instantanément et automatiquement dirigés sur le radio-téléphone du van, sans aucune possibilité pour le demandeur d'en avoir connaissance. C'était une astuce toute bête. Une facilité offerte par la technique du ^{xx}e siècle. Avec un peu de temps et de réflexion, n'importe qui aurait fini par éventer la ruse. Seulement, l'Exécuteur n'était nullement décidé à leur accorder un délai pour réfléchir. Son harcèlement durant la première partie de la nuit avait été opéré dans ce sens. Puis la conversation viciée de dernière heure avait constitué un complément d'intoxication. Il n'y avait donc plus qu'à attendre.

Il n'eut pas longtemps à patienter. Le détecteur acoustique se mit brusquement à clignoter, signalant un taux de bruit anormal par rapport aux conditions précédentes. Bolan fit pivoter une caméra en direction de l'est tout en observant l'écran-vidéo. Bientôt, il vit une file de points rougeâtres et mobiles sur la ligne de la route. Un agrandissement de l'image lui montra ensuite six voitures qui se suivaient à la queue leu leu. Quelques instants plus tard, il put les apercevoir à travers le pare-brise. Six grosses caisses sombres roulant à assez grande vitesse. Un ordre passa vraisemblablement par radio, car les phares des véhicules s'éteignirent simultanément et le cortège ralentit à faible allure. Les masses sombres s'approchèrent jusqu'à une distance d'environ trois cents mètres de la villa, puis s'arrêtèrent l'une derrière l'autre, larguant des équipes qui se déployèrent aussitôt sur un large front en direction de l'objectif. Tandis qu'ils progressaient, les chauffeurs manœuvrèrent les véhicules pour les placer prêts à repartir.

Les types avançaient vite. Bolan les perdit de vue lorsqu'ils franchirent une zone ténébreuse et il dut continuer son observation à l'aide des infrarouges. Il en distingua approximativement une vingtaine qui venaient encercler la bâtisse, plus une dizaine dont l'axe de marche coïncidait avec l'entrée du petit parc. Fugacement, il entrevoyait aussi d'autres groupes réduits qui progressaient par bonds. Une assez belle manœuvre d'approche. Ceux qui les conduisaient avaient certainement des notions de tactique militaire. Peut-être y avait-il parmi eux d'anciens G.I. Pourquoi pas d'ex-combattants du Viêt-nam ? Bolan s'en foutait. Pour lui, ils avaient choisi la mauvaise passe. Ils faisaient partie des cannibales et par le fait n'avaient droit à aucun égard particulier. Il était en guerre. C'était sa peau ou la leur.

La tourelle lance-roquettes avait déjà pris sa place sur le toit du mobil-home. Bolan en déverrouilla la sécurité, réalisa un pointage électronique sur les abords de la villa, puis sur les six caisses à l'arrêt.

Avant de quitter la maison, il l'avait truffée de charges explosives reliées à un détonateur radio-commandé. Il n'avait plus qu'un infime geste à faire pour que la villa leur saute à la gueule.

Là-bas, la baie du salon faiblement éclairée constituait l'unique leur visible à la ronde. Une sorte de luciole fragile représentant le symbole d'une vie à détruire. Un appât pour les chasseurs de scalps.

Quand le convoi avait stoppé, Bolan avait branché son scanner pour capter d'éventuels appels radio, le réglant pour une détection de proximité. Mais aucun son ne sortait de l'appareil. Les flingueurs étaient prudents, ils savaient qu'il disposait d'installations sophistiquées et se méfiaient.

Bientôt, le groupe de pointe atteignit le petit perron de l'entrée. D'autres hommes avaient pris position sous les fenêtres tandis que le cercle de couverture se resserrait lentement pour se stabiliser à moins de vingt mètres de la bâtisse. Et, brusquement, ce fut l'assaut.

La porte d'entrée se disloqua, éventrée par un projectile qui provenait sans doute d'une arme anti-char, livrant l'accès à une nuée de types qui s'y engouffrèrent d'un même élan. Un coup de zoom permit à Bolan d'observer des détails significatifs de la technique utilisée. Plusieurs soldats se mirent à mitrailler les fenêtres en un tir de barrage, s'interrompant subitement pour permettre à leurs copains d'investir les lieux en bondissant par les orifices saccagés. La Mafia mettait le paquet. De nouveau, les types en couverture firent ensemble quelques pas rapides qui les amenèrent tout près de la maison. Dans l'écran rougeâtre, l'Exécuteur distinguait mal leurs visages, mais il pouvait apercevoir nettement les canons des armes braqués sur chaque ouverture. Si Bolan avait été encore dans les lieux, sûr qu'il n'aurait pas eu une chance sur un milliard d'en ressortir vivant. Des rafales continuaient de crépiter, étouffées par la distance et l'épaisseur des

murs.

Il leur accorda encore cinq secondes d'amusement meurtrier, puis appuya sur la radio-commande de mise à feu.

Instantanément, le toit et une partie des murs monta à la verticale dans le ciel nocturne en une gerbe de feu, d'étincelles multicolores, de fragments de béton et de corps disloqués. Des pans de murs se désagrégèrent en de multiples projectiles qui vinrent cribler les soldats restés à l'extérieur, les couchant au sol ou les projetant à des dizaines de mètres de distance, dans une formidable onde de choc.

Le vacarme de l'explosion arriva avec un bref temps de retard et fit vibrer les structures du van. Quelques secondes après, Bolan vit une dizaine de types qui avaient dû se tenir à distance et qui s'enfuyaient en une masse compacte et affolée vers les voitures. Il fit une rapide correction de visée, attendit de visualiser le signal lumineux de pointage et leur délégua un missile qui partit dans un grondement rageur accompagné d'un sifflement aigu. La roquette percuta le sol à ras de leurs pieds et les souffla comme s'ils n'avaient pas pesé plus lourd qu'une poignée de feuilles mortes.

Lorsqu'il passa sur « cible n° 2 programmée », il entendit le chuintement du mécanisme de la tourelle qui pivotait automatiquement sur son axe. Un nouveau souffle infernal et le second oiseau de feu s'élança sur le convoi en stationnement, l'atteignit en trois secondes et transforma deux véhicules en une unique boule de feu qui éclaira le paysage d'une lueur dantesque. Une autre voiture trop proche s'enflamma tandis qu'un troisième missile filait déjà sur ce qui restait des limousines.

Le conducteur de tête avait pigé la situation. Dans une manœuvre désespérée, il lança son véhicule hors de l'accotement, tangua sur la chaussée et réussit à prendre de la vitesse, échappant de peu au brasier fulgurant qui se développait dans son dos. Celui-là, Bolan lui fit grâce de la vie. Il ne valait pas à lui seul un oiseau de feu supplémentaire, et il était bon qu'un survivant puisse raconter ce qu'il avait vu.

Quand il ramena l'image rapprochée du vidéo sur l'emplacement de la villa, Bolan fut certain que cette partie-là était gagnée et que tout était dit. De la petite demeure coquette, il ne restait plus qu'un amoncellement de gravats n'atteignant même pas un mètre de hauteur.

Il fit tourner le moteur Toronado, passa en tout-terrain pour quitter la position sur le sol cahoteux, et rejoignit une route parallèle à celle empruntée par la Mafia. Direction : Paterson. Le camp numéro Deux des durs à cuire. Il leur prévoyait une cuisine à sa façon. Ensuite, ce serait Bethlehem ou une résidence située dans le même axe. Ce serait en fonction des événements et de leur évolution.

Après qu'il eut appelé le soi-disant « Quick » Freddy, Bolan avait reçu un message radio de Politicien qui l'avait averti d'un départ de troupes du camp numéro Un. Rosario Blancanales était toujours en poste là-bas. Il le recontacta sans perdre de temps :

— Charlie Deux !

— *Où en es-tu, Stricker ?* fit la voix impatiente de son ami.

— Phase orange terminée. Continue de regarder ce qui se passe à côté de toi, il se pourrait qu'il y ait du nouveau dans pas longtemps. Passe aussi un message à Gadgets, qu'il se pointe près de la cabane des grosses légumes. Même consigne.

— *Il laisse tomber les nanas ?*

— Affirmatif. L'opération devrait être terminée dans deux heures au plus tard.

— *D'accord. Je l'appelle. Over ?*

— Over, confirma Bolan.

CHAPITRE XV

Un silence mortel planait dans la salle de conférences. Personne ne voulait y croire, et pourtant, c'était arrivé. Cinquante types bousillés en quelques secondes ! Avec le massacre survenu au début de la nuit, plus les cadavres qui s'étaient accumulés au fur et à mesure que les heures passaient, cela faisait... combien, au juste ? Une incroyable quantité, en tout cas. Beaucoup trop pour un seul homme. Beaucoup trop aussi pour les quatre hommes réunis autour de la grande table.

C'était fou. Incroyable. Inconcevable.

Et pourtant...

Frank Marioni était effondré dans un fauteuil, l'air absent, l'œil dans le vague. Sa peau s'était un peu plus parcheminée, laissant voir ses veines par transparence. Jess Roscone avait les bras qui tombaient de chaque côté de son fauteuil et Tomasso del Gracio s'était adossé au mur capitonné, complètement déphasé, avec une boule d'angoisse qui montait et descendait constamment dans sa gorge. Seul Ottavio Giuliani paraissait surmonter à peu près correctement l'état de crise. Il s'était assis d'une fesse sur le rebord de la table après s'être versé un verre de J & B qu'il sirotait par petits coups tout en réfléchissant. Il ôta brusquement les lèvres du verre pour prendre la parole :

— On ne va quand même pas rester plantés là à se regarder comme si la planète allait sauter, merde !

— Qu'est-ce que tu proposes ? fit Roscone, la voix grinçante et mal assurée.

— Faut prendre des mesures.

Del Gracio eut un rire de fausset :

— Écoutez-le ! Il dit qu'il faut prendre des mesures. Ça, c'est vachement astucieux. On va suivre ton conseil, Ottavio. On va prendre *tes* mesures pour commander ton cercueil, et le nôtre par la même occasion. Espèce de con, tu te rends pas compte que tout a foiré et que cet enculé de merde est peut-être déjà en train de se radiner par ici pour nous saigner. Combien nous reste-t-il de mecs pour assurer notre protection dans cette baraque ? Dix, quinze ? Tu crois que c'est avec ça qu'on pourra l'arrêter ?

— Ta gueule, cracha del Gracio.

— Ta gueule toi-même. Bordel de merde ! Elle était vachement bonne l'idée du Joker... L'enfoiré a dû bien se marrer !

Del Gracio envoya un crachat sur la moquette, gonfla ses poumons et éructa :

— Ouais, elle était pas si mauvaise que ça. Mais quelque chose a

foiré, c'est tout. Y a eu un impondérable. Ce qui compte maintenant, c'est de contrer le coup.

— Et tu vas t'y prendre comment ? En te noircissant au scotch ou en te branlant les couilles ? Tu vas...

Tous se turent subitement. Frank Marioni venait d'élever la main pour réclamer le silence. C'était un geste qui datait de l'ancienne école, la vraie, celle des années vingt. Un geste qui accapara illico l'attention malgré l'excitation et l'angoisse qui régnaient sur les membres réduits du Conseil. Les regards se fixèrent sur le *capo*. Roscone se dit qu'il ressemblait à une vieille morille desséchée et à moitié pourrie qui aurait pu s'effondrer rien qu'en soufflant dessus, mais il n'en laissa rien paraître et s'apprêta à l'écouter. Peut-être à cause de là tradition dont il subsistait encore quelques bribes. Sans doute parce que lui-même n'avait aucune solution à proposer.

La voix de Mariorti sembla venir de très loin, rauque et vibrante :

— Arrêtez de vous entre-déchirer entre frères de sang. Toi, Roscone, tu ne fais que critiquer sans rien apporter, et toi, Tomasso, tu te laisses aller à la trouille comme une pucelle. Ottavio a raison, il faut que nous prenions des mesures. J'ai réfléchi à notre problème et je vais vous dire ce que j'en pense.

— Nous t'écoutons, fit del Gracio d'un ton déférent.

— Qu'est-ce qui doit compter le plus pour nous ? Nos différends, nos querelles personnelles, notre petite sécurité ?

Roscone intervint avec hypocrisie :

— Nous avons tous un idéal. Je ne parle pas seulement pour moi, mais pour les Familles dont j'ai la responsabilité.

— Oui, c'est ça. Cosa Nostra. Notre Chose, poursuivit Marioni de sa voix vibrante. Et qu'est-ce que c'est, Notre Chose, actuellement ?

Ils étaient suspendus à ses vieilles lèvres comme si elles allaient laisser filtrer un miracle ou une incongruité.

— Vous n'êtes pas capables de répondre parce que vous avez perdu le vrai sens de l'idéal. Notre Chose, c'est...

Il marqua une petite pause et laissa tomber avec emphase :

— MIDAS... L'aboutissement de tous nos espoirs depuis bien longtemps. Le montage qui va nous permettre de repartir encore plus forts qu'avant. Vous ne comprenez donc pas que c'est la base sur laquelle nous pouvons nous appuyer pour rattraper notre puissance. Nous sommes divisés, affaiblis, malgré l'argent qui continue de bien rentrer dans les caisses. Chacun mène ses affaires de son côté sans penser vraiment à Notre Chose. Alors, il faut la protéger, cette chose. Il faut protéger MIDAS... Vous comprenez ?

Une pensée frappa subitement del Gracio. Marioni était subitement devenu gâteux. Il n'avait pas supporté le dernier coup de la salope en noir. Mais le vieux *capo* chassa cette pensée en annonçant soudain

d'une voix de stentor et en bombant son maigre torse :

— Tous les hommes que nous avons concentrés sur ce territoire ont une unique raison d'être : assurer la protection de la nouvelle Organisation. Je vais maintenant donner un ordre, que vous soyez d'accord ou non.

Il eut un regard furtif vers la porte à double battant derrière laquelle se tenaient cinq de ses hommes qu'il avait placés en attente, au cas où un conflit surviendrait avec ses pairs, poursuivit sur le même ton assuré :

— Je vais donner l'ordre à tous ces soldats de rallier Bethlehem. Nous en avons encore une centaine.

Del Gracio poussa un soupir et dit :

— Excuse-moi, Frank, mais ça me paraît dangereux. C'est dingue, même.

— Parce que tu ne réfléchis qu'avec tes boyaux, Tomasso. La position là-bas est imprenable. La propriété est pleine de systèmes de détection et on dispose d'un armement lourd. Des mitrailleuses, des armes anti-tank... Et on a des permis pour avoir tout ça. MIDAS a une section qui est rattachée à la Défense. Vous voyez un meilleur endroit pour résister à Bolan ? Moi, je souhaite qu'il y vienne.

— C'est juste, dit Giuliani. Là-bas, on pourrait le baiser facilement. Il pourra même pas approcher à un kilomètre, et pas question pour lui de nous envoyer ses obus, le terrain est trop accidenté. On aurait dû y penser dès le début.

— Ouais. Pas de tir balistique possible, admit Roscone.

— Tu commences à bien réfléchir, grimaça Marionni. On va donc tous aller là-bas et laisser ici le terrain vide. Qu'est-ce qu'il pourra y faire, hein ? Casser des murs et faire du boucan ? C'est pas bien grave... Seulement, il faut faire vite et éviter d'y aller en convoi comme des crétins.

Del Gracio commençait à entrevoir un semblant d'espoir. Il objecta cependant :

— Et si Bolan nous attendait à la sortie ?

Un rire sec secoua la carcasse osseuse de Marionni.

— Comme à la sortie de l'école ? Tss-tss, Tomasso. Bolan, en ce moment, est à près de trois quarts d'heure de route de Manhattan. Même en brûlant tous les feux rouges, il arriverait trop tard, et à condition qu'il sache ce que nous faisons. C'est pourquoi je dis qu'il faut faire vite.

La porte capitonnée s'ouvrit sur Al Pellegrino qui se dirigea d'un pas rapide vers son patron. Il lui susurra quelque chose à l'oreille et le *capo* posa quelques questions inaudibles puis congédia Pellegrino en se tournant vers son auditoire.

— J'ai une nouvelle qui va vous faire plaisir, annonça-t-il en se

frottant lentement les mains l'une contre l'autre avec un air d'infinie délectation. Une de nos équipes a fait du bon travail. Les petits gars ont mis la main sur une chose à laquelle Bolan le Dingue a l'air de tenir beaucoup. Qu'est-ce que vous diriez si on pouvait maintenant lui dicter nos conditions ?

Ils s'entre-regardèrent sans comprendre. Marioni les poussa vers la porte avec des gloussements d'aise.

— Je vais vous expliquer ça en cours de route.

CHAPITRE XVI

Depuis quelques instants, Bolan éprouvait une sorte d'angoisse. Un sentiment trouble qui accaparait une partie de son cerveau comme si un danger imminent le guettait. Mais ça ne pouvait pas être cela. Il roulait vers l'ouest sur une route rectiligne et était sûr que personne ne le suivait. Il n'avait croisé que deux voitures depuis un quart d'heure et, derrière lui, aucun phare n'apparaissait.

Il avait appelé Jack Grimaldi par radio pour lui demander d'équiper l'hélico en version de combat et de prendre l'air aussitôt fait. Puis il avait reçu un message de Politicien Blancanale : l'armée de moustachus avait levé l'ancre en direction de l'ouest. De son côté, Schwarz venait de lui signifier une manœuvre semblable devant le building des gros bonnets de Manhattan. Des forces énormes paraissaient converger vers un objectif commun.

C'était précisément ce qu'attendait l'Exécuteur. Et, au lieu de suivre la Mafia, il la précédait, s'efforçant de prendre un maximum d'avance. Les événements s'annonçaient conformément à ses prévisions. Alors qu'est-ce qui clochait ? Le sentiment de gêne s'était ancré subitement en lui et ne le lâchait plus. Si Bolan avait été superstitieux, il aurait imaginé que sa bonne étoile venait de le quitter pour s'enfuir devant l'assaut en préparation.

Il tenta d'échapper à sa préoccupation en se concentrant sur les points de détail de son plan. Tout en conduisant sur la route déserte, il étudiait par à-coups la carte topographique que lui fournissait son ordinateur de navigation. Un point jaune scintillant figurait l'emplacement d'une zone qu'il avait déterminée selon ses informations. La forteresse MIDAS. C'est ainsi qu'il avait nommé le fief secret des pontes de la nouvelle organisation, se doutant que l'endroit était super protégé et difficile d'accès. Sur l'écran, une route apparaissait en vert foncé, conduisant vers la zone sensible après de nombreuses courbes. C'était truffé de collines rocheuses et de mouvements de terrain signalant l'approche du contrefort des monts Appalaches.

Le coup serait difficile à gagner. Il avait prévu tout d'abord de tenter de neutraliser le dispositif de communication de la forteresse avant de passer directement à l'attaque. Pour cela, il avait besoin d'une reconnaissance par Grimaldi avec son hélico. Ensuite, si les gros bras de New York survenaient dans les environs, il les attendrait tranquillement pour les accueillir avec toute la puissance de feu de son véhicule de combat. Puis il en était venu à se demander s'il ne

valait pas mieux inverser les phases de l'action : liquider d'abord les flingueurs en marche dans sa direction et s'occuper ensuite de sa cible technique. S'il se trompait dans son jugement, il pouvait être pris entre deux feux et réduit à une simple position de défense ; ce qui serait évidemment mauvais et passablement dangereux, d'autant plus que le terrain se prêtait trop bien à une progression d'infanterie en dispersion. Et les petits gars qu'il avait vus opérer un peu plus tôt selon une tactique de commando laissaient présager un encadrement paramilitaire efficace. La décision restait délicate à prendre. D'un côté, un objectif fixe possédant à coup sûr de sérieux moyens de défense, de l'autre, une troupe nombreuse, bien armée et mobile...

Il fut interrompu dans ses réflexions par un appel de Blancanales :

— *Stricker... On a un problème !*

— Je t'écoute, Charlie Deux. Vas-y.

— *Les petits gars sont venus ramasser nos deux colis.*

Un frisson parcourut la colonne vertébrale de Bolan.

Bon Dieu, c'était ça, son pressentiment !

La voix soudain rauque, il cracha :

— Donne-moi des détails.

— *Ça s'est passé environ dix minutes après le départ de Gadgets. J'avais une sale intuition et j'ai téléphoné aux filles pour voir si tout allait bien. Je suis tombé sur un gus affolé qui m'a vaguement raconté comment ça s'est déroulé. Il paraît que cinq ou six types teigneux ont débarqué et ont questionné le veilleur de nuit en le menaçant de le tabasser. Ça devait être une équipe chargée d'un ratissage. Bref, ils ont forcé la porte de la piaule et...*

— Sait-on ce qu'on leur a fait ?

— *D'après ce qu'on m'a dit, ils les ont traînées dans leur guindé et ils se sont tirés à toute vitesse. Je me suis fait passer pour un flic et j'ai pu obtenir un signalement de la caisse : une grosse Continental gris métallisé... Le coup s'est produit il y a un peu plus d'une demi-heure.*

— Vu, coupa Bolan. Toi, où en es-tu ?

— *Je file le train aux mauvais du vieux pays.*

— Position ?

— *Je viens de passer le kilomètre quatorze en direction d'Allentown. Gadgets m'a appelé, il suit le même trajet à une dizaine de minutes derrière moi, accroché à un envoi en provenance de Manhattan. J'ai compté neuf caisses bourrées à bloc devant moi et Gadgets suit un tank domestique. Il pense que ses clients sont des huiles.*

— Ça concorde. Ouvre les yeux, mais ne les suis pas de trop près.

— *Ça ira. Stricker... Qu'est-ce qu'on fait au sujet des filles ?*

— Rien. On continue.

Blancanales resta sans voix pendant deux, trois secondes, renvoya enfin ;

— *Je suis désolé, Mack.*

— Moi aussi, fit sèchement Bolan en coupant l'émission.

Il était beaucoup plus que désolé. Une rage froide, meurtrière, s'était développée en lui en l'espace de quelques instants. Il avait commis une erreur en ordonnant de laisser les deux filles sans protection. Il était manifeste que la Mafia avait lancé un maximum d'équipes pour draguer toute la ville à la recherche de l'Exécuteur, vérifier les hôtels, les stations-essence, les parcs de stationnement... Ils connaissaient la musique.

Bolan se souvint que lorsqu'il avait fait irruption à la General Computers et tiré Linda Baxter des griffes des malfrats, l'un de ceux-ci était en train de téléphoner à leur boss. Il avait sans aucun doute communiqué l'identité de la jeune femme. La suite était facile à comprendre. La Mafia avait fait passer partout où cela était possible son signalement et son identité. Bolan savait que le Milieu, en matière de recherches, est souvent mieux outillé et plus efficace que la police. Et ça n'avait pas traîné. Peut-être même y avait-il eu un indic parmi le personnel du motel. Quoi qu'il en fût, le sale coup était survenu et c'était tout ce qui comptait.

Bolan réfléchit par ailleurs que la présence de Gadgets sur place n'aurait sans doute pas changé grand-chose. Pire, même, il aurait peut-être été tué en essayant de protéger les filles.

Où étaient-elles à présent ? Une bouffée de chaleur lui inonda la tête. Il ne savait que trop ce que les salopards étaient capables de leur faire pour en obtenir des renseignements sur l'Exécuteur. Des images douloureuses défilèrent dans sa tête, il revoyait d'adorables visages qui avaient été transformés en des choses méconnaissables après être passés entre les pognes immondes des *amici*. Combien d'autres y en avait-il eu qu'il avait rencontrées et qui en étaient mortes ? Le seul fait de la présence quelque part de Bolan plaçait automatiquement ses amis ou ses proches en danger de mort. Des êtres pour la plupart sans défense ou ignorants des sordides méthodes dont la vermine de la Cosa Nostra est capable.

Une bouffée de chaleur lui inonda la tête et sa rage grandit en lui. Il eut un instant l'idée de rebrousser chemin, d'avorter la mission présente pour se lancer à leur recherche. Mais c'était stupide. Il n'avait pas une chance sur dix mille de les retrouver rapidement, tout au moins intactes.

Puis une autre pensée s'installa en lui, à peine rassurante, mais procédant d'une réflexion logique. La Mafia, d'après les dernières indications reçues, convergeait vers cette mystérieuse place forte à proximité de la ville de Bethlehem, selon les prévisions de Bolan et en fonction des pions qu'il avait lui-même manipulés dans le jeu mortel. Les chefs s'y rendaient aussi. Où donc les malfrats qui avaient

récupéré Linda et Christina pourraient-ils amener les jeunes femmes, sinon en un point quelconque du trajet suivi par les gros bonnets ? L'hypothèse était réaliste. Bolan connaissait particulièrement bien la psychologie des mafiosi. Il les avait tellement étudiés au cours de sa longue croisade sanglante qu'il était à même de prévoir leurs plus petites réactions en fonction d'une situation précise.

Il y avait donc un espoir, fragile, bien sûr, mais c'était la seule chose qu'il pouvait envisager. Il pouvait bénéficier d'un délai de vingt à ving-cinq minutes avant le dernier affrontement de la nuit. Ce laps de temps devait suffire à modifier légèrement le plan, compte tenu de la nouvelle donne des cartes truquées.

Braquant son volant, Bolan engagea le van sur la voie indiquée par l'ordinateur de navigation. La route monta assez durement pour franchir une colline rocheuse tout en longueur, puis redescendit pour repartir à l'escalade d'un nouveau mouvement de terrain. Bientôt, Bolan stoppa sur un petit parking situé au point culminant d'une montée et brancha ses appareils électroniques de détection. La citadelle ennemie ne devait pas être à plus de deux ou trois kilomètres et, de sa position élevée, le mobil-home couvrait une étendue bien supérieure à cette distance.

Il ne fallut pas longtemps pour qu'un des *sensors* réagisse. Une petite stridulation modulée retentit et des chiffres s'inscrivirent sur le voyant d'une console.

Un radar fonctionnait quelque part à une distance relativement courte, balayant les alentours de son faisceau de micro-ondes. La réception était relativement faible, indiquant qu'il s'agissait d'une émission restreinte à une zone précise. Puis un autre *sensor* indiqua la présence d'une barrière d'infrarouges.

Une rapide manipulation des instruments permit à Bolan de déterminer l'axe de l'émission d'ondes ultracourtes. Après quoi, il braqua ses caméras électroniques sur le repère. Il n'était pas question d'utiliser les infrarouges, à cause du dispositif de détection. Il fit intervenir un amplificateur de brillance, un appareil analogue à celui du système militaire StarTron de visée nocturne, mais beaucoup plus élaboré et puissant.

L'objectif lui apparut presque tout de suite : une grande villa accrochée au faîte d'une haute colline, comme un nid d'aigle. La coupole du radar se détachait assez clairement sur le toit par ailleurs hérissé d'antennes de différentes tailles.

La forteresse MIDAS ? Bolan s'était attendu à autre chose. Il n'apercevait aucune sentinelle autour de l'édifice, pas le plus petit mouvement d'hommes de surveillance. Mais cela pouvait être logique si les occupants accordaient une entière confiance à leur dispositif électronique. Ce qui paraissait cependant anormal au tacticien qu'était

Bolan, c'était l'absence de moyens de défense. Un système de détection ne servait strictement à rien s'il n'était pas assorti d'une puissance défensive en rapport. Qu'est-ce que cela signifiait ? Les êtres qui occupaient la grande bâtisse, là-bas à environ un kilomètre et demi, n'étaient sûrement pas des demeurés. Alors ?...

Subitement, il repéra le blockhaus. Une construction enterrée dont le toit en béton sortait d'à peine deux mètres de la colline. Des meurtrières horizontales en perçaient la façade. Bolan ne put distinguer ce qu'il y avait derrière ces orifices mystérieux, mais il paria pour des mitrailleuses lourdes ou peut-être bien de petits canons.

Bingo ! Il avait trouvé l'objectif final. Le repaire de MIDAS, Fénigmatique entité reconnue officiellement comme une honnête société de l'industrie américaine. Il fallait que ces types se sentent sacrément sûrs d'eux et bénéficient de hautes protections gouvernementales pour s'afficher ainsi à quelques pas du plus grand centre urbain de la côte Est. New York n'était qu'à un peu plus de soixante kilomètres. Au nord, il y avait Scranton et Bethlehem au sud, la ville la plus proche étant Bethlehem.

Bolan le sentait d'instinct, ce qu'il voyait dans son appareil abritait l'état-major de l'organisation associée à la Mafia. Sans aucun doute de très grosses têtes en prise directe avec de hauts fonctionnaires corrompus, voire même des membres influents du gouvernement qui trempaient dans la combine boueuse.

Il allait falloir un appui spécial.

Il coupa ses *sensors* et régla une fréquence pour appeler Jack Grimaldi.

— Les nouveaux accessoires sont en place ? demanda-t-il.

— *Tout est OK*, lui renvoya le pilote.

— Alors fais décoller immédiatement ton taxi et foncé par ici.

Bolan lui indiqua des coordonnées, enchaîna :

— Ça risque de chauffer dur dans pas longtemps, ne prends pas de risques et reste branché en permanence sur cette fréquence.

— *Comment est-ce que je saurai exactement ou est l'endroit important ? La visibilité n'est pas très bonne, il y a un gros plafond nuageux.*

— Tu ne pourras pas te tromper. C'est moi qui enverrai le signal.

— *D'accord, c'est parti.*

Dès qu'il eut coupé l'émission, Bolan fit démarrer le van et reprit la route. Il effectua un parcours de cinq cents mètres, tourna dans une voie étroite et cahoteuse qui l'emmena rejoindre une autre routé plus au nord et contournant son objectif. Puis il passa les crabots du véhicule pour rouler en tout-terrain, commençant l'escalade du flanc d'une colline et s'arrêta juste avant son sommet. Il coupa le contact, fit monter la tourelle lance-missiles à l'extérieur de la carlingue et programma l'ordinateur de tir sur plusieurs trajectoires. Enfin, il

branche la détection acoustique puis se ménagea un temps de relaxation tout en réfléchissant aux modifications de ses plans.

De sa position, il couvrait une grande étendue de terrain. Les deux voies d'accès à la grande maison étaient visibles, de même que celle-ci, aussi bien qu'une portion de la route d'État en direction de l'est.

Le « sondage » électronique qu'il avait effectué lui donnait la certitude qu'il ne pouvait être détecté à cette distance, et il n'avait pas l'intention d'entrer dans la zone de couverture. Du moins pour l'instant, tant que les hostilités n'étaient pas engagées.

— *Stricker pour Charlie Deux*, fit soudain la voix de Rosario Blancanales dans la radio.

— Oui.

— *Les caravaniers ralentissent, j'ai l'impression que nous ne sommes plus bien loin du rendez-vous. La route commence à grimper. Trois guindés ont des antennes sur le toit.*

— OK. Garde tes distances et reste à l'écoute. Pas de messages inutiles, la zone est très sensible.

— *Pigé. Over.*

Bolan changea de canal radio pour appeler Herman Schwarz.

— Charlie Trois !

— *Roger !* reçut-il en réponse.

— Position ?

— *Je viens de passer un panneau indiquant Bethlehem à six kilomètres. Une seconde caisse a rejoint la première il y a deux minutes. Une protection...*

— Charlie Deux est en approche du point M. Branche-toi sur son canal et dégagez tous les deux à mon signal.

— *Bien compris.*

— Fais gaffe à la radio, il peut y avoir des interférences. Et prudence. Il fait chaud ici. Prudence. *Over.*

— *Over !* termina Gadgets.

Le troisième message lui arriva de Grimaldi :

— *Charlie Un sur les rangs. Je navigue en IFR dans la purée. Je fonce. Tu peux m'envoyer un signal de repérage ?*

— Négatif, Charlie Un. L'eau est trouble.

Il lui faisait comprendre à mots couverts la présence d'un dispositif de détection. En principe, les ondes qu'ils émettaient étaient indétectables mais, étant donné la technicité de l'adversaire, il ne voulait prendre aucun risque, aussi minime fût-il.

— *Compris.*

— Continue de foncer et stabilisation avant R et R. *Over.*

Bolan conserva l'écoute sur sa liaison avec les unités Charlie et mit son radio-scanner en fonction. Il s'écoula cinq minutes dans le silence, puis une voix nasillarde jaillit du haut-parleur :

— ... voudrais savoir si on arrive bientôt. J'aime pas bien ça, le coin est vachement merdique.

— *Tas les foies ?* répliqua une autre voix avec un ricanement. *Encore quatre ou cinq minutes et on y est.*

— *Tu vois pas que l'enculé-soit déjà par ici ? Il pourrait nous cartonner comme il veut.*

— *Dis pas de conneries, il est loin, ce mec. Et il paraît qu'y aura plus aucun risque quand la baraque sera en vue. Même s'il était déjà par ici, c'est là-bas qu'il nous tendrait une putain d'embuscade. Alors ferme ta gueule et arrête de chialer.*

— *Comment ça, plus de risques ?*

Nouveau ricanement, puis :

— *Qu'il s'approche seulement à cinq ou six cents mètres et ça fera vilain pour lui. C'est comme s'il voulait emmerder un contre-torpilleur. T'as compris ? Bon, ferme-la, maintenant, et ouvre plutôt les yeux.*

L'appareil redevint silencieux. Pas longtemps. Gadgets se signala par un bref message :

— *Stricker ! Une grosse caisse grise vient de me dépasser. Elle a rejoint les deux autres.*

— *Tu as pu voir ce que c'était ?*

— *Une Continental, je crois. Au moins quatre mecs à bord et j'ai cru voir une nana à l'arrière quand elle est passée dans mes phares.*

— *Tu es sûr ?*

— *Huit sur dix. Tu penses ce que je pense ?*

— *Ouais. Roger.*

Bon Dieu ! Il y avait des chances pour que les espoirs de Bolan ne fussent pas vains. En tout cas, ça cadrait avec son hypothèse. Il refusa d'y penser davantage, se concentra sur les préludes de l'action qui devenait imminente. Un coup d'œil sur l'ensemble de ses appareils lui montra que tout était en ordre.

Encore quelques instants et...

Brusquement il les vit. Roulant à vitesse moyenne, une longue file de véhicules approchait de la jonction avec la première route menant à la propriété. Cinq d'entre eux empruntèrent, tandis que les quatre autres continuaient tout droit vers la deuxième voie d'accès. Ils se divisaient prudemment en deux groupes pour minimiser les risques d'une éventuelle attaque.

Les cinq voitures roulèrent sur huit à neuf cents mètres puis s'arrêtèrent, comme dans l'attente d'un événement. Celui-ci se produisit deux minutes plus tard sous l'apparence de trois nouveaux véhicules qui vinrent stopper doucement à faible distance des premiers. La seconde caisse était une Rolls blanche à la carrosserie sans doute blindée. Les huiles étaient à bord. Bolan rapprocha l'image de sa visée nocturne sur le petit homme sec qui venait de quitter la

Rolls et reconnut assez facilement Frank Marioni.

Un mouvement de la caméra lui montra une Continental gris métallisé dont un type sortit également, traînant derrière lui une silhouette menue aux cheveux blonds, immédiatement suivie d'une autre d'une apparence semblable mais à la chevelure sombre.

Linda et Christina.

Deux autres buteurs s'extirpèrent de la Continental et poussèrent les jeunes femmes en direction de la Rolls dans laquelle ils les firent monter.

Une intense émotion s'empara de Bolan qui ferma un instant les yeux. Elles étaient vivantes et ne paraissaient pas avoir été trop maltraitées. Sans doute le *capo* avait-il exigé qu'on les lui remette intactes pour qu'il puisse les interroger lui-même.

À présent, les portières se refermaient et les voitures reprenaient leur progression vers la villa.

Bolan s'efforça de respirer lentement pour maintenir tout le calme et l'efficacité qui allaient lui être nécessaires.

CHAPITRE XVII

— *Hé, les gars, on arrive ! Soyez pas nerveux. On est sur la première route et les autres sur celle de droite.*

Bolan reconnut immédiatement la voix qui sortait du haut-parleur. Une voix un peu traînante, celle du faux Freddy Gambit avec lequel il avait conversé par deux fois au téléphone. Quelqu'un, sans doute à l'intérieur de la maison, lui donna la réplique :

— *OK. Vous n'êtes pas encore dans la zone de détection. Roulez doucement, qu'on vous identifie.*

— *D'accord. Pas de problèmes dans le secteur ?*

— *Tout est calme. Allez-y, avancez.*

Le silence retomba dans l'habitacle du mobil-home. Bolan observait la progression de la file de véhicules sur l'écran de son ordinateur de tir.

Plus que cent cinquante mètres... Cent...

Il ne devait y avoir aucune erreur dans le pointage des missiles. Sinon... c'était deux vies chères qui risquaient d'y passer en même temps que la vermine.

Cinquante mètres... Vingt...

Feu !

L'Exécuteur enfonça la commande de tir et, au centième de seconde près, un oiseau de feu fila vers son objectif dans une trajectoire hurlante. Au terme d'une légère parabole, l'engin atterrit sur le véhicule de tête qui disparut subitement dans une gerbe de feu dévorant et de métal en fusion. La voiture qui suivait fut prise dans l'orbe de la déflagration, projetée sur le côté de la route et décrivit plusieurs tonneaux en éjectant deux de ses occupants. Déjà, la tourelle lance-roquettes avait pivoté, s'axant sur le véhicule qui se trouvait en queue de file, la Continental grise. Une légère correction de pointage précéda le départ de la fusée qui explosa à deux mètres du coffre arrière de la grosse guindé en la soulevant puis en la poussant brutalement contre une lignée de rochers sur lesquels elle rebondit avant de s'enflammer. Le coup délicat avait réussi. La Rolls était intact. Mais la retraite était coupée au cortège.

La trajectoire du troisième engin était programmée sur la route de ceinture par laquelle la seconde file s'était engagée. Bolan l'y expédia d'une petite tape sur la commande de feu, doubla aussitôt pour faire bonne mesure, puis recentra la visée sur les véhicules les plus proches qui maintenant s'étaient arrêtés à ras d'un énorme cratère en plein milieu de la chaussée. C'était déjà la panique. Deux voitures s'étaient

télescopées, une autre tentait de se ménager un passage en roulant entre le trou produit par l'explosion du missile et les rochers bordant la route. Il allait y parvenir quand un nouveau grondement annonça l'envoi d'une quatrième roquette qui s'abattit sur elle et la désintégra en une fraction de seconde.

Des voix surexcitées jaillissaient du scanner, des jurons, des interpellations, des cris de terreur et d'incompréhension la plus totale. Des silhouettes quittèrent rapidement les véhicules encore intacts, dans l'espoir de fuir le lieu de l'embuscade, mais ils furent accueillis par une nuée de projectiles de calibre .50 qui les firent refluer en pagaille vers l'abri illusoire des carrosseries, labourant les chairs des soldats qui n'avaient pas été suffisamment rapides. Des corps se tordirent sous les impacts des grosses balles de mitrailleuses, d'autres étaient projetés à plusieurs mètres, masses organiques pantelantes et déchiquetées, membres arrachés, dans l'incroyable carnage qui s'abattait tel l'enfer sur les *malacarni* et les flingueurs du Milieu qui, pour l'instant, ne flinguaient plus rien du tout mais cherchaient désespérément à échapper au massacre.

Bolan abandonna pour quelques secondes la mitrailleuse Hotchkiss et cracha dans la radio :

— Charlie Un !

— *Roger !* fit Grimaldi depuis son hélicoptère. *Je suis à cinq cents mètres au-dessus de toi. Fantastique ! Tu...*

Bolan l'interrompit sèchement :

— Fonce sur l'objectif. Maintenant.

— *Lequel ?*

— Regarde.

Le cinquième missile était programmé sur le bunker en haut de la colline. Il le largua et suivit des yeux sa trajectoire lumineuse jusqu'à l'explosion contre l'énorme masse de béton. Tout le terrain en contrebas s'illumina un bref instant d'une lueur crue qui découpa des ombres dures.

— *Vu !* fit le pilote.

— Fais-moi un passage en arrosant au maximum la baraque et replie-toi.

— *Roger.*

Bolan reprit les commandes de la mitrailleuse et poursuivit son travail de sape contre les mafiosi qui, pendant le court intermède, avaient tenté de s'éparpiller dans la nature. Le staccato sourd de la grosse arme recommença à pilonner la position forcée de la Mafia.

À présent, il n'entendait plus aucun appel sur la radio. Ceux qui étaient encore vivants étaient bien trop accaparés par leur propre survie. Il y eut pourtant une émission qui crépita hystériquement dans le haut-parleur. Une voix que l'Exécuteur connaissait bien. Frank

Marioni s'égosillait :

— *Bolan ! T'entends, Bolan de merde ?*

Il empoigna le micro et passa sur émission.

— Je t'entends, Frankie. Pas la peine de brailler. Qu'est-ce que tu veux ?

Le court dialogue fut brutalement interrompu par le vacarme d'explosions qui se succédèrent à un rythme rapide. Grimaldi passait de son côté à l'attaque, lâchant des charges antichar sur la villa, enchaînant par des rafales de mitrailleuse qui crépitérent pendant plus d'une minute en continu. Le pilote nettoyait la forteresse qui commençait à prendre l'aspect d'une ruine. Le silence retomba enfin et la voix rageuse du *capo* se fit entendre à nouveau :

— *Bolan, espèce d'enculé ! T'as pas toutes les cartes en main !*

— Peut-être, Frankie. Éclaire-moi.

— *J'ai deux gonzesses avec moi. Je sais que tu y tiens. Si tu me balances tes saloperies, elles y passeront aussi. Tas entendu ?*

— Ouais. Qu'est-ce que tu proposes ?

— *T'arrêtes et tu nous laisses partir. Tas bousillé presque tous mes hommes.*

Bolan envoya un ricanement sur les ondes.

— *Pas tous, Frankie. Je n'ai pas encore fini.*

— *Déconne et je les bute. J'te jure que je le ferai !*

— Tu veux un drapeau blanc ?

— *j't'emmerde. C'est un marché. Je les tiens, elles sont à côté de moi.*

— Je sais. Rappelle-toi seulement qu'elles sont ta seule carte de survie. Si tu les butes, tu cesseras d'exister au même moment.

Abandonnant le micro, Bolan fit un balayage du terrain à l'aide de ses caméras. Ce qui restait de la seconde partie du convoi était immobilisé sur la petite route de ceinture. Il vit plusieurs groupes de types qui avaient abandonné les véhicules et se tenaient immobiles, se croyant à l'abri au milieu de touffes d'arbustes ou contre des pans rocheux. Manifestement, ceux-là n'avaient pas compris d'où étaient venus les coups.

La distance était d'environ sept cents mètres. Reprenant les commandes de la mitrailleuse de bord, l'Exécuteur les pointa tranquillement et leur envoya un chant de mort qui en coucha la plupart sur le sol à la deuxième rafale. Quelques crépitements lointains retentirent en réplique, ainsi que des coups de feu isolés et sans aucune efficacité.

La dernière roquette partit du char de guerre et s'abattit féroce sur quelques rescapés dont les corps se volatilèrent dans la nuit. Bolan prit encore pour cible deux voitures suffisamment éloignées de la Rolls de Marioni, les cribla de balles de .50 jusqu'à ce qu'elles ne fussent plus que d'infâmes tas de ferrailles tordues et déchirées, abattit

encore quatre soldats qui s'enfuyaient en poussant des cris de terreur, puis cessa le feu et brancha ses haut-parleurs extérieurs. Il avait besoin d'un dernier effet psychologique.

Linda et Christina se tenaient tremblantes contre la carrosserie de la Rolls. Deux hommes du *capo* les y avaient plaquées sous la menace de leurs armes. À l'intérieur du véhicule, Al Pellegrino se terrait sur la banquette arrière comme s'il avait voulu s'y incruster. Roscone, Giuliani et Gracio étaient morts. Ils avaient changé de voiture pour faire de la place aux deux connasses quand Marionni l'avait exigé, et ils étaient partis en fumée dans l'explosion d'une de ces saloperies de fusées.

Le *capo*, lui, était toujours bien vivant. Il cramponnait à deux mains le micro de la radio, à l'avant du luxueux véhicule, et crachotait dans l'appareil :

— Je veux que tu nous laisses partir. On lâchera les gonzesses dès qu'on sera à l'abri. T'es d'accord, Bolan ?

La voix tonitruante qui retentit dans la nuit arracha un frisson nerveux à Pellegrino. La Grande Pute devait se servir d'un mégaphone superpuissant. Ils avaient affaire à un dément. Ce type était la personnification du Mal. Depuis le début de la nuit, il avait tué des dizaines et des dizaines de pauvres gens et il menaçait de les tuer, lui, ainsi que le *don* et ses derniers gardes du corps. Ce mec était possédé par le diable, il n'y avait pas d'autre explication !

— *Négatif !* gronda le haut-parleur invisible. *Tu les relâches tout de suite et tu t'en vas après.*

Marionni eut un ricanement qui ressembla au braiment d'une chèvre menée à l'abattoir.

— Comme ça, tu pourras me canarder tranquillement ! Hein ?

— *Pas question. Tu as ma parole.*

Pellegrino avait entendu dire que Bolan respectait toujours un marché. Ou il n'en faisait pas, ou bien il s'y tenait. Mais ça, c'étaient des bruits de couloirs rapportés par des soldats stupides. Lui, il n'y croyait pas. Bolan n'était qu'une ordure assoiffée de sang. Et ils avaient des otages, autant les utiliser jusqu'au bout.

Il crut avoir mal entendu lorsque Marionni laissa tomber après un long silence :

— C'est bon. Je largue les bonnes femmes et on se tire. Respecte le drapeau blanc, Bolan.

Bolan coupa la sonorisation extérieure et reporta son attention sur son écran vidéo. Il vit les deux tueurs réintégrer la Rolls. Celle-ci démarra, manœuvra pour un demi-tour et s'éloigna lentement pour contourner le cratère marquant le point d'impact du deuxième missile tiré par l'Exécuteur. Enfin, le lourd véhicule prit de la vitesse sur l'étroite route, ses phares dirigés vers l'est.

Les jeunes femmes étaient restées plantées au milieu de la chaussée délabrée, entourées par des monceaux de cadavres et des carcasses de voitures en flammes.

Il appela Gadgets et Politicien. Ce fut Politicien qui répondit le premier, depuis une position en retrait sur une hauteur surplombant la route, bien en amont. Il avait assisté à la bataille et observé son dénouement.

— Récupération, lui dit Bolan. Prends les deux filles à bord et taille la route. On passe par le nord. Charlie Trois suivra à distance. Pas de messages radio sauf urgence et gare aux bleus. *Over*.

Les bleus, les policiers, il avait réussi à les éviter tout au long de la nuit et il en éprouvait une grande satisfaction. Pour lui, il n'était pas question de livrer bataille à des hommes qui ne faisaient que leur devoir, en dépit de quelques flics corrompus grassement payés par la pègre pour fermer les yeux et rendre des services illégaux. Des brebis galeuses, des pourritures de cet acabit, il y en aurait toujours et Bolan n'y pouvait pas grand-chose. Cela faisait partie des faiblesses et des imperfections de la nature humaine. L'Exécuteur n'envisageait pas de réformer la morale de la société, c'eût été immensément présomptueux, mais il s'attaquait au système monté de toutes pièces par la Mafia, au cancer qui ravageait la Nation depuis l'intérieur.

Brusquement, il sentit la fatigue sur ses épaules. Il soupira en jetant un dernier regard sur le spectacle de désolation qui s'étendait en contrebas, fit tourner le moteur de son char de guerre, puis entama la descente sur le sol inégal. Un peu plus tard, il s'engagea sur la route d'Etat qui allait lui permettre de prendre de la distance vers le nord avant de rejoindre l'aéroport, en suivant un chemin plus tranquille que celui qu'il laissait derrière lui et qui n'allait pas manquer bientôt de grouiller de voitures de police.

Bolan avait exterminé une grande partie de la Mafia locale. Il aurait pu en être satisfait. Pourtant, il ne s'en réjouissait pas. Tuer n'avait rien d'excitant, quoi que puissent en penser certains journalistes qui avaient relaté parfois ses actes.

Il avait permis à Frank Marioni de quitter le théâtre opérationnel en lui laissant la vie sauve. Le vieux *don* ne représentait plus rien sans sa troupe et les autres *capi* avec lesquels il avait été en affaires. La menace, de ce côté, était donc pour un temps étouffée. Cependant, il éprouvait de sérieux doutes quant à l'anéantissement de l'organisation MIDAS. Il n'était absolument pas sûr que les huiles eussent succombé dans leur villa-forteresse. Peut-être les gros bonnets s'étaient-ils retranchés dès son attaque dans un éventuel abri souterrain et avaient-ils réussi à prendre le large par l'autre flanc de la colline. Il n'en savait trop rien et le temps avait manqué à l'Exécuteur pour opérer une ultime mission de confirmation. En tout cas, il était convaincu que si

la pieuvre MIDAS devait resurgir du chaos, ce ne serait pas dans cette région. Et puis... à chaque jour suffit sa peine.

Il se sentait las et vaguement écœuré. Il avait besoin de quelques heures de repos.

L'aube venait de se lever quand il atteignit Scranton. Alors, seulement, il incurva sa trajectoire vers l'est.

EPILOGUE

Ils étaient réunis dans la carlingue du gros avion de transport. Le char de guerre et l'hélico avaient été rangés dans la soute et solidement amarrés.

Mack Bolan avait dormi deux petites heures, puis il s'était restauré avant de se lancer pour une dernière petite virée dans Queens, à bord de l'Alpine Turbo. En rentrant, il était resté muet sur « l'affaire à régler » qu'il leur avait annoncée en s'en allant. Mais ils avaient compris en écoutant un flash radio sur le coup de trois heures de l'après-midi. On annonçait le décès du juge Robert Schulz dans sa luxueuse résidence du quartier de Glendale. L'homme de loi vendu aux cannibales était mort d'une balle en plein milieu du front et personne n'avait pu apercevoir son assassin. Personne non plus n'avait entendu la détonation malgré la proximité des voisins qui donnaient une réception dans leur jardin. On parlait d'un crime commis avec un pistolet à silencieux.

Rentré le premier au port d'attache, Grimaldi avait enregistré sur un magnétoscope l'allocution du sénateur Dean Powers qui, sur les ondes de télévision, avait fait une déclaration fracassante, mettant en évidence la corruption dont la ville était atteinte et laissant clairement entendre que le mal avait gagné de hautes sphères administratives. Powers avait ajouté que lui-même était l'objet de pressions de la part de la pègre, citant des cas précis et donnant des références. C'était presque une confession publique.

Le vieux lion s'était redressé et rugissait. Et son intervention, logiquement, allait entraîner pas mal de réactions...

La suite des émissions télévisées, aussi bien que radio, avait été essentiellement axée sur « l'incompréhensible carnage » qui s'était déroulé dans les collines à proximité de la petite ville de Bethlehem. Mais Bolan avait carrément coupé le contact de l'appareil, puis il s'était mis à réviser son armement.

À présent, il fumait une cigarette, assis entre Politicien et Grimaldi. Gadgets sirotait tout doucement un J & B, assis sur le fauteuil du copilote.

— Elle doit être en train de te pomper toute ta réserve d'eau, dit Blancanales sur un ton léger.

Il parlait de Linda qui avait tenu à prendre une douche dans le mobil-home avant de les quitter. Comme pour le faire mentir, elle entra dans le poste de pilotage en lui jetant un regard faussement courroucé et lança :

— J'en ai quand même laissé un peu pour que vous puissiez laver vos mauvaises pensées. Dites, c'est une réunion de famille, ou quoi ?

— On vous attendait, fit Bolan. On part.

— Maintenant ?

— Dans une minute.

— Et pour où, grands dieux ?

— Vers l'ouest, sans doute.

— Vous n'en êtes même pas sûr. Je suppose que...

Linda s'interrompit en faisant une petite grimace.

— Que quoi ? enchaîna Bolan.

En fin de matinée, Blancanales avait accompagné les deux jeunes femmes chez un parent, dans Newark. Linda était tout de suite ressortie de la maison et avait rattrapé Politicien au vol en exigeant de revoir Bolan. Des adieux qu'il n'avait pas cru devoir lui refuser.

— Qu'est-ce que vous supposez ? insista l'Exécuteur.

Elle avait failli dire : « ... que vous allez continuer votre guerre absurde, risquer stupidement votre vie dans une bataille qui ne peut avoir de fin ». Mais elle s'était reprise à temps. Pauvre idiote, pensa-t-elle. Ce type était tout ce qu'on voulait sauf stupide. Il l'avait arrachée par deux fois à un sort affreux. Il avait sauvé sa sœur et... Mais elle ne pouvait, ne voulait pas concevoir le destin qu'il s'était obligé à suivre.

— Eh bien, je suppose que vous allez me larguer maintenant, prononça-t-elle d'une toute petite voix.

Bolan lui sourit avec regret.

— Oui.

— Bon, alors salut.

— Salut, flic. Regardez bien où vous mettez les pieds la prochaine fois.

Elle le regarda fixement. Elle aurait voulu lui dire tant de choses avant de le quitter, mais le temps n'était pas aux effusions. Derrière le masque de l'Exécuteur, elle ressentait presque physiquement les sentiments qui animaient intérieurement l'homme déchiré mais capable d'une grande tendresse qu'était Mack Bolan. Mais elle savait qu'il ne se départirait pas de ce masque. C'était trop dangereux pour lui.

Elle fit deux pas en avant, très vite, déposa un baiser brûlant sur ses lèvres, puis se détourna pour dissimuler les larmes qui lui embuaient les yeux et partit vers le sas de sortie. Ils entendirent ses talons marteler les marches métalliques de l'escalier.

— Merde, tu aurais pu lui dire quelque chose de gentil, fit remarquer Blancanales.

Gadgets se leva pour aller fermer le sas. Avant que le portillon soit refermé, Linda cria d'un ton soudain enjoué :

— Salut, Macho ! Vous aussi, faites attention où vous mettez les

pieds. La prochaine fois, je ne serai plus là pour vous tirer du pétrin.

Bolan eut un rire un peu forcé. Il envoya une claque sur l'épaule du pilote.

— Qu'est-ce que tu attends, Jack ? Fais-moi décoller ce gros taxi.